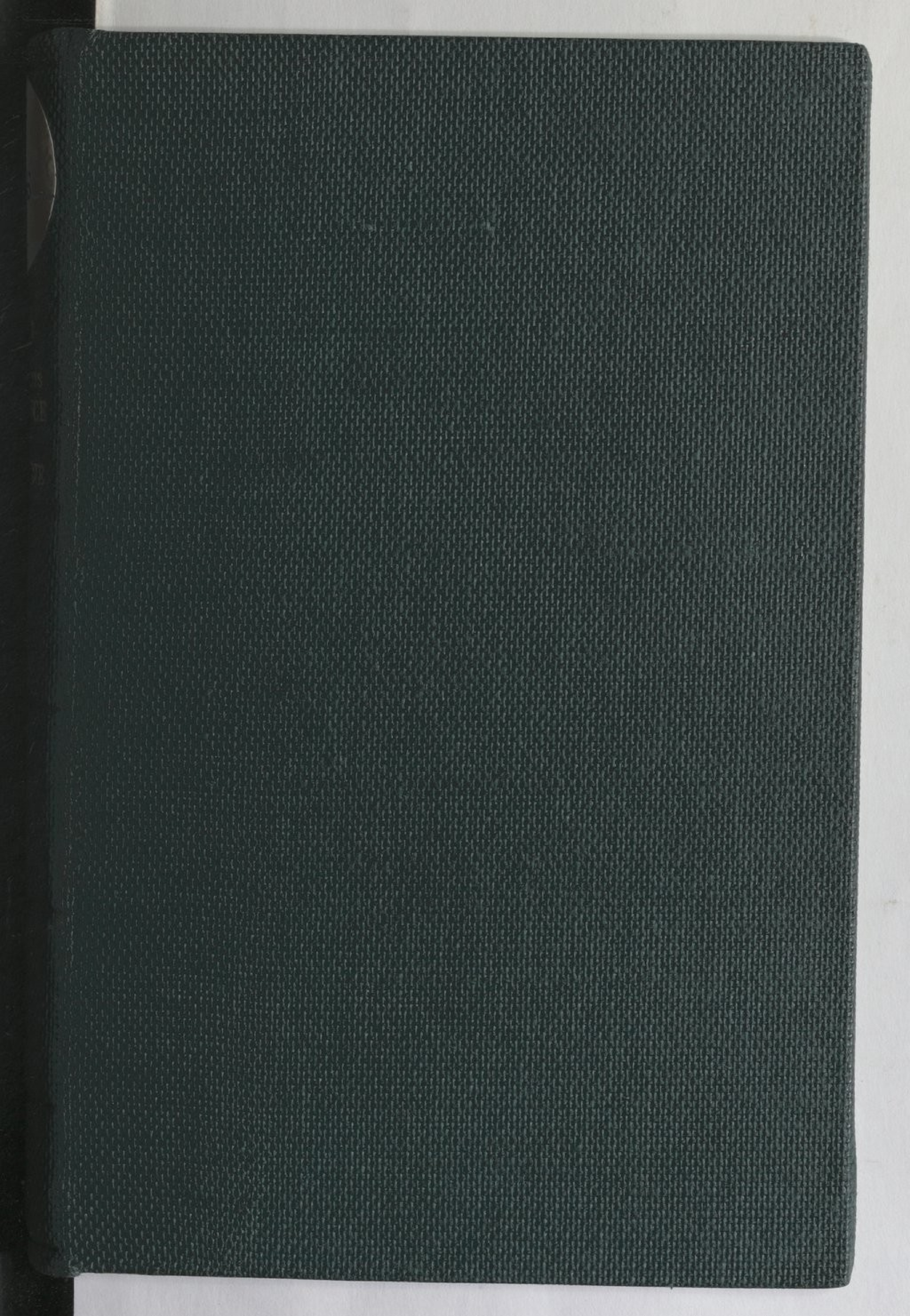
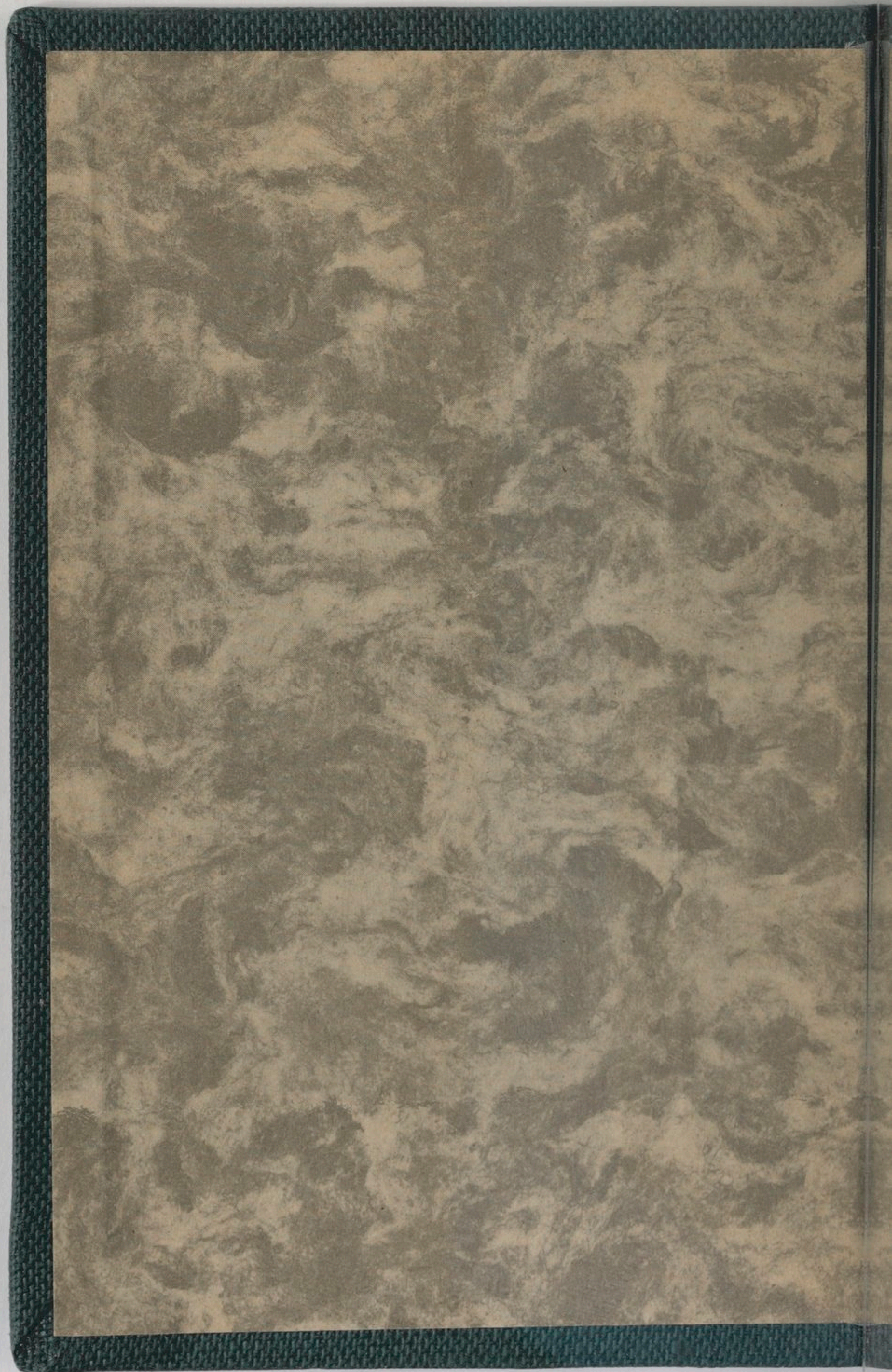
Historiettes de France et d'Espagne, par Georges Price

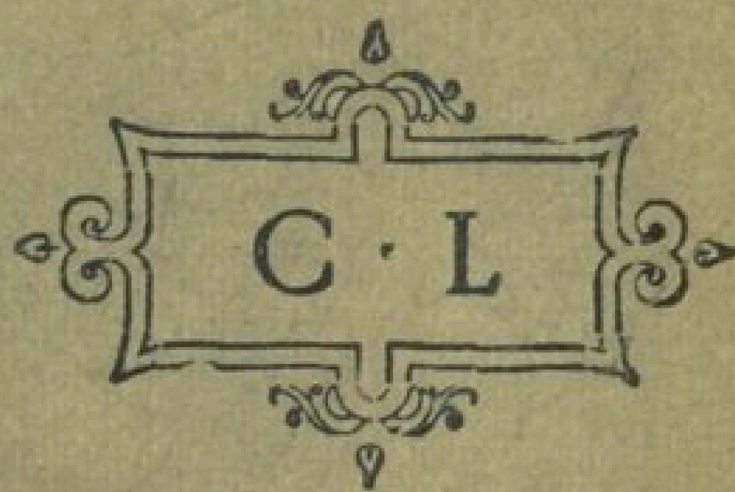




BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

GEORGES PRICE

HISTORIETTES DE FRANCE ET D'ESPAGNE



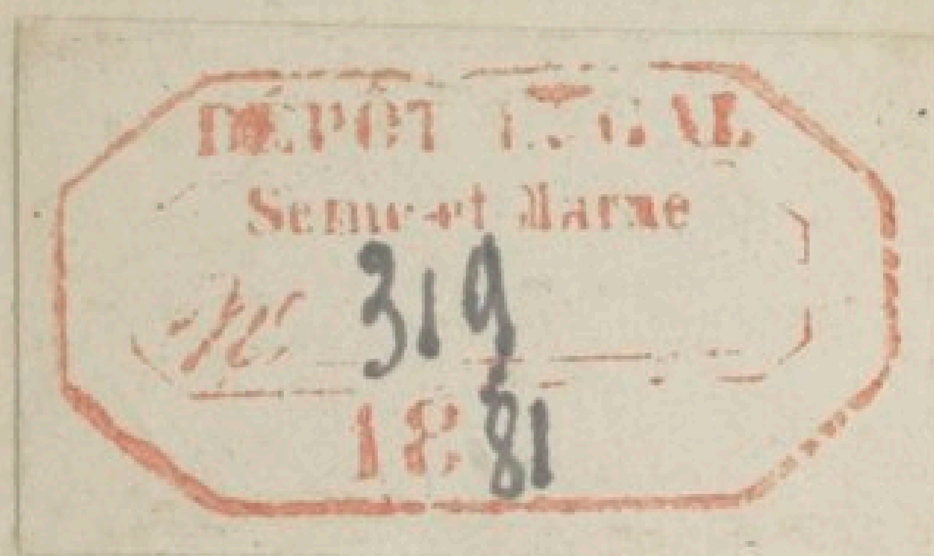
PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

HISTORIETTES

DE

FRANCE ET D'ESPAGNE

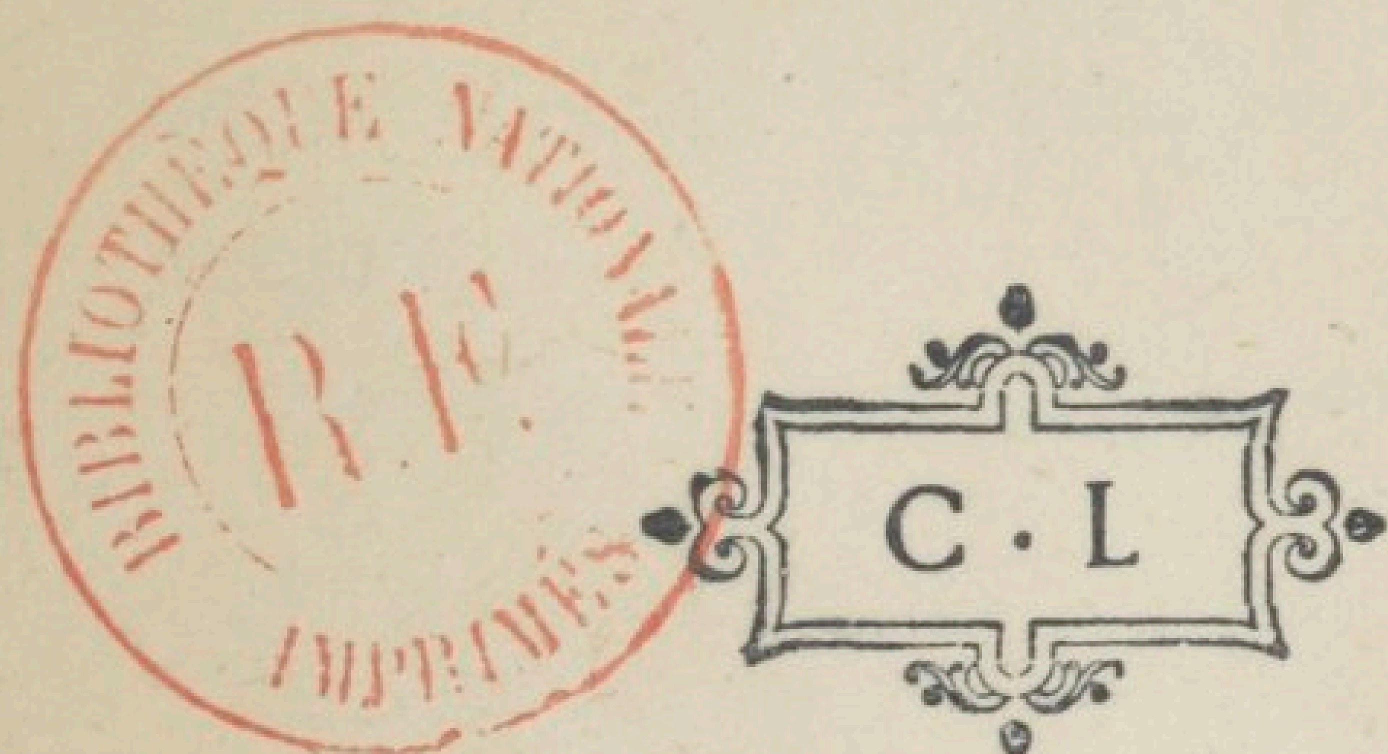


COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE PAUL BRODARD.

HISTORIETTES
DE
FRANCE ET D'ESPAGNE

PAR

GEORGES PRICE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1881



Ma bonne mère et ma chère femme, c'est bien ambitieux de mettre deux noms en tête d'une si petite œuvre! Mais vous m'avez soutenu toutes deux de votre affection, et je veux vous réunir dans une même pensée de reconnaissance.

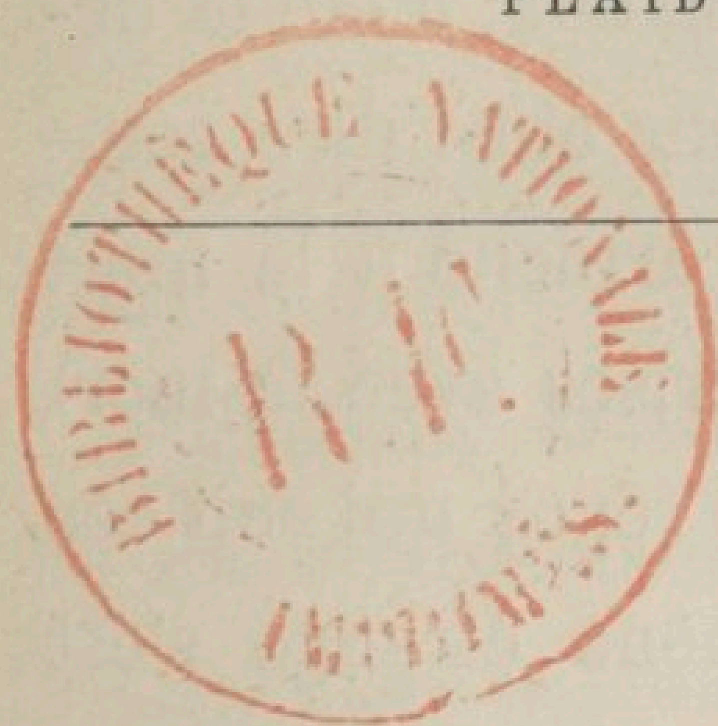
C'est à vous deux que je dédie ce livre.

G. P.

LA

TÊTE DE CIRE

PLAIDOYER DE L'ACCUSÉ



.... Je commencerai, messieurs les jurés, par vous retracer les débuts de ma vie jusqu'au jour du crime. Je raconterai ensuite le crime lui-même, et l'enchaînement des faits psychologiques par lesquels j'en suis arrivé à assassiner ce malheureux coiffeur. Le mot *psychologique* a amené un sourire sur vos lèvres... Non, messieurs, je ne fais pas de pose : un homme qui défend sa tête n'y songe guère. Mais je suis bien forcé d'employer le mot propre, et je crois que toute l'humilité que peut imposer la situation d'accusé ne saurait aller

jusqu'à m'obliger d'user sciemment d'un autre mot que celui qui rend ma pensée.

Pendant ma détention préventive, aussi bien que pendant ma maladie, j'ai longuement réfléchi. Cette maladie, cette terrible congestion cérébrale qui m'a frappé après mon arrestation, a été la détente furieuse d'un cerveau pour ainsi dire comprimé jusqu'à la folie. On m'a arraché à la mort naturelle pour me mettre aux prises avec la mort civilisée ; et, dans la période de repos qui suit ces atroces secousses, un phénomène étrange s'est passé en moi : tout mon être moral, insensibilisé, a revécu sa vie passée sans la souffrir, sensation analogue à celle qu'éprouverait l'âme d'un homme entrée par hasard dans celle d'un inconnu : elle assisterait à tous les drames intérieurs de la vie intellectuelle, elle les jouerait même : mais les dénouements ne lui en causeraient ni joie ni douleur. Cet état m'a permis de tout analyser, froidement, comme a pu le faire le médecin expert dont vous avez entendu le rapport. C'est donc un témoin qui va parler, un témoin impartial, quelque bizarre que cela puisse vous paraître. Car, tout en défendant ma vie, j'ai assez d'arguments dans le

simple récit de la vérité pour dédaigner un mensonge. Ne vous étonnez donc pas si ce témoin, que je suis aujourd'hui, dissèque devant vous le cœur et l'existence de l'homme que je fus jusqu'au jour du crime; et si, dans sa nomenclature, il ne trouve pas le mot juste, veuillez le lui pardonner.

Les faits clairs, brefs, et avoués d'ailleurs, sont ceux-ci :

J'ai tué un coiffeur sur son simple refus d'enlever de son étalage une poupée de cire.

L'enquête la plus minutieuse n'a pu révéler un autre mobile.

Je n'en ai indiqué aucun.

On a cherché la femme. On ne l'a pas trouvée.

Mon défenseur vient de plaider la folie. M. le médecin aliéniste l'avait démenti d'avance, et tout en rendant justice au sentiment qui a dicté l'argumentation de mon avocat, je suis avec le médecin légiste : j'espère vous prouver que je ne suis pas fou.

Enfin, on s'est demandé si quelque immense malheur n'avait pas jeté dans ma tête un trouble passager; si la poupée de cire n'était pas l'image d'une femme éperdûment aimée et infidèle.

Rien, toujours rien. On n'a pas trouvé dans ma

vie ces déchirements aigus, ces effondrements qui peuvent éteindre un libre arbitre. J'ai aimé une femme, une brune. La poupée de cire, comme vous pouvez le voir sur la table des pièces à conviction, est blonde avec des yeux bleu d'acier.

Alors, on s'est rejeté sur un instinct sanguinaire longtemps contenu et qui se serait fait jour, sur une de ces bestialités féroces qui se manifestent par d'horribles éclats chez de grossières natures : un savant phrénologue m'a découvert une protubérance des plus accusées à la place de la destructivité, et M. le procureur général m'a accusé de m'être amusé, dans mon enfance, à empoisonner, avec tous les métalloïdes connus, d'innocents coléoptères. On a même relevé contre moi une autre charge accablante : à quatorze ans, j'ai tué un chien dans un champ, et je suis rentré en me glorifiant de ma prouesse. Messieurs, si j'ai la bosse de la destructivité, j'ai à un degré égal celle de la bienveillance. Collectionneur d'insectes, je cherchais un moyen de les piquer sur mes lièges et de les tuer immédiatement sans leur faire subir la torture de la mort par l'empalement. Quant au

chien... c'est vrai, messieurs ; à quatorze ans, j'étais fier de l'avoir tué ; il était enragé !

Je ne veux pas me donner comme un homme d'une douceur exceptionnelle, mais je ne vois rien là qui dénote chez moi un instinct de bestialité quelconque. Je suis simplement un homme comme il y en a beaucoup, plutôt bon que mauvais.

A dix-neuf ans, je quittai ma petite ville natale. Deux mots sur ce départ, qui est une des charges de l'accusation. Oui, messieurs, j'ai quitté mon père et ma mère, sans leur consentement, avec cent francs dans ma poche, pour venir à Paris. Leur situation n'était pas brillante. Est-ce parce que je ne pouvais supporter ma part de leur misère que je suis venu l'affronter seul à Paris ? Est-ce pour fuir cette bonne pauvreté du foyer, éclairée par les lueurs d'espérance qui jaillissent du contact de trois cœurs unis, que je me suis jeté dans le sinistre dénûment de l'homme seul perdu dans la grande ville ? Vous sentez bien que non. Je suis parti parce que, grisé par des lauriers de collège et des succès de petite ville, je me croyais un avenir littéraire : que le prix de discours latin, montant sur l'estrade banalement décorée pour y

recevoir le baiser officiel et distrait, qui ne s'est pas vu escaladant les gradins de l'Institut, me jette la première pierre. Je me croyais là un trésor à mettre au jour, une mine qui fournirait plus tard aux besoins de ma famille, et qui nous rendrait tous fiers de moi. C'est une erreur, non une faute : j'étais ambitieux de la même ambition qui a conduit Sardou à l'Académie française.

Je vins donc à Paris. Je vous l'ai dit, j'avais cent francs dans ma poche et une dizaine de manuscrits.

J'arrivai à cinq heures du matin. C'était au printemps. Il commençait à faire jour. En débarquant à la gare Montparnasse... pardonnez-moi ces détails... je frappai fièrement le sol de cette ville, que je n'avais vue qu'une fois, où je voulais me faire une belle et large place. Je marchais le front haut ; j'allais gagner ma vie. J'aurais des obstacles sans doute : d'autres les avaient surmontés. J'allais droit devant moi, regardant les écriteaux des grandes voies, assistant avec ivresse au réveil matinal des rues, symbole du renouveau de mon esprit. Je me trouvai, je ne sais comment, au Luxembourg, où j'entrai. J'avais fait trente heures de chemin de fer. Je n'étais pas fatigué. A dix heures

seulement, je pris une petite chambre rue de Vaugirard, bien sombre, bien pauvre, au quatrième sur la cour. Mais je l'illuminai en y entrant de toute la splendeur de mes rêves. Je mis en ordre mes manuscrits et partis en campagne.

Je ne connaissais personne à Paris. Mais j'entrai dans un café et relevai sur le Bottin les adresses de tous les journaux et de tous les libraires. Après quoi, je commençai ma tournée.

Ce jour-là, je fis onze visites.

Je fus onze fois éconduit par des garçons de bureaux à moustaches ; et malgré la brutalité de ma nature, comme dit M. le procureur général, je me retirai partout sans rien dire. Le soir, rentré dans ma chambrette, je me reprochai de m'y être mal pris : les rédacteurs en chef devaient être si occupés ! Je me rejetterais sur les secrétaires de rédaction. En attendant, pour changer, j'irais le lendemain chez les libraires.

Je fus reçu par des commis. Ceux-là, du moins, me dirent :

— Mettez ça là et repassez dans quinze jours.

C'était l'espoir.

Je repris les journaux, je refis les onze visites.

On me remit onze fois à la porte, un peu moins poliment que la veille.

Alors, j'allai dans un théâtre porter une pièce en trois actes. Il fallait en faire faire trois copies. Coût net, 45 francs. Il ne me restait plus un rouge liard. Mais ma chambre était payée. Il fallait vivre.

Je rencontrai par hasard un de mes camarades de collège. Plus âgé que moi de deux ou trois ans, recevant de sa famille une pension suffisante, et, de plus, absolument dans les idées politiques du jour, il s'était fait une place dans le petit journalisme. Au lycée, il ne faisait pas une dictée sans fautes. Mais chacun sait que pour écrire, aujourd'hui, il n'est pas besoin de savoir le français, au contraire. Mon camarade était directeur d'une feuille infime. Je me crus sauvé. Je lui exposai ma situation et mes projets. Il m'écouta d'un air distrait, en distribuant des poignées de main à droite et à gauche, en envoyant des bonjours familiers à des femmes qui passaient en victoria, — nous étions sur le boulevard. Puis il s'apprêtait, lui aussi, à m'éconduire, quand subitement il se ravisa.

— Ecoute, mon cher ami, ta situation m'inté-

resse; je fais, dans ce moment-ci, un travail très sérieux pour le journal; je vais te faire une proposition : Peux-tu, toi qui es ferré sur le grec et le latin, me faire, en trois articles, en puisant aux sources, un résumé de l'histoire de tout ce qui a ressemblé à un Sénat, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours?

— En trois articles?

— Ni plus ni moins.

— Mais c'est mille fois plus difficile que de le faire en cinquante!

— Parbleu!

— J'essayerai.

Il fallait bien!

— Alors, dans huit jours!

— Merci de m'avoir pris pour ton collaborateur.

— Non, pardon.... pas collaborateur. Plus tard, nous verrons. Mais, pour le moment, je dirais... secrétaire, si tu n'étais pas un camarade. Tu conçois bien que ton inexpérience, ton peu d'habitude du journalisme, etc., etc. Je serai obligé de retoucher, peut-être de refaire. Je te payerai cela cent francs.

Je me mis à l'œuvre. Je vendis ma bague et

une épingle. Mes trois articles parurent intacts, furent reproduits par dix journaux et signés par mon camarade.

Voilà, messieurs, quels furent mes débuts. Si j'ai abusé, pour vous en faire le récit, de votre patience et de votre attention, c'est que tout le reste de ma vie, jusqu'au jour où je vins habiter rue des Moines, c'est-à-dire jusqu'à il y a un an, n'a été qu'une suite de chapitres semblables ajoutés à ce commencement.

L'éternelle histoire des mises à la porte de celui qui vient proposer le fruit de son travail ; des manuscrits rendus, tout ficelés — quand on vous les rend ; des heures passées dans les antichambres ; des réceptions vingt fois remises, finalement refusées ; la longue épopée de l'homme que ses traditions de famille et le respect de lui-même obligent à être convenablement vêtu et qui se gante d'un déjeuner et se chausse de douze dîners, en mangeant du pain sec. Je vivais de mes articles pour mon camarade. Il me recevait au milieu des littérateurs de sa connaissance. Jamais il ne me présenta à aucun. Sans un seul ami, sans une porte entr'ouverte, je me plongeai dans un travail

opiniâtre, enragé. Mes travaux pour lui me rapportaient cent francs, quelquefois cent cinquante par mois. Je ne faisais pas de dettes, et je vivais. Je fouillais la bibliothèque de la Sorbonne. J'ai appris seul ainsi le sanscrit et l'arabe. J'ai fait une *Histoire de la famille* en trois volumes; j'ai effleuré la physique et approfondi la chimie; je me suis assimilé avec fureur tout ce que j'ai pu des connaissances humaines. J'ai creusé la philosophie comme un fils de Leibnitz et la théologie comme un bénédictin.

Oui, messieurs, je vivais; mais de quelle vie de privations pour une âme élevée!

Ah! je laisse de côté les privations physiques, ces coups d'épingle, bien durs pourtant, qui font que le cerveau, vide du vide de l'estomac, laisse flotter la pensée indécise, que la main transie se raidit sur la plume, que le froid de décembre, riant du vieux pardessus d'été, attaque votre poitrine et vous donne la fièvre. Mais la torture morale de se sentir une valeur, quand ce ne serait que celle de l'instruction acquise, et de trouver impitoyablement fermée devant soi la porte de bois brutale close partout devant l'homme inconnu, n'est-ce pas quelque chose d'effrayant?

Je ne me plaignais pas pourtant; j'espérais toujours. La foi est si tenace à vingt ans! J'eus une première douleur aiguë et poignante, au milieu de toutes ces piqûres : mon père et ma mère moururent à deux jours l'un de l'autre. Je n'avais pas d'argent pour aller leur fermer les yeux. C'est invraisemblable, pensez-vous? Ah! sans doute, pour vous, messieurs de la cour, qui occupez dans la société une si haute et si noble place, pour vous, dont la vie bien commencée, régulièrement conduite, a pu prévoir toutes les éventualités, c'est invraisemblable! Pour vous, messieurs les jurés, pour vous qui, par des situations honorables et peut-être laborieusement acquises, avez pu vous ménager, dans des relations longtemps cultivées, les dévouements de l'amitié, c'est invraisemblable! Mais moi! L'homme pour lequel je faisais des articles était absent. Son intérêt, à défaut de son cœur, l'eût poussé à m'obliger. Je connaissais seulement deux jeunes gens, voisins de travail à la Sorbonne : l'un eût pu me rendre service; mais il refusa et me fit sentir que, quand on n'avait pas cent francs pour aller assister aux derniers moments de ses parents, on ne portait pas des

gants, et du linge aussi éblouissant. L'autre m'avoua en rougissant qu'il était trop pauvre. Celui-là, messieurs, j'aurai à y revenir.

Ce chagrin laissa en mon âme une trace profonde.

Eh bien, messieurs, je sortis de cette épreuve brisé, mais sans haine. Je me jetai plus que jamais dans le travail sombrement acharné qui est l'alcoolisme de l'intelligence. De nouvelles charges s'ajoutaient d'ailleurs au soin de ma vie. Il fallait liquider les quelques dettes que mon père, depuis la perte de sa fortune, n'avait pu éteindre encore, et que j'avais naturellement acceptées. Je recommençai mes courses, mes recherches. Vous avez parfois entendu dire, en parlant d'un malheureux homme de lettres : *Le pauvre diable fait des traductions*. Eh bien, messieurs, savez-vous que celui-là est un privilégié, et que, les traductions,... n'en fait pas qui veut! Là, comme ailleurs, j'échouai. Mais pourtant je trouvai un moyen d'augmenter mes revenus. En travaillant aux Halles, comme auxiliaire, de minuit à cinq heures du matin, je gagnais cinq francs. Dès lors, je dormais quand je pouvais. Mais j'aimais mieux cela. Le brouhaha des arrivages nocturnes, le

labeur machinal qui consistait à écrire sur un registre les chiffres que des voix embrumées me jetaient à travers mon guichet, contrastant avec le silence recueilli des salles de bibliothèque et mes efforts du cerveau, tout cela me faisait croire à un repos que n'aurait pu me donner ma couche enfiévrée!

Ici se place, messieurs, ma seule aventure romanesque. Ne m'accusez pas d'un manque de pudeur morale, ni de je ne sais quelle fatuité de cour d'assises; encore une fois, je ne suis qu'un témoin, et je me suis engagé, vis-à-vis de vous, comme de moi, à dire toute la vérité.

L'histoire est banale et brève d'ailleurs. Vivant avec la chasteté austère d'un travailleur obscur, je me jetai avec furie dans mon premier amour et donnai toute mon âme à la première femme qui eut l'air d'avoir souci de la prendre. Je l'adorai. Elle n'eut qu'un caprice. Le manque d'équilibre amena la rupture, et je retombai, plus seul et un peu plus brisé, dans mon abandon.

Elle m'a donné quelques jours de bonheur, les seuls que j'aie jamais connus. Ils mirent un peu de clarté dans mon âme. Combien en fut plus

amèrement sombre la nuit qui leur succéda! Je pris en horreur tous les endroits qui pouvaient me la rappeler. Je quittai mon pauvre logis de la rue de Vaugirard. Le cœur étreint par une de ces angoisses qui contiennent à la fois la désillusion des espoirs perdus et l'appréhension des sombres avenirs, je dis un dernier adieu à ces pauvres meubles, confidents de mes beaux rêves, de leurs tristes et longs réveils, témoins d'un amour brisé. Il y avait trois ans que j'y étais entré : j'avais vingt-deux ans.

Avec cette superstition de ceux qui n'ont plus la foi, je voulus changer de milieu, me transporter dans une autre partie du monde parisien, comme le joueur malheureux qui change de table. J'allai travailler une dernière fois dans ces vieilles salles de la Sorbonne, à l'aspect familial; je voulais revoir encore ces sympathiques physionomies de travailleurs de la rive gauche; vieux savants à l'œil doux et distrait, portant sur leur calme visage le reflet serein de toute une vie cloîtrée dans une tranquille étude, jeunes chercheurs, comme moi, pâlis sur le labeur. Enfin, je désirais serrer la main à la seule personne avec qui je me fusse lié.

C'était le voisin de travail dont j'ai parlé, à propos de la mort de mes parents, celui-là même qui, faute d'argent, n'avait pu me rendre service.

Arnoldi était dans la même situation que moi. Je ne savais que son nom. Je ne connaissais rien de sa vie, si ce n'est qu'il arrivait à la bibliothèque en même temps que moi et que nous en sortions ensemble. C'était une nature étrange, un mélange bizarre de froideur et de passion. Italien élevé en France, grand, d'une beauté arabe saisissante, il était toujours mis avec une correction sous laquelle je devinais la lutte avec la misère que je soutenais moi-même. Je l'ai dit, nous sortions en même temps. Nous allions ensemble jusqu'au Luxembourg. Là, nous nous séparions. Il continuait sa route vers la rue Vavin, et je rentrais rue de Vaugirard. Nous parlions science, philosophie. Nos idées se rencontraient sur beaucoup de points. Je sentais qu'il avait passé par des épreuves comme les miennes, qu'il les subissait encore, mais que, dans cette âme plus vigoureuse, le malheur, au lieu de laisser comme dans la mienne une fatigue nerveuse, une irritabilité saignante, avait tout dévasté pour n'y semer qu'un scepticisme

effrayant : ainsi la maladie a plus de prise sur un corps robuste que sur une constitution moins forte.

Cet homme a-t-il eu pour moi une réelle affection? a-t-il simplement cédé à ce besoin de société si impérieux chez les plus misanthropes? Je ne l'ai jamais su. Toujours est-il que, quand je lui annonçai mon intention d'aller demeurer sur la rive droite, il parut attristé. Je lui promis, sur sa demande, de lui faire connaître mon adresse; je lui donnai une poignée de main..., je partis.

Le même jour, je m'installais rue des Moines, au numéro 27. Mon nouveau logis était une grande pièce, située à l'entresol d'une vieille maison. Il avait dû autrefois être luxueusement meublé, et avait gardé de cette splendeur éteinte de hautes tentures d'étoffe épaisse et sombre, que le temps avait décolorées et effrangées par places. Le jour, passant entre les grandes bâtisses de la rue, avait peine à y pénétrer. C'était triste. Comme tous ceux qui sont habitués à souffrir, j'éprouvai comme une amère jouissance à demeurer dans cette chambre, où rien ne m'arracherait à mes mélancolies, où je pourrais à mon aise ruminer mes douleurs.

En face était une modeste boutique de coiffeur

de faubourg. En sortant de chez moi, je remarquai dans sa vitrine un objet qui me déplut.

On trouve dans la vie des personnages sympathiques ou antipathiques. Il y a de même des choses qui vous attirent ou vous repoussent, indépendamment de la nature même de l'objet et des idées que peut éveiller son usage : il est évident qu'une guillotine vous fait fuir, qu'au contraire une belle statue vous attire. Mais il y aura souvent, dans l'ordre des objets indifférents, tel ou tel être inanimé, une table, si vous voulez, qui vous plaira, tandis qu'une chaise vous causera un vrai sentiment de répulsion, et cela sans aucune explication possible tirée de l'esthétique ou du raisonnement. Cela tient à une disposition particulière du moment dans notre esprit. C'est une sympathie ou antipathie dont la cause est toute *subjective*. La chose inerte reflète pour vous l'état moral actuel de votre esprit. Voulez-vous un autre exemple de ce phénomène bien humain ? Vous êtes triste. Vous rencontrez un ami heureux. Vous lui dites : *Mon* PAUVRE *ami*. *Pauvre* se rapporte à la situation personnelle de votre esprit, et vous transportez cet état à votre ami.

Cette digression, messieurs, n'est pas inutile. Elle vous explique comme quoi, si les choses ont des larmes au dire du poète latin, de même elles peuvent avoir des ironies. L'objet qui se trouvait dans la vitrine de mon voisin me causa une impression d'ironie, impression d'autant plus cuisante que j'en avais honte, et que la conscience que j'en avais m'apportait mon premier doute sur ma vigueur morale. C'est cette tête de cire.

Moitié pour me rendre compte de ce sentiment, moitié pour ne pas me l'avouer à moi-même, je m'approchai et je regardai.

Elle avait absolument l'air d'une tête coupée. Vous le voyez d'ailleurs, ce n'est pas un buste comme d'ordinaire chez les coiffeurs. C'est une simple tête, remarquablement exécutée d'ailleurs. Encore maintenant, en la regardant sur cette table, je ne puis me défendre d'un frisson. Elle est très blonde, du blond d'Ophélie. Les cheveux, relevés haut et rejetés en arrière, puis retombant épars, sont dans un savant désordre. Et les yeux de verre bleu d'acier ont un éclat métallique profond.

Cette tête se détachait dans le pauvre étalage sur un rideau de serge rouge qui en faisait le fond.

Elle était là, posée sur la tranche de son cou, et regardait, la lèvre fine et mince arquant sa ligne rouge en un sourire méchant et hautain. Je continuai ma route, et j'allai, pensif, à mes affaires. Ce jour-là fut un jour encore plus malheureux. Le directeur de journal me refusa la majeure partie de mon travail. Le soir, plus triste encore que d'ordinaire, je revins vers dix heures. La devanture était pauvrement éclairée par une mauvaise lampe. Seuls, deux points brillants reluisaient comme des diamants : c'étaient les yeux de la femme de cire.

A cette vue, je fus épouvanté de ce qui se passait en moi. Je rentrai dans ma chambre et me demandai si je ne devenais pas fou, tant je trouvai bizarre l'action exercée sur mon être physique et moral par le reflet de ces morceaux de verre. Je résolus de me soustraire au danger en m'imposant la consigne rigoureuse de ne pas regarder du côté du coiffeur quand je sortirais ou rentrerais. Pendant huit jours, je me tins religieusement parole. Ce ne fut pas sans efforts, messieurs. Cette étrange attraction qu'exercent en général sur nos regards, les objets qui devraient les repousser, se faisait sentir avec une violence inouïe. J'éprouvais de

véritables tiraillements du côté de la poupée. Néanmoins, je fus assez fort pour y résister.

Pendant cet intervalle, je reçus à deux reprises la visite d'Arnoldi. Notre liaison devint plus intime. Je lui confiai quelques particularités de ma situation. Il m'initia à certains côtés de la sienne. Je fus sur le point de lui parler de la tête de cire et de l'effet qu'elle produisait sur moi. Mais la honte d'avouer ce que je considérais comme une faiblesse me retint. Qui sait pourtant? Une analyse de mon état, faite en compagnie de cet esprit sceptique, eût peut-être exercé sur mon âme une salutaire influence!

Le huitième jour, la fascination de ces yeux mornes fut la plus forte. Je regardai.

Dès lors, chaque jour, cette sensation troublante vint prendre sa place parmi les autres amertumes de ma vie. Au bout de quelque temps, je finis par l'accepter, comme un malheureux rongé par un parasite sans cesse renaissant, qui finit par se laisser dévorer et porte sur lui son bourreau sans chercher à s'affranchir, par une opération douloureuse, d'une souffrance qu'il sait devoir fatalement renaître.

Ma vie matérielle était toujours la même. Chaque semaine, j'allais porter à mon camarade de collège mon travail de huit jours. Il taillait dans ma pensée, rejetait ceci, prenait cela, me payait et me donnait une nouvelle tâche. De collaboration, il n'était plus question depuis longtemps. Là aussi, je ne cherchais même plus à réagir. J'acceptais la situation telle quelle. Mais, chaque samedi, j'endurais un nouveau supplice, et, chose extraordinaire, au lieu de m'y habituer, j'éprouvais chaque fois un froissement plus aigu, comme si les douleurs passées fussent restées vivantes pour s'ajouter à la douleur nouvelle.

Et quand, en revenant à mon logis, je voyais cette figure de décapitée darder sur moi le rayon lumineux de ses yeux fixes, je fermais les miens, établissant je ne sais quel lien mystérieux entre ma destinée et ce regard mort.

Un samedi, je vins au journal.

Mon camarade était en province. Il allait poser sa canditature à un siège de député. Il paraît qu'il s'était fait un nom. Mon pain était parti avec lui.

Je rentrai, rapportant mes manuscrits. La rue des Moines était sombre et déserte. Seules quel-

ques femmes, semblables à des ombres dans le crépuscule, causaient immobiles et à voix basse sur le seuil des allées noires. Je regardai de loin si la boutique du coiffeur était éclairée : je respirai avec un véritable soulagement en voyant que tout était sombre, et je hâtai le pas. J'éprouvais, au milieu de mon désespoir, un âcre plaisir à pouvoir regarder cette vitrine où mon imagination surexcitée voyait une relation étrange entre une effigie sans vie et mon malheur constant. Je marchais vite, les yeux fixés sur l'étalage inoffensif : je rentrerais donc chez moi sans l'avoir vue !

J'allais tourner dans mon allée. Trois pas encore, j'étais à l'abri. A ce moment, un bruit sec retentit ; le bec de gaz de la rue s'alluma juste au-dessus de la boutique, une rafale de vent fit battre et grincer les plateaux de cuivre, et la figure fardée m'apparut soudain et me jeta son défi.

Je traversai la rue, j'entrai.

Je voulais obtenir du coiffeur qu'il ôtât cette enseigne de son étalage.

L'homme s'avança avec empressement, me présenta son fauteuil de cuir vert, releva le dossier, alluma le gaz et se mit à battre son savon. Je

m'assis machinalement et me laissai faire la barbe, cherchant comment j'allais m'y prendre, tremblant de lui laisser voir ma peur.

— Vous avez là une singulière poupée de cire.

— Vous trouvez, monsieur ?

— Oui. Est-ce que cela vous est bien utile de garder cette tête dans votre vitrine ?

— Mais sans doute, monsieur. Cela attire les clientes du quartier qui jugent par sa coiffure de notre talent. Et puis c'est un accessoire du métier.

— C'est vrai. Mais pourquoi ne mettez-vous pas un buste ? Vous devriez mettre un buste. D'autant plus que, avec un commencement d'épaules et un bout de draperie de satin, la coiffure ressort bien mieux.

— Mon Dieu, monsieur, vous avez raison ; mais cela fait une grosse dépense. Et, dans notre quartier, on a tant de frais et si peu de recettes !

— C'est égal. Votre poupée a l'air d'une tête coupée. Il y a des gens que cela peut impressionner... et tenez, je connais précisément quelqu'un...

Je n'osai continuer ; le barbier stupéfait s'était arrêté, son rasoir en l'air, regardant si j'étais sé-

rieux. Puis il se mit à rire et me dit : L..., la concierge d'en face, est enceinte ; elle ne s'est pas encore plainte. Ses six autres enfants sont bien venus.

. . . .

Je rentrai dans un état d'agitation impossible à décrire. Le départ de celui qui me faisait vivre, mon insuccès près du coiffeur, la certitude que cette tête continuerait à me poursuivre, l'inquiétude du présent et de l'avenir, la rage de mon intelligence inutile comme mon instruction, tout cela agissait sur mon cerveau et me donnait une de ces veilles fiévreuses où l'esprit saute d'une idée à une autre, évoque le passé, bâtit des projets insensés, tandis qu'une voix intérieure fredonne malgré vous perpétuellement le même air, généralement un air sautillant, indice du trouble d'une âme où la mémoire se révolte contre le raisonnement : suprême ironie de la faiblesse de notre nature. Je pris du chloral et je dormis.

Et, le lendemain, il fallut recommencer la lutte, cette *lutte pour la vie* dont parle Darwin ; l'absence du directeur de journal me fermait toute issue pour gagner ma vie par les lettres. Dès lors j'y renonçai. Je dévorai les *Petites Affiches*, les

pages d'annonces, ces fameuses offres et demandes d'emplois, où il y a toujours cent demandes pour une offre. Partout, on voulait des références. Qu'avais-je fait jusqu'alors ? Du journalisme ! On souriait et on me disait qu'on n'avait pas de place. Un jour, j'apprends... qu'une place de garçon de bureau était vacante dans un journal. J'en étais là, messieurs. Je me présente.

— Que savez-vous faire ?

— Je sais, monsieur... Je sais lire et écrire.

On m'accepta.

Mais trois jours après, un matin, seul dans le bureau, voyant devant moi une plume et du papier, la tentation fut trop forte. Je me mis à écrire une réponse à un article paru la veille dans le journal. Je fus interrompu par une voix.

— Je vous ai pris pour balayer les bureaux, et non pour faire des articles. C'est trop drôle, parole d'honneur ! Passez à la caisse, faites-vous payer vos trois jours, et allez collaborer ailleurs !

Il est superflu de dire que, au milieu de toutes ces souffrances, ma santé était profondément ébranlée. Je ne vivais que de fièvre. Néanmoins, je retournai aux Halles la nuit. Et toujours, quand je

partais, chaque soir à dix heures, les yeux de la tête de cire me poursuivaient de leur sinistre adieu.

N'y tenant plus, décidé à tout plutôt qu'à voir se prolonger ce supplice, je fis taire ma honte et retournai chez le coiffeur. Je parlai d'une maladie nerveuse, j'avouai humblement que sa poupée me causait une impression sinistre, je le priai de l'ôter, j'insistai, je le suppliai même. Sa femme était là. Ils se regardèrent en riant, et l'homme me dit que si j'étais malade il fallait me faire soigner ; que j'étais d'ailleurs libre de déloger ; qu'au surplus, il ne voyait pas pourquoi il pâtirait, lui, de mes folies à moi, qui n'étais même pas un client. Messieurs, je me retirai, la tête basse, reconnaissant en moi-même que cet homme avait raison. Voyez si je suis l'homme farouche qu'on vous a dépeint !

Déloger ! Sans doute, j'aurais pu déloger. Mais on me payait chaque nuit mon travail, et comme il fallait pourvoir aux besoins journaliers, je ne pouvais jamais réunir à la fin du mois le quart de la somme, bien modique pourtant, qui m'était nécessaire pour quitter ma chambre et en payer une autre d'avance. Le perruquier avait raconté l'his-

toire dans le quartier : on guettait ma sortie et ma rentrée. On jouissait de ma lutte avec la tête de cire. On riait, on me montrait du doigt. Il y avait, trois portes plus loin que la mienne, un petit établissement de lingerie. Là travaillait une jeune fille de seize ou dix-sept ans, jolie, avec de grands yeux doux et tristes. Peut-être malheureuse, elle aussi, elle avait laissé s'établir entre nous une sympathie pure et muette. Un regard, et c'était tout. Un jour, en passant devant la boutique, je quêtai mon regard quotidien. La jeune fille tira vivement par la manche une de ses compagnes. Celle-ci regarda. Elles échangèrent quelques mots à voix basse et rirent aux éclats ! Il m'arriva, messieurs, pour éviter ces tortures, de passer trente heures hors de chez moi, marchant toujours, les pieds dans la neige, en plein hiver, avec une redingote noire. Et cependant, comme il fallait bien dormir quelquefois, je rentrais, marchant vite, détournant les yeux, entendant les ricanements des voisins, ou, par un suprême effort de volonté, recevant en face, sans broncher, ce regard qui, maintenant, m'allait jusqu'au cœur et glaçait mon cerveau !

J'arrive, messieurs, au 22 février.

Ce jour-là, — un mardi, — je vis, en parcourant un journal, que mon ancien proviseur était nommé en la même qualité dans un lycée de Paris et avait pris depuis trois jours possession de son poste. Ce fut mon premier éclair d'espoir depuis bien longtemps. Une heure après, j'étais chez lui. Je sortais, après une courte entrevue, la joie au cœur : une famille italienne, la famille Colboni, qui partait pour l'Australie, l'avait chargé de chercher un précepteur. Cette famille devait arriver dans deux jours au Grand-Hôtel. Sitôt qu'on pourrait me recevoir, on m'aviserait.

Mon premier mouvement fut de courir chez Arnoldi pour lui faire part de cette bonne nouvelle. Vivre! j'allais vivre! vivre sans souci du lendemain, voyager, m'arracher enfin à ce Paris infernal! Je lui dis tout cela avec ce naïf égoïsme du premier moment de bonheur. Il m'écouta avec une froideur que j'attribuai à la nature de son caractère, me demanda quelques détails que je lui donnai de grand cœur, me félicita et me reconduisit chez moi.

J'attendis quatre jours, guettant l'arrivée du

facteur, ouvrant ma porte chaque fois qu'il entrait. Ceux qui ont connu l'attente comprendront le degré de surexcitation où j'arrivais! J'attendais la vie. Je ne bougeais pas de ma fenêtre. Je puisais dans l'espérance un courage surhumain, qui me permettait de braver la tête de cire. L'éclat bleuâtre de ses yeux venait me remuer jusqu'aux moelles. Par moments, il me semblait la voir remuer dans une négation sinistre. Je tressaillais. J'entendais des rires; mais je restais là, cramponné à la barre d'appui, tremblant, les yeux chauds : j'attendais.

Le quatrième jour, la nuit tombait. J'étais dans ma chambre, sans lumière, — pour cause, — et les dernières lueurs du crépuscule, filtrant à travers les hautes tentures sombres, donnaient cette clarté indécise où les objets, sans contours définis, revêtent les formes les plus étranges. J'avais quitté la fenêtre, et, brisé de fatigue, je m'étais assis dans mon unique fauteuil. L'ouïe veillait seule au milieu des sens assoupis dans une somnolence maladive, tandis que le cerveau donnait carrière à une fiévreuse activité. Je voyais de riants tableaux soudain voilés par d'horribles scènes : l'immense Océan, un beau navire, l'air, l'espace...

Puis tout cela s'embrumait, se fondait en figures nouvelles, de hideuses danses, la tête de cire et ses yeux figés.

Un pas m'éveilla.

C'était le facteur.

La lettre!

J'allumai une allumette, et je lus :

« Pardon, j'ai pris votre place. J'étais trop malheureux. Pardon!

» ARNOLDI. »

Il me sembla que ma tête éclatait. Je m'abattis sur ma table, devant la fenêtre.

. . . .

Une heure après, peut-être, je sortis de mon lourd évanouissement. Par la fente des rideaux fermés, une grande lueur éblouit mes yeux. Machinalement, je levai la tenture.

La tête de cire, entourée de dix lumières, apparaissait dans une splendide auréole, et sa bouche me lançait son sourire triomphant et moqueur.

Deux secondes, et j'étais dans la boutique.

— Vous êtes un misérable lâche!

— Quel fichu soldat tu ferais, poltron, répondit l'homme en ricanant.

Messieurs, un rasoir se trouvait là.

. . . .

Et maintenant, messieurs, pardonnez-moi d'avoir si longtemps abusé de votre patience. Ne cherchez pas dans mes paroles la révolte haineuse et banale d'un impuissant contre la société, mais simplement la peinture de faits que vous coudoyez tous les jours. Voyez si je suis un grand coupable, et jugez selon votre conscience. Il restera toujours de cette cause vingt hommes de cœur qui seront initiés à des misères inconnues; et, si ma destinée implacable peut se résoudre pour les autres en un peu de bien, vraiment, messieurs, condamnez-moi, je mourrai content!

LA

GUÉRISON D'HASSAN

NOUVELLE

I

La lampe arabe, à trois branches, en cuivre, mourait sur la table basse recouverte d'un riche tapis d'Orient, et ne jetait plus, dans la haute et vaste salle, qu'une lueur indécise et tremblante, semant de quelques étincelles les arabesques d'or perdues dans la pénombre. Les grandes fenêtres en ogive se drapaient d'immenses tentures dont les riches couleurs se fondaient en teinte sombre, et on ne distinguait le plafond à rosaces géométriques que par quelques lignes claires aux arêtes des poutrelles de cèdre.

Grenade, encore endormie, n'envoyait aucun bruit dans la maison silencieuse. Seule, la cloche de la Véla, vibrant dans les airs à de longs intervalles, disait que les gardiens du palais de Boabdile veillaient et que le kalife pouvait reposer en paix sous les lambris merveilleux de son Alhambra.

A demi couché sur un divan, près de la table, un homme soutenait son front dans ses deux mains; et le manuscrit, depuis longtemps déroulé à la même place, devant lui, indiquait que sa pensée, égarée dans quelque rêverie, était loin des lignes qui couraient sur le parchemin jauni. Il était impossible de distinguer ses traits. On voyait seulement son turban de soie blanche, et le grand manteau bleu qui, couvrant ses épaules, tombait en longs plis sur le divan.

Une porte s'ouvrit et quelqu'un entra.

Le nouveau venu, de moyenne stature, portait la brillante tenue de capitaine des gardes du kalife. La taille, bien prise, était emprisonnée dans une cuirasse dorée, ciselée en capricieux dessins. Sa tête était coiffée d'un casque d'acier léger, damasquiné, et surmonté d'une pointe de laiton poli. De

larges braies de soie noire brochée d'or entraient dans des bottes rouges de Cordoue à grands éperons; et un cafetan écarlate, accroché aux deux épaules, se drapant en mille plis, et relevé à la ceinture, complétait son costume.

Il s'avança sans bruit, grâce aux épais tapis de Smyrne, jusqu'auprès du rêveur, qui, toujours absorbé dans ses songes, ne soupçonna pas sa présence. Arrivé là, il s'arrêta, et, les bras croisés, il regarda la scène muette qui s'offrait à lui. Il garda quelque temps cette attitude contemplative, et l'on eût pu lire sur ses traits fins une expression de tristesse, et dans ses yeux voilés la sollicitude attendrie qu'on éprouve pour les peines d'un ami.

Enfin, il sortit de son immobilité, et touchant légèrement l'épaule de l'homme :

— Hassan! dit-il.

Hassan écarta lentement ses mains et découvrit une figure encore jeune, mais fatiguée et pâle de cette pâleur mate des bruns du Midi. Les yeux qui brillaient grands et noirs sous le turban blanc, et la barbe brune, taillée en deux pointes, qui encadrait son visage amaigri, donnaient à cette belle physionomie une étrange et douloureuse expression.

— Ah, c'est toi, Mohammed, dit-il en se levant, — et sa figure s'éclaira un instant d'un vague sourire. — C'est toi? Je te croyais encore de garde au palais.

— Hier, mon pauvre ami!

— Comment, hier?

— Mais sans doute. Nous sommes au matin.

Et, allant aux fenêtres, Mohammed écarta vivement les rideaux. La lumière, entrant à flots, éclaira soudain les magnificences de l'architecture arabe, les recherches du luxe oriental, et Hassan, chancelant sous cette vive et brusque clarté, se rassit sur le divan.

— Vois, ami, reprit Mohammed en ouvrant la fenêtre, le soleil dore les neiges éternelles du pic de la Veleta. La plaine s'éveille. Les porteuses d'eau vont s'approvisionner aux citernes de l'Alhambra; et, depuis une heure déjà, la voix du muezzin a appelé les croyants à la prière matinale.

— Le matin, murmura Hassan, comme se parlant à lui-même, le matin! Encore une nuit peuplée de souvenirs et veuve d'espérances! Mourrai-je?.....

Mohammed revint près d'Hassan et lui prit la main.

— Tu n'es donc plus mon ami, dit-il, et tu as donc oublié les jours d'autrefois où tu m'appelais frère, où tu n'avais pas de secrets pour moi, comme je n'avais pour toi rien de caché?

— Je n'ai rien oublié, puisque, seul de tous, tu pénètres chez moi à toute heure.

— Qu'importe cette faveur, si tu gardes ton chagrin comme un amant jaloux sa maîtresse, et si tu refuses de m'en faire part comme tu ferais d'une joie! Jusqu'ici, j'ai respecté ton silence. Tu te taisais : je ne demandais rien, et j'espérais qu'un jour, désireux de soulager ton âme en confiant à la mienne une part de ton fardeau, tu me dirais la cause de tes tristesses.....

— Mais il n'y a nulle cause. C'est une disposition de mon esprit, une maladie mélancolique, si tu veux...

— Tu voudrais me tromper, ami! Tu es jeune et riche, parent du roi, et tu peux aspirer aux plus hautes destinées. Tu es beau, et bien des yeux noirs te suivaient sous les voiles quand tu passais à cheval à la tête de nos armées. Tout ce qui peut faire le bonheur dans la vie, tu l'as. Ton palais rivalise avec l'Alhambra. Les eaux vives de

tes vastes jardins font oublier celles du généralife. Les plus magnifiques chevaux de la Syrie viennent peupler ton écurie. Toutes tes ambitions sont satisfaites, tous tes désirs sont accomplis sur l'heure, et les femmes alliées avec la fortune ne t'ont rien refusé. Que désires-tu? que regrettes-tu?

— Tais-toi!.....

— Non, je suis venu te trouver aujourd'hui décidé à en finir : si je suis impuissant à te consoler, je pourrai pleurer avec toi. Quand j'ai eu mes chagrins, tu en as demandé ta part : je te l'ai donnée. C'est mon tour maintenant. Tu n'as pas le droit de me refuser. Tous nos amis te regrettent. Tous veulent se joindre à moi pour te guérir. On se distrait de tout : nous te distrairons. Ne sais-tu pas qu'on s'use à rester ainsi seul à seul avec sa douleur, et qu'un homme qui s'y abandonne est aussi lâche que le guerrier qui, ayant encore le bras droit sauf, rend ses armes et demande merci. Tu fuis les plaisirs de la cour : je veux que tu y reparaisses. Je veux que tu reprennes ta part de nos fêtes, de nos joies et de nos batailles. Tous les jours, nous avons des rencontres avec Aragon et Castille, et, dans la mêlée, nos soldats étonnés

cherchent en vain ta bannière. As-tu donc oublié les longues expéditions, les combats singuliers avec les chevaliers d'Espagne, et le retour triomphal dans Grenade, et la guerre, et l'amour?

— Je ne veux plus d'amour ni de guerre.

— Si l'amour t'a blessé, tu sais bien qu'il guérit les blessures qu'il a faites; mais toi, Hassan, quel coup as-tu pu en recevoir?

— Aucun.

— Aucun! Et cependant tu souffres. Et de quoi souffrirais-tu? nieras-tu cette rêverie dans laquelle tu étais plongé quand je suis arrivé, cette rêverie qui, toute une nuit, t'a fait oublier les heures?

— Je dormais : j'ai voulu lire hier la philosophie d'A-Ken, et le sommeil m'a vaincu.

— La philosophie d'A-Ken!

Mohammed marcha vers la table et prit le manuscrit.

— La philosophie d'A-Ken...! Ce sont les poèmes de Sadi, et voilà les strophes sur lesquelles tu t'es arrêté :

Regarde ces cieux où scintillent
Tant d'astres aux joyeux rayons
Il est des étoiles qui brillent
En vifs, mais passagers sillons.

L'éclat de leur route éphémère
A peine illumine la terre
Du feu vite éteint de son cours :
Il s'enfuit comme la pensée,
Et sa splendeur sitôt passée
Est une image de nos jours!

Regarde la rose effeuillée
Par le souffle de l'Aquilon
De sa couronne dépouillée,
Elle penche humblement son front.
Ses feuilles à l'éclat superbe,
Qui tour à tour vont joncher l'herbe,
Tristes débris de sa beauté,
Sont l'image de nos années
Qui s'envolent, bientôt fanées,
Sur l'aile de l'éternité!

Il a raison, le doux Persan, continua Mohammed; la vie est un temps court. Il faut en user et ne pas consumer dans des chagrins imaginaires peut-être, stériles à coup sûr, les brèves années qu'Allah veut bien nous donner.

— Ces années sont encore trop longues !

— Comment, c'est toi qui parles ainsi! toi, un homme que j'ai toujours vu véritablement fort!

— Toutes les forces peuvent se briser!

— Quand la volonté ne les double pas.

— Ou quand elle se brise elle-même!

— Alors tu n'as même plus le désir de guérir :

tu t'abandonnes ; la lutte a paru trop dure à ton âme subitement amollie et la résistance trop rude à ton courage. C'est bien. Tu refuses l'aide de mon amitié. Elle ne peut rien si tu ne veux rien. Tu fuis ses consolations, et le partage avec elle t'effraye : je n'ai rien à dire. Mais, comme je ne peux ni supporter impassible la vue de tes souffrances, ni me faire le complice de ta faiblesse, adieu, Hassan! Adieu, frère! Je ne t'importunerai plus.

Et le capitaine se dirigea vers la porte.

Hassan le regarda s'éloigner, morne et comme s'il n'eût pas compris. Mais, quand il vit Mohammed près de franchir le seuil et s'arrêter sous la draperie soyeuse, pour lui envoyer un long et dernier regard de triste adieu, il se redressa vivement, courut à lui, et cet homme de haute taille, à figure bronzée, se laissa aller sur l'épaule de son ami et pleura silencieusement. Les pleurs d'une femme éveillent une tendresse protectrice; celles d'un enfant, une sollicitude émue; celles d'un homme, ces grosses larmes qui roulent sur le visage contracté pour les retenir, celles-là font naître une sensation poignante et, quand l'homme est un ami, vous bouleversent.

Remué jusqu'à l'âme, Mohammed ramena Hassan au divan, le fit asseoir et prit place à côté de lui.

— Parle, ami, dit-il. La confiance te fera du bien. Et puis... qui sait? tu as un chagrin d'amour. Eh bien, si celle que tu aimes est de notre nation, elle est à toi. Si c'est une chrétienne, nous irons ensemble l'enlever, fût-ce au cœur des Espagnes et dans le palais de Ferdinand!

— C'est une morte!

— Une morte!

— Je vais tout te dire, ami.

— Parle.

— Il y a deux mois, tu dois t'en souvenir, une expédition fut résolue contre Menjibar. Il s'agissait d'effrayer, par une de ces incursions qui nous sont habituelles, le gouverneur de la ville qui préparait une attaque contre nous.

— Je devais y prendre part; la volonté du roi m'a cloué au palais. C'est toi qui as commandé les trois mille hommes qui ont envahi le territoire de Menjibar.

— Précisément. Tu sais qu'à peu de distance de la ville se trouve le grand couvent de Santa-

Marta. Le bruit courait que, derrière les épaisses murailles de cette retraite, qui est une véritable forteresse, le comte de Salastro, gouverneur de la province, avait caché ses trésors; et j'avais reçu du kalife l'ordre de m'en emparer, après avoir, toutefois, mis la ville dans l'impossibilité de venir au secours du monastère. La première partie de ces ordres avait été exécutée; et, après avoir taillé en pièces la garnison sortie pour nous attendre, après avoir levé sur la cité une large contribution de guerre, et choisi, parmi les notables, des prisonniers de riche rançon, nous étions revenus camper sous les murailles de Santa-Marta.

Le lendemain, je fis donner l'assaut. La place, bien fortifiée et encore mieux défendue, nous repoussa avec de grandes pertes. J'accordai à mes soldats un jour de repos, et, le jour suivant, nous fîmes une seconde tentative : elle ne réussit pas mieux que la première. Pendant dix jours le soleil éclaira chaque fois un nouvel assaut, terminé chaque fois par une nouvelle défaite.

— Je sais tout cela; et je sais aussi que, toujours dans les premiers sur les échelles, tu n'en es jamais descendu : elles se sont rompues sous toi.

— C'était mon devoir. Le onzième jour, mes hommes, décimés par la garnison du couvent, exaspérés par la mort de leurs camarades, livrèrent une dernière et furieuse attaque. Celle-ci fut plus heureuse. Emportés par la rage des insuccès répétés les nôtres se précipitèrent comme des tigres sur les remparts. Grêle de pierres énormes, pluie d'huile bouillante et de plomb fondu ruisselant des mâchicoulis, ruisseaux de poix enflammée, rien ne put les arrêter : les échelles se brisent; on appuie les fragments les uns sur les autres, et, ur ces degrés mouvants, on cherche à atteindre les créneaux. On y touche. On s'y cramponne. Les assiégés coupent à coups de hache les poignets des premiers arrivés : ils tombent : d'autres les remplacent, et au bout de deux heures d'une lutte sauvage, pendant laquelle on entendait, dans les courts repos de la mêlée, les hymnes chrétiens chantés par les voix fraîches des nonnes invoquant leur Dieu; après un effroyable carnage des deux côtés, nous fûmes maîtres du chemin de ronde.

Tu sais que j'ai l'horreur du sang versé. Implacable dans la bataille, j'aime à préserver ensuite les vies désormais inoffensives. Nous étions vain-

queurs. Les chrétiens demandaient merci à nos soldats, qui inondaient de toutes parts les murailles, et je n'eus plus dès lors qu'une préoccupation : empêcher les massacres. Je fus impuissant. En vain je courais d'un point à l'autre, menaçant ici, suppliant là ; mes hommes ne m'obéissaient plus. C'est à peine si l'on cessait de tuer en ma présence pour recommencer sitôt que je volais ailleurs. Tous les défenseurs, sauf quelques-uns que j'avais pu prendre sous ma protection immédiate, furent passés au fil de l'épée. Et, pendant ces horribles scènes, j'entendais toujours, dominant par intervalles le bruit des armes et les cris des victimes, le chant pur et régulier des nonnes, qui, enfermées dans la chapelle, attendaient la mort.

Tout à coup, les voix se turent. Occupé à sauver quelques malheureux, je ne songeai pas d'abord à m'expliquer ce subit silence. Mais, au bout de peu d'instants j'en compris le terrible sens : je courus à la petite église où s'étaient refugiées les chrétiennes : la porte était enfoncée; il était trop tard. Douze femmes, passant de la prière à la mort, avaient été égorgées et gisaient sur les dalles. Nos soldats, ivres de sang, affolés par la

résistance meurtrière du couvent; enflammés, de plus, par les prédications fanatiques d'un de nos prêtres qui accompagnait l'armée, avaient jeté à terre un grand Christ et avaient ordonné aux nonnes d'y poser le pied. Toutes avaient refusé : toutes étaient mortes.

Saisi d'horreur et transporté de colère, je courus à l'instigateur de ces meurtres, et j'allais, dans mon indignation, faire justice moi-même. Le prêtre, immobile, les bras croisés sur sa poitrine, me regardait en face, comme si, certain que son action avait été agréable au Prophète, il eût défié mon cimeterre. Mes hommes indécis murmuraient sourdement et semblaient vouloir le soutenir. Soudain, je m'arrêtai.

Une porte venait de s'ouvrir, et une jeune religieuse, portant la crosse des abbesses, s'était arrêtée sur le seuil, nous regardant. Elle avait été mettre en lieu sûr les vases sacrés et revenait partager le sort de ses compagnes. Belle comme les anges de son ciel, les yeux resplendissants d'une flamme divine, elle attendit, droite et fière.

Alors le prêtre me lança un regard de défi. Il étendit le bras vers la femme, et, avant que j'eusse

pu faire un pas, maîtrisé d'ailleurs par mes propres soldats révoltés que fascinait son fanatisme, je vis de mes yeux cette magnifique créature traînée vers la croix couchée à terre. Je vis déchirer ses vêtements. Je vis, en me débattant, fou de rage, ses longs cheveux d'ébène ruisseler sous ses voiles et cacher son sein blanc mis à nu, et, dans cette chair virginale, un poignard s'enfoncer!

Elle tomba sur les genoux, pâle, un ruisseau rouge sur la poitrine. Elle leva au ciel ses grands yeux noirs, puis les tourna vers moi, et, voyant mes efforts, comprenant que je voulais la défendre, elle eut un faible sourire et s'abattit sous un dernier coup... Eh bien! je l'aime!

Le reste importe peu. Je ne te parle pas du châtiment terrible infligé à ses assassins quand des fidèles m'eurent délivré : je l'aime! j'aime cette morte. J'ai passé une longue nuit seul, près de son cadavre, qui gardait encore sur les traits charmants du visage l'expression sublime du martyre. Puis j'ai coupé une mèche de ses cheveux, et j'ai renvoyé son corps à sa famille illustre et désolée, à sa mère, qui peut-être me maudit comme son bourreau.

Je l'aime! je l'aime comme jamais une vivante n'a été aimée. Je passe avec son souvenir de longues heures, et quand, en rêve, je me vois près d'elle, quand il me semble, à genoux à ses pieds, respecter sa prière et couvrir sa foi de mon amour, quand mon imaginatiou fiévreuse, niant la réalité, la fait revivre, quand je l'évoque jusqu'au vrai..., le passé me crie :

— Elle est morte!

Voilà pourquoi je suis sombre, ami. Tous les amours, même les plus insensés, sont éclairés par un vague espoir, et le berger des Alpujarras, amoureux de la sultane, peut voir dans ses rêves quelque lampe merveilleuse trouvée dans une grotte et le faisant puissant. Les murs les plus épais qui séparent les êtres peuvent tomber et les réunir dans leur chute. Un seul est éternel : la mort! Et c'est celui qui me sépare de ma bien-aimée! Comprends-tu, frère, que je sois malheureux, et m'en veux-tu encore?

— Pauvre Hassan! non, je ne t'en veux pas. Mais j'avais raison d'appeler ta confiance, car je comprends ta peine. N'est-ce pas un soulagement que de dire sa souffrance? Il est bien faible encore,

mais tu le sentiras grandir; bientôt tu chercheras mon oreille amie de tes douleurs, et, sûr de les épancher dans l'âme d'un frère qui, sous ses dehors insouciants, cache aussi de cruels souvenirs, tu aimeras à parler de ton mal avec moi qui ai souffert. Et puis, tu as encore un espoir.....

— Lequel?

— L'oubli!

— L'oubli!.....

— Oh! non pas l'oubli qui efface et détruit, mais celui qui voile légèrement d'abord les anciennes douleurs et, peu à peu, ajoutant chaque jour un nouveau et insensible nuage, laisse seulement subsister une image vague et affaiblie, dont la vue éveille dans l'âme, au lieu d'un cuisant chagrin, une sensation presque douce de mélancolique tristesse. Je sais ce que tu vas me répondre : tu ne veux pas de l'oubli. Tu te complais dans le mal qui te consume. Mais moi, j'ai le devoir de t'y arracher. Un citoyen obscur a tous les droits, même celui de mourir : tu ne l'as pas. Tu es malheureux aujourd'hui, plus malheureux que le pauvre prisonnier qui répare nos routes : mais, jusqu'au jour de la chute, tu as eu toutes les faveurs du ciel. Ces

privilèges, ces dons d'Allah, qui jusqu'ici ont embelli ta vie, t'imposent des devoirs auxquels ta nature droite et virile ne peut faillir. Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille jurent de détruire ce qui reste de notre empire. Ce n'est pas en un pareil moment que tu peux rester inactif et oublier qu'un prince du sang des kalifes se doit à sa patrie. Toi sur qui le royaume fait reposer sa plus chère espérance, toi qui, si souvent, nous a conduits aux victoires que dédaignait Boabdil, tu dois te consacrer au salut de Grenade, et t'y consacrer tout entier. Tu dois marcher à notre tête, non comme un corps que son âme a déserté, mais comme un homme vaillant, en possession de tout son être, de toutes ses nobles facultés, comme l'homme que tu étais hier. Tu dois tout tenter pour chasser tes tristesses, reparaître à la cour, reconquérir ton influence qui s'en va, et forcer Allah à écrire sur son redoutable livre qu'il te conservera, que Grenade sera sauvée, et qu'elle le sera par tes mains!

A ce mâle langage, Hassan se leva, et, saisissant les mains de Mohammed :

— Tu as raison, frère, dit-il, dispose de moi, et que les dessins d'Allah s'accomplissent !

II

Deux mois s'écoulèrent. Pendant ces deux mois, Hassan se prêta docilement à toutes les volontés de Mohammed. Celui-ci, toujours aux côtés de son ami, s'efforçait de faire dévier cette pensée constamment tendue vers le même passé et employait toutes les qualités de son esprit à le distraire, toutes les ressources de son cœur à le consoler. Hassan le suivait dans toutes les fêtes. Il écoutait ses discours avec un triste sourire, comme un malade qui prend les remèdes qu'il sait inutiles, pour ne pas blesser ceux qui lui donnent leurs soins. Mais le mouvement d'énergie provoqué par Mohammed n'avait été qu'un éclair, et soit au milieu de la pompe des festins orientaux, soit dans son palais,

seul avec celui qu'il appelait frère, il était bien ce corps abandonné de son âme dont avait parlé son ami. Sa souffrance était d'autant plus vive qu'il prenait maintenant plus de soin de la renfermer en lui; et quelquefois, au milieu des danses des odalisques lascives, il sortait sans bruit dans les jardins noyés de l'ombre transparente de la nuit d'Espagne, se frayait au hasard un passage parmi les myrthes sombres et les lauriers-roses humides de rosée, et allait appuyer sa tête brûlante sur le marbre blanc de quelque fontaine. Et Mohammed retrouvait là, souvent après de longues heures, le vainqueur de Jaën, sanglotant comme un enfant, et sanglotant sans larmes!

Car le malheureux ne pleurait même plus. Une seule fois, le jour où commence ce récit, il avait senti sa paupière humide sur l'épaule de Mohammed. Mais, depuis, les efforts qu'il faisait pour cacher son mal avaient tari la source à peine ouverte, et son esprit, dépossédé même de ce grand recours des faibles, marchait vers l'égarement.

Son ami ne désespérait pas pourtant. Il continuait sa tâche; il s'y acharnait, et il comptait sur quelqu'un de ces secours imprévus que le ciel

manque rarement d'accorder à ceux qui poursuivent fermement un but.

On était arrivé à une des plus grandes fêtes de l'année. Le roi devait décerner le prix de poésie, et Mohammed avait obtenu qu'Hassan assisterait avec lui à cette grandiose cérémonie.

La place Bib-Rambla, une des plus vastes de Grenade, avait été décorée avec la magnificence accoutumée. D'immenses estrades, destinées à la cour et aux grands du royaume, occupaient tout un côté du vaste espace. Les trois autres, réservés au peuple, étaient entourés de balustrades à hauteur d'appui. De riches tentures couvraient les gradins, au milieu desquels un trône élevé attendait le kalife.

Le soleil, radieux, faisait scintiller les lances dorées qui, couronnées d'énormes glands rouges et surmontées du croissant, soutenaient, au-dessus de l'estrade, un vaste velum de Syrie à teintes brillantes, et jetaient de grands reflets clairs sur les étoffes veloutées qui couvraient les gradins et les balustrades. Les bannières de soie multicolores pendaient immobiles dans l'air calme. Les costumes de la foule curieuse et pressée, les cafetans

bariolés des hommes, les mantes rouges, bleues ou vertes des femmes, les turbans variés des Grenadins, les blancs voiles de gaze enroulés soigneusement autour des têtes féminines, se heurtaient sous les chauds rayons et brillaient en semis de pierres précieuses. Autour, les maisons aux fenêtres peuplées de spectateurs détachaient leurs façades peintes en vives couleurs sur l'azur sans tache du ciel, et, tout au fond, les montagnes teintées en carmin clair dominaient, de leurs pics un peu voilés, les toits en tuiles vernissées, qui, sous le soleil, semblaient d'or.

Deux portes donnaient accès dans l'enceinte close.

L'une qui, encore aujourd'hui, s'appelle, en raison des événements que nous allons raconter, la *porte des Oreilles*, et par où devaient entrer la cour et les privilégiés destinés à prendre place sur l'estrade.

L'autre, à l'entrée du Zacatin, rue par laquelle le cortège devait accompagner le vainqueur du pacifique tournoi pour gagner la rue des Gomélès et monter à l'Alhambra. C'est là, en effet, que le kalife, de ses propres mains, suspendait, entre les

arceaux de la grande mosquée qui est aujourd'hui l'église Sainte-Marie, le poème couronné, brodé en lettres d'or sur des pièces de soie blanche.

L'attente semblait déjà longue à la foule, qui avait, depuis l'aurore, choisi ses places, et qui trompait son impatience en discutant le mérite du poète récompensé et en échangeant des renseignements sur lui.

Tout à coup, le murmure confus qui s'en élevait grandit en une bruyante clameur, à laquelle succéda un silence complet : le silence de l'attention ; le cortège faisait son entrée.

On vit d'abord les rangs pressés des gardes du roi. A travers la poussière légère et lumineuse que soulevaient les pieds des chevaux, les têtes bronzées se dessinaient énergiquement au-dessus des cuirasses d'or étincelantes ; les casques d'acier s'indiquaient par des raies vives, et l'écarlate des manteaux et des housses traînantes apparaissait en grandes taches rouges. Puis ce furent les turbans verts et les robes de laine blanche des prêtres. Derrière, Boabdil, suivi de tous les hauts dignitaires du royaume, s'avançait dans un large espace vide, monté sur un cheval syrien tout

blanc, d'un inestimable prix. Sa selle, ses armes, la bride de son cheval, resplendissaient de pierres précieuses. La bête, comme si elle eût été fière de son harnais de parade et du maître qu'elle portait, secouait la tête, marchait d'un pas relevé, souple et cadencé, et faisait sonner contre son mors ses gourmettes d'argent. Le roi, dont la belle figure brune encadrée d'une barbe noire portait l'empreinte de l'ennui des tout-puissants, jetait un regard distrait sur la foule inclinée et envoyait de distance en distance un salut machinal dans un mouvement de tête. Après son état-major venaient les quatre derniers lauréats des précédents concours, qui, revètus de riches costumes, portaient sur une civière garnie de superbes étoffes les rouleaux de soie où était brodé le poème, et, immédiatement derrière, entouré d'une foule de parents et d'amis portant des palmes vertes, s'avançait le vainqueur désigné. Le groupe suivant était composé de chevaliers grenadins, armés de toutes pièces, suivis chacun de ses servants d'armes portant leurs bannières, et qui devait prendre part au tournoi, principal élément de la fête. De riches litières, sous les rideaux desquelles on distinguait

les voiles blancs des femmes du kalife et des grands personnages, continuaient le cortège, et enfin la marche était fermée par un autre escadron des gardes.

Cette procession bigarrée, qui brillait au soleil comme un long serpent d'or, d'émeraude et de rubis, entra dans le vaste espace réservé en avant de l'estrade, et, tout d'abord, les escadrons des gardes allèrent se placer aux deux extrémités. Devant eux se rangèrent les deux camps des chevaliers qui allaient combattre. Le kalife mit pied à terre ainsi que les seigneurs qui l'entouraient. Il monta lentement au siège qui lui était préparé au centre de la tribune et s'assit. Autour de son trône prirent place les nobles qui composaient son escorte, et, parmi eux, Hassan, toujours aussi sombre. Mohammed, en sa qualité de capitaine des gardes, se tint debout à côté de la personne royale, tenant en main son cimeterre nu. Puis on ouvrit au reste du cortège les barrières qui fermaient l'entrée des gradins; chacun descendit de son cheval ou de sa litière et monta sans ordre à l'assaut d'une place. En dix minutes, le champ clos se vida et offrit aux regards sa vaste lice sablée, avec les

deux groupes militaires, dorés et empanachés, à chaque bout.

Le héraut d'armes, suivi de deux pages, s'avança alors à cheval dans la vaste enceinte et se disposa à faire connaître à la foule les différents défis. Les murmures qui avaient recommencé après le défilé s'apaisèrent de nouveau peu à peu, et, de toute cette multitude, il ne s'éleva pas un bruit.

A ce moment, il se produisit une catastrophe terrible.

Un craquement effroyable et prolongé se fit entendre. L'immense estrade chancela sur sa base. Un cri effrayant, sorti de deux mille poitrines, s'éleva. Chacun voulut quitter sa place mouvante pour fuir, et le mouvement subit de cette masse accéléra encore la chute. La tribune, dont les derniers gradins étaient à trente pieds au-dessus du sol, s'effondra tout entière, entraînant dans son écroulement le roi, la cour et les spectateurs. Ce fut un tumulte dont rien ne peut donner l'idée, un pêle-mêle d'hommes, de femmes, d'enfants, roulant parmi les bancs brisés, s'enchevêtrant dans les étoffes des tentures, s'empalant sur les pieux rompus, s'accrochant aux parties encore debout

des charpentes; un concert effroyable de clameurs, d'imprécations, d'invocations à Allah, dominées par les voix aiguës des femmes et des enfants. Les chevaux des gardes et des chevaliers, effrayés par le bruit et par la chute de l'immense vélum qui était venu s'abattre devant eux, s'emportèrent sous leurs cavaliers, franchirent les barrières et allèrent porter le désordre dans la foule qui entourait l'enceinte. En moins de cinq minutes, cette fête, qui s'annonçait si belle, sous le ciel pur et bleu, se changeait en une véritable déroute; et tous ces gens, revêtus de leurs plus beaux atours, qui y assistaient tout à l'heure si joyeux, se sauvèrent dans la direction du Zacatin et de la *porte des Oreilles*, se poussant, se pressant, se renversant les uns les autres, foulant aux pieds les faibles, affolés, et, comme il arrive dans toutes les paniques, doublant, par leur fuite précipitée, l'étendue du désastre.

Mais alors il se passa un fait étrange. De toutes les maisons qui entouraient les portes, des ruelles avoisinantes, des rangs de la foule, de partout, sortit une nuée d'hommes hideux, aux burnous de poil de chameaux en lambeaux, aux turbans

sales, à la barbe inculte. Ils se jetèrent dans les flots pressés des fuyards, par escouades de quatre ou cinq, et, profitant de la terreur qui hébétait ces malheureux, ils se mirent à arracher aux femmes leurs joyaux, leurs riches ornements de fête, et principalement leurs pendants d'oreilles de prix ; ne prenant pas la peine de les détacher, ces misérables tranchaient avec leurs poignards les lobes qui résistaient : d'où le nom de la *porte des Oreilles.*

Puis, lorsqu'ils eurent ainsi récolté une ample moisson d'or et de pierreries, et quand la résistance de quelques hommes courageux leur fit voir que la place allait devenir dangereuse, ils disparurent, laissant sur le carreau de nombreux cadavres, et prirent la fuite dans la direction du Darro.

Cependant la nouvelle de l'accident s'était répandue dans la ville : au bout d'un temps très court, mais qui parut un siècle aux blessés, ceux des habitants qui n'avaient pas assisté au sinistre et qui, par conséquent, étaient de sang-froid, commencèrent à organiser les secours. Les uns se mirent en devoir de déblayer le monceau de débris de la grande tribune ; les autres donnèrent

des soins aux malheureuses victimes qu'avaient faites tant l'effondrement que les bandits. D'autres enfin se mirent à la poursuite des voleurs. Tous les efforts des sauveteurs se portèrent d'abord à la partie de l'estrade où se trouvait le roi. Celui-ci, ainsi que sa suite, avait été miraculeusement préservé de la mort. Les solives qui soutenaient le plancher où reposait son trône avaient cédé sous la rupture des pieds-droits qui les supportaient, mais ne s'étaient pas disjointes : le plancher, à cet endroit, s'était affaissé tout d'une pièce, et les parties latérales, s'inclinant au-dessus, s'étaient arc-boutées en arceaux et avaient préservé le monarque et son entourage de la chute des gradins supérieurs. Une demi-heure après l'événement, Boabdil et ses compagnons sortaient de leur prison, sans autre mal que quelques contusions, et le kalife, honoré par le ciel d'une si visible protection, pouvait adresser à son peuple quelques paroles et rentrer dans son palais, après avoir donné les ordres nécessaires pour faire soigner les blessés et rechercher les coupables.

Il était, en effet, certain que ce terrible événement n'était pas dû au hasard. L'examen des

débris en donna la preuve : les poutres qui, enfoncées en terre, formaient pour ainsi dire les colonnes de l'édifice de bois, avaient été sciées par places et profondément entamées. Elles devaient nécessairement rompre sous la charge. Puis de tous côtés des renseignements arrivèrent : une troupe considérable de gens déguenillés avait fait son apparition la veille dans les environs, et, subitement, la cohorte s'était dispersée. Au matin, les habitants des fermes auprès desquelles avaient campé ces hôtes suspects n'avaient plus trouvé que les bois à demi consumés de leurs feux de bivouac. En revanche, les gens de l'Albaïcin en avaient vu entrer dans la ville, par différentes portes, de nombreux groupes, qui, grâce à l'animation de la fête, avaient pu passer inaperçus. Ces individus, parmi lesquels se trouvaient quelques femmes, étaient les mêmes qui avaient profité du tumulte pour voler, piller et assassiner. C'étaient eux qui avaient préparé ce hardi et terrible coup de main.

Hassan et Mohammed, placés aux côtés du roi pendant l'écroulement, avaient partagé son heureuse fortune. Tous deux, quand on les avait dé-

gagés, s'étaient retrouvés sains et saufs. Rapidement mis au courant des faits, ils avaient pris deux chevaux des gardes, et, suivis de tout ce qu'ils purent rassembler de cavaliers, ils s'étaient lancés à la poursuite des fuyards.

Toute la ville, dont l'exaspération était à son comble, prenait part à cette chasse, tous ceux du moins qui n'étaient pas retenus près d'un parent mort ou d'un ami blessé. Les brigands avaient compté que le kalife serait tué ou tout au moins grièvement atteint, et que la confusion qui résulterait nécessairement d'un si grave événement leur donnerait le temps de gagner la campagne. Malheureusement pour eux, au bout d'une heure à peine, un calme relatif, l'ordre dans le désordre, si l'on veut, avait été rétabli, et l'on était sur leurs traces.

A la fin de la journée, la bande entière fut cernée dans la gorge profonde où le Darro a creusé son lit, et, après un combat désespéré, tous ceux qui la composaient furent massacrés ou faits prisonniers.

C'était une de ces hordes bizarres, qui n'ont de patrie dans aucune terre et de nom dans aucune

langue. Il y avait de tout, dans ce ramassis de gens sans aveu, des Marocains, des Juifs, des Egyptiens, des Persans. Certains même paraissaient être venus, par des migrations inexpliquées, des confins de la Chine et de l'Inde. Comment tous ces êtres divers s'étaient-ils réunis ? Comment, sans parler la même langue, étaient-ils arrivés à s'entendre ? Qui l'expliquera ? Le crime a-t-il donc un mystérieux langage compris par tous ceux qui y sont voués ?

Quoi qu'il en soit, deux heures plus tard, toute la tribu était solidement verrouillée par groupes dans les grandes salles de l'Alhambra. La place Bib-Rambla, complètement dégagée, ne présentait plus que des empilements réguliers des débris. Et, de cette journée néfaste, il ne restait plus de traces que deux cents morts et cinq cents blessés !

Le roi avait donné l'ordre d'abord d'exécuter immédiatement tous les prisonniers. Puis il s'était ravisé. La tribu errante venait de Jaën. Or Jaën, royaume mahométan, était en guerre presque constante avec Grenade. Il y avait peut-être des renseignements à arracher aux coupables et sans doute à acquérir la preuve qu'ils avaient tenté

leur entreprise à l'instigation des gens de Jaën. Boabdil donna en conséquence, à ses principaux officiers, l'ordre de se rendre dans les salles où étaient enfermés les trois cents captifs et de les interroger. Hassan et Mohammed reçurent en partage ceux qui étaient gardés dans les Tours-Vermeilles.

Au cours de tous ces événements, l'attitude d'Hassan ne s'était pas démentie. Il avait suivi constamment son ami. Il avait aidé au sauvetage et à la poursuite. Mais rien de ce qui s'était passé n'avait pu donner une émotion à cette âme brisée. La mort de plusieurs de ses amis n'avait pu lui arracher une larme. La chute terrible n'avait pas mis un pli sur ce visage de bronze; et quand, après la certitude du danger passé, on avait pu se reconnaître dans l'étroit espace si heureusement préservé, on l'avait retrouvé avec étonnement, couché à terre, les yeux grands ouverts, fixes et comme perdus dans un rêve. Tout le reste, il l'avait fait machinalement, en automate, parce qu'il avait promis à son ami de ne pas le quitter.

Quand Mohammed, pour obéir aux ordres de

son maître, se dirigea vers les Tours-Vermeilles, Hassan l'accompagna. Mais, en entrant dans la première salle, il s'assit dans l'embrasure d'une fenêtre et laissa le capitaine des gardes accomplir seul sa mission.

Les captifs étaient là, silencieux. Les uns, avec le fatalisme des Orientaux, attendaient, étendus sur les grandes dalles de marbre et enveloppés dans leurs haillons. D'autres, debout, parlaient à voix basse, ou plutôt échangeaient, de loin en loin, quelque mystérieuse impression. Dans un angle, un vieillard, tout ridé, à grande barbe blanche, se tenait accroupi sur ses talons et roulait, dans ses longs doigts maigres, les gros grains d'un chapelet.

A l'entrée des deux seigneurs, il leva les yeux sur Hassan et ne le quitta plus du regard.

Mohammed, accompagné de quelques soldats, allait de l'un à l'autre, et, promettant la vie sauve à celui-là, menaçant tel autre, s'efforçait de s'exercer au métier d'inquisiteur qui allait mal à son franc caractère de soldat. Il n'avait pas obtenu de grands résultats et s'apprêtait à passer dans la salle suivante, lorsqu'il se sentit tirer par le bas de son manteau. C'était le vieillard.

— Que veux-tu ? lui dit-il. As-tu quelque révélation à faire ?

— Non, seigneur. Je voudrais seulement vous poser une question. Le seigneur qui vous accompagne est-il votre ami ?

— Sans doute. Pourquoi ?

— Mais l'aimez-vous beaucoup ?

— Oui.

— Comme un frère ?

— Davantage, si c'est possible.

— Eh bien, cet homme est en grand danger.

— Qui es-tu, pour parler ainsi ?

— Là-bas, en Arabie, j'étais un grand médecin. Exilé de mon pays, vieux et incapable désormais de gagner ma vie, je me suis remis entre les mains d'Allah. Il m'a envoyé à ces gens, qui ont pourvu à mon existence ; je partage leur sort, et je me résigne à sa volonté.

— Étais-tu dans la ville ?

— Non, seigneur, j'attendais mes compagnons dans la vallée du Darro.

— Mais tu connaissais leur projet ?

— Oui.

— Et tu l'as laissé s'accomplir ?

— J'ai fait ce que j'ai pu pour l'empêcher. Mais je ne voulais pas trahir mes frères.

Mohammed regarda cet homme, qui avait dit ces paroles avec la simplicité du vrai.

— Et tu dis, reprit-il, que mon ami est en danger ?

— En grand danger.

— De mort ?

— Pis que cela.

— Pis que cela ?

— De folie !

— Hélas !

Et l'officier lança un long regard à son ami.

— Et crois-tu qu'il pourrait guérir ? reprit-il.

— Peut-être.

— Veux-tu l'essayer ?

— Oui.

— Comment t'y prendras-tu ?

— Je n'en sais rien encore. Mais je sais que votre ami a éprouvé une violente commotion morale. Une seule chose peut le sauver.

— Et c'est ?

— C'est mon secret.

— C'est bien : je vais te ramener avec moi dans ma maison.

Le vieillard reprit avec calme le cours de ses prières, et Mohammed, tout préoccupé de cette conversation, qui lui montrait une lueur d'espoir, se fit ouvrir la porte de la salle voisine.

Mais, sur le seuil, il s'arrêta à l'aspect d'une scène imprévue :

Comme dans l'autre salle, les prisonniers se tenaient là, diversement groupés. C'était la même apathie, la même attente résignée du supplice. Seulement, dans cette pièce, il y avait deux femmes : l'une, jeune, admirablement belle, tenant à la main un poignard dérobé aux investigations des soldats du kalife, maintenait en respect, dans un angle, trois hommes qui la serraient de près, trois hommes qui, près de la mort, avaient voulu lui faire violence ! Superbe, ramenant d'une main sur sa poitrine nue et blanche ses vêtements déchirés dans la lutte, de l'autre offrant la pointe du poignard à ses assaillants, elle semblait ainsi, avec ses yeux ardents, une panthère acculée dans un recoin de roches et qui tient tête aux chasseurs. L'autre, type hideux de la vieille bohémienne, excitait les agresseurs et ricanait, heureuse,

dans la haine de son affreuse laideur, d'insulter à cette splendide beauté.

Mohammed allait donner des ordres pour faire saisir les trois bandits. Il se retourna pour appeler ses soldats. Son ami était derrière lui.

Hassan, droit, blanc comme un linceul, les yeux démesurément ouverts, tendait convulsivement le bras vers la jeune prisonnière et, au bout de quelques secondes, tomba de toute sa hauteur, évanoui, sur le marbre du sol.

Et le vieux médecin, qui de la porte avait assisté à tout, s'approcha de Mohammed.

— Faites aussi emmener chez vous cette femme, seigneur, dit-il, et qu'on emporte votre ami dans son palais. Nous allons l'y suivre.

. . . .

. . . .

III

Cinq jours s'étaient passés depuis ces événements. Mohammed, qui avait d'abord accueilli le vieillard avec défiance, n'avait pas tardé à découvrir en lui un esprit étendu et une immense instruction. Ibrahim, d'ailleurs, c'est ainsi que se nommait ce malheureux jouet du destin, avait pu, grâce à des soins intelligents, arracher Hassan à un évanouissement persistant et rebelle. Aussi le retrouvons-nous dans la maison de Mohammed, vêtu de vêtements convenables qui avaient remplacé ses tristes haillons, et causant avec son sauveur dans un élégant salon, au plafond peint et voûté en ruche d'abeilles.

— Ainsi, disait Mohammed, tu fondes un grand espoir sur ce moyen?

— Si mes conjectures ne me trompent pas, si vraiment une ressemblance entre cette femme et la religieuse dont vous m'avez raconté l'histoire a été la cause de l'évanouissement de votre ami, je réponds à peu près du succès. Il faut à tout prix que nous lui arrachions des larmes. Il faut que la tension de son esprit se résolve dans une crise de pleurs. Nous y arriverons ainsi, et.... qui sait ?.... Les préparatifs sont-ils terminés ?

— Ils le seront ce soir. Mon voyage m'a retardé, mais il était indispensable.

— Sans doute. Les renseignements que vous êtes allé chercher étaient absolument nécessaires. Ainsi, vous avez rapporté un costume authentique ?

— Absolument authentique.

— Il faut, seigneur, que vous professiez pour Hassan une bien vive amitié, pour vous être ainsi exposé. Car enfin, vous aventurer en plein pays chrétien....

— Je t'ai dit que je l'aimais plus qu'un frère, répondit Mohammed.

Puis, après un silence, il ajouta :

— Je vais voir si les ouvriers ont achevé la transformation de la salle.

— Et la femme, dit Ibrahim ?

— Elle ne comprend rien à sa délivrance, ni à la douceur avec laquelle on la traite. C'est une chrétienne ?

— Oui. C'est une chrétienne d'Arménie, de haute naissance, paraît-il. Notre troupe l'a faite prisonnière dans une caravane. Elle nous a suivis malgré elle, et elle était parvenue, à force de courage, à se faire respecter de tous.

— Va la visiter et t'informer de ses désirs.

— J'y vais, seigneur.

Deux heures environ après cet entretien, Mohammed et Ibrahim montaient en litière et prenaient le chemin du palais d'Hassan. Pendant les cinq jours qui s'étaient écoulés depuis la catastrophe de la place de Bib-Rambla, Hassan s'était renfermé dans un mutisme obstiné, et son ami seul avait eu sur lui le pouvoir nécessaire pour lui faire prendre quelque nourriture.

Quand Mohammed et Ibrahim entrèrent, il était étendu sur un divan. Ses yeux brillaient de fièvre, et il parut à peine reconnaître le compagnon de sa jeunesse.

Aucun discours ne put le faire sortir de son silence. Mohammed s'efforça de lui persuader de le suivre chez lui. A chaque raison, le malade secouait la tête, et, comme son ami insistait encore, il finit par se couvrir le visage de ses mains, et demeurer immobile.

Il fallut user alors du suprême argument que Mohammed tenait en réserve.

— Écoute, Hassan, dit-il, je ne t'ai jusqu'à présent donné que de vains prétextes. Je te cachais la vérité, de peur de te causer une émotion trop vive. Mais, puisqu'il le faut, je vais te la dire. Il y a chez moi un homme qui a déclaré avoir à te faire une communication relative à.....

— A qui? s'écria Hassan, qui se redressa subitement, et plongea ses yeux dans ceux de Mohammed.

— A l'abbesse de Santa-Marta, dit lentement Mohammed.

Le malade resta longtemps sans rien dire, comme s'il eût cherché à rassembler ses pensées confuses.

— Pourquoi n'est-il pas venu chez moi, dit-il enfin?

— Parce qu'il est blessé, presque mourant. Je t'expliquerai tout plus tard. Mais viens immédiatement : le temps presse.

Hassan demeura encore quelques secondes pensif, le regard dans le vague. Puis, brusquement :

— Allons, dit-il !

. . . .

Quand les trois hommes arrivèrent à la belle maison que Mohammed occupait sur les bords du Génil, il faisait nuit close. Les hauts cyprès du jardin découpaient sur le ciel bleu sombre leurs silhouettes noires, et la lune plaquait les eaux foncées du fleuve d'une longue lame ondulée d'argent.

Ils entrèrent. Le maître du lieu introduisit Hassan dans le petit salon, et l'y laissa, avec une petite lampe, en le priant d'attendre.

Resté seul, Hassan s'assit sur une pile de coussins et s'abandonna à ses pensées. Favorisée par la demi-obscurité de la pièce, son imagination surexcitée lui retraçait, pour la millième fois, la mort de l'abbesse. Il retrouvait, regardant dans ce monde du rêve qu'évoquent les âmes enfiévrées,

les moindres détails, les plus légers épisodes de cette terrible scène. Parfois, changeant dans un effort involontaire le dénouement du drame, brisant le passé sous l'étreinte de sa pensée, il le refaisait au gré de sa passion. Il se voyait, arrivé à temps pour retenir ses soldats, sauvant l'abbesse; déposant à ses pieds son épée, lui consacrant sa vie, rompant ses vœux à force d'amour, et s'enfuyant avec elle, heureux, vers de lointaines et belles contrées. Puis, la réalité implacable venait peu à peu. Il la chassait d'abord, et s'acharnait au songe. Elle apparaissait encore, persistante, obstinée, plus forte, et, l'arrachant à son cher mensonge d'un moment, lui jetait son cri éternel : elle est morte! Alors ses tempes battaient, ses yeux se gonflaient de sang. Sa tête brulante s'égarait, et il retombait, morne et désolé, sa poitrine se soulevant sous de rauques sanglots, les yeux secs.

Depuis une heure, il attendait, oubliant le cours du temps, lorsque deux immenses draperies, qui formaient le fond du salon, s'écartèrent lentement et sans bruit, découvrant une haute ouverture, qu'emplissait une lumière blafarde.

Croyant être le jouet d'une hallucination, Has-

san se leva et regarda avec l'effroi de l'homme qui rêve; voici ce qu'il vit :

La porte démasquée donnait accès dans une vaste salle, entièrement tendue de noir avec des franges d'argent. Au milieu, un grand lit de parade, également noir et argent, à la façon des chrétiens, et entouré de quatre cierges de cire jaune; sur le lit, blanche comme un lys, une femme, revêtue du costume des nonnes de Santa-Marta. Le visage était pâle et immobile. La poitrine, découverte, blanche comme le marbre, portait une plaie rouge. La main pendait, inerte, le long de la couche, et la lumière jaune des cierges, jetant sur ce tableau sa couleur mortuaire, lui donnait, dans le silence, une poignante solennité.

Hassan poussa un grand cri.

Il courut au catafalque, tomba à genoux, et, appuyant sa tête sur le bras de la morte, il demeura comme évanoui. Puis il se releva lentement; il fixa ses yeux sur la belle figure froide de la femme, il la contempla longuement, et enfin, s'agenouillant de nouveau, il laissa aller sa tête sur la poitrine sanglante.....

Et Mohammed, entré sans bruit, saisit violem-

ment le bras à Ibrahim qui le suivait, et lui dit :

— Regarde !

Hassan pleurait.

Les larmes, longtemps comprimées, jaillirent abondantes et douloureuses. Le cerveau se détendait peu à peu. Le cercle de fer qui semblait entourer son front se desserra. Quand il se releva, cherchant à comprendre, examinant tout, autour de lui, il était sauvé.

Il vit alors son ami et le médecin Maure qui le regardaient en silence. Il leur adressa un sourire triste et doux, et leur fit, de la main, un signe qui voulait dire :

— Ne me troublez pas !

Et il resta toute la nuit au chevet du lit funèbre.

Vers le matin, son ami l'entraîna dans une chambre voisine, et le força à prendre place sur un lit de repos. Pour la première fois depuis bien longtemps, il dormit quelques heures.

Quand il se réveilla, la chrétienne, encore revêtue de l'habit de Santa-Marta, était assise à son chevet, et lui souriait.

. . . .

Est-il nécessaire de dire que la chrétienne, jeune

princesse arménienne enlevée par les pirates, femme de grand cœur et de noble esprit, après après avoir joué inconsciemment, grâce à un narcotique, le rôle de l'abbesse morte, à qui elle ressemblait, avait été ensuite instruite de l'histoire d'Hassan, s'y était intéressée, et avait consenti à continuer l'œuvre ?

Est-il nécessaire encore d'ajouter qu'Hassan voua aux trois êtres qui l'avaient rendu à la vie et à la raison, une reconnaissance sans bornes, et que la reconnaissance d'un homme sauvé à une femme qui a été son bon ange n'est bien souvent que l'avant-coureur de l'amour; surtout quand cette femme résume en sa personne tout un passé, tout un présent, et tout un avenir : Le passé dans une ressemblance, le présent dans son cœur, l'avenir dans ses vingt ans?

LE

PREMIER HABIT NOIR

J'étais revenu bachelier ès-lettres de chez les pères de Rennes, et j'étais rentré à Paris, dans l'hôtel que mon oncle de Prizieux occupait rue de la Ville-Lévêque.

J'avais dix-sept ans, des goûts fort sérieux; peu d'idées sur la carrière que j'embrasserais si j'en devais embrasser une, car je me savais en possession d'une belle fortune. Et, en attendant, comme il y avait au premier une riche bibliothèque, je passais mes journées à travailler, et à confectionner des thèses *de omni re scibili et quibusdam aliis*.

Mon oncle Benjamin de Prizieux, que j'appelais ordinairement l'oncle Jamin, était un ancien garde du corps. Il aurait porté gaillardement ses soixante-douze ans si la goutte ne l'avait, de temps en temps, cloué sur son fauteuil. C'était une jeune tête blanche, bien soignée, bien coiffée, avec de beaux yeux clairs; il était toujours fort bien mis, à la mode d'un homme vieillissant et non vieux. Il m'aimait à la folie, et je le lui rendais bien, car nous étions à nous deux toute la famille. Son cabinet de travail, sorte de salon tenant à la fois du boudoir et de l'arsenal, où une vitrine pleine de vieux javelots côtoyait une étagère garnie de Saxes, où un cartel signé Boulle surmontait une panoplie Henri II, où une crédence Renaissance s'étonnait de supporter, à côté de grands plats de cuivre repoussé au marteau, une vingtaine de revolvers de tous les modèles; son cabinet, dis-je, était à côté de la bibliothèque.

Dans les mauvais jours, quand la maladie empêchait mon oncle Jamin d'aller à l'Union, il passait sa journée près de la fenêtre, dans un immense voltaire en petit point de Beauvais. A côté de lui un guéridon de laque avec d'excellents

cigares, les deux derniers romans du jour, de l'*Eckau OO*, et une boîte en bronze cloisonné, chef-d'œuvre byzantin revenu d'Orient à la suite des croisés, dans laquelle se trouvait, je l'ai su depuis, une collection de miniatures qu'on eût pu étiqueter de plus d'un nom connu, et dont le cadeau n'avait pas été la seule faveur que le garde-du-corps avait obtenue du modèle.

Il passait là sa journée, fumant, lisant, buvant à petits coups un seul verre de la liqueur de Riga, et, de temps en temps, posait le livre, ouvrait le coffret, considérait un des petits carrés d'ivoire, puis laissait tomber sur le bras du fauteuil la main fine et blanche qui tenait le portrait, et rêvait.

Moi, j'étais à côté, dans la bibliothèque, devant l'immense table à tapis havane où j'étalais les grands in-folios à tranche rouge, et de loin en loin, par la porte ouverte, je jetais un coup d'œil sur la belle tête songeuse qui se détachait sur le jour gris des rideaux.

Mon cerveau travaillait un peu ; je me demandais ce qu'il y avait dans ces petits cadres. Puis je me rappelais l'éloquente proposition de Saint-

Thomas d'Aquin, que je venais de quitter, et je reprenais vite mon travail.

Et alors, quand j'oubliais l'heure, quand ma plume fiévreuse, suivant à peine ma pensée, courait sur le papier comme si mes réflexions avaient dû ajouter quelque chose à l'œuvre des grands génies que je commentais, je surprenais l'oncle Jamin, debout en face de moi, se redressant sur ses deux cannes, et me regardant d'un air où une douce ironie le disputait à la bonté.

Il y avait un ami de mon oncle que j'avais en horreur. C'était un homme de cinquante ans, admirablement conservé et demandant du reste à son valet de chambre ce que la nature lui ôtait. Parfait gentleman d'ailleurs, qui n'avait que le défaut de croire que mil-huit-cent-trente datait de la veille, et de parler de ses bonnes fortunes, comme un jeune habitué du boulevard de Gand eût à peine osé le faire de son temps. Certes, j'étais trop jeune et j'avais trop peu d'expérience du monde pour que ce ridicule pût à lui seul m'inspirer l'antipathie que j'éprouvais contre lui. Mais il avait pris l'habitude, depuis trois mois que j'étais revenu, de m'appeler Henriette. Dans la

famille, de père en fils, depuis Odet-Henri de Prizieux-Véricourt, qui était gentilhomme du duc d'Orléans assassiné rue Barbette, jusqu'à mon pauvre père, les aînés se sont toujours appelés Henri et les cadets Benjamin. Je m'appelle donc Henri. Le marquis de Belgentier avait féminisé mon nom, prétendant que je n'étais qu'une petite fille, que je n'avais pas les goûts d'un Prizieux, qu'il faudrait me former, et quantité de choses de ce genre. J'aurais pu lui répondre que chez les Pères j'avais fait des armes pendant six ans, et que l'équitation n'y avait pas été plus négligée que la danse; mais quand il m'appelait Henriette, je me sentais si bien passer du rose au rouge cramoisi, que je balbutiais, et je partais bien vite dans ma chère bibliothèque où le comte de Maistre sentit un jour tomber deux vraies larmes de rage sur la phrase où il affirme que le bourreau est la base de la société.

Dire que je détestais M. de Belgentier serait trop fort, j'aimais trop M. de Prizieux pour ne pas reporter un peu de cette affection sur ses amis; mais cependant, je conservais contre lui une légère rancune mal définie; je la dissimulais devant mon oncle, à qui j'aurais voulu éviter l'ombre

d'une peine, et je hochais même la tête d'une façon approbative lorsque, à diner, il me disait :

— Vois-tu, Henri, il n'a pas tout à fait tort, Belgentier. Il appartient comme moi, bien que plus jeune, à une génération où on avait une autre manière d'élever les jeunes gens. J'étais sorti de Pont-Levoy depuis quinze jours quand j'eus mon premier duel, et je l'avais pour ma première maîtresse. Tu vois, tu rougis. Il faut pourtant nous dégourdir un peu, mon beau neveu !

Je le sentais bien, que je rougissais ; mais qu'y faire ?

Cela dura quelques mois ; j'approchais de mes dix-huit ans.

Un jour, M. de Belgentier vint et, après m'avoir plaisanté plus que d'habitude, il eut avec mon oncle une longue conversation, à la suite de laquelle tous deux me regardèrent avec un singulier sourire, auquel je ne pris pas garde sur le moment.

Le lendemain matin, je faisais ma promenade d'avant déjeuner dans le jardin, lorsque Louis, mon valet de chambre, vint me chercher de la part de M. de Prizieux.

Je montai à la hâte dans son appartement, et je

le trouvai en grave conversation avec M. Mongeot, son tailleur et le mien. La conférence finissait comme j'arrivais. M. Mongeot était sérieux comme un président de concile, mon oncle tout guilleret et très animé.

— Enfin, vous savez, M. Mongeot, surpassez-vous si c'est possible ; vous voyez que le sujet prête, faites-m'en un comte d'Orsay.

— Monsieur le comte veut-il ôter son vêtement? me dit le grand tailleur.

J'ôtai mon vêtement.

Il me considéra sérieusement, sacerdotalement, tâta mes hanches, mes épaules, ma taille, palpa ma poitrine. Puis il tira son ruban et son carnet et écrivit mes mesures.

— Ainsi pour vendredi, n'est-ce pas? sans faute, dit M. de Prizieux.

— Comptez sur moi, monsieur le vicomte, répondit le tailleur.

Quand il fut parti, je dis à mon oncle :

— Mais j'ai des vêtements à n'en savoir que faire!

— Oui, mais tu n'as pas d'habit encore : or, vendredi, tu vas à un grand bal. — Et voilà.

Un grand bal !

Je fus si interloqué que je ne trouvai d'abord rien à répondre.

— Avec vous, mon oncle? dis-je enfin.

— Avec moi ou avec M. de Belgentier, si je ne puis t'y mener moi-même.

Je voulus discuter, me défendre; mais pour la première fois, mon tuteur fut sévère. Il me déclara qu'il était temps de cesser ces enfantillages, que le travail était une belle chose, et que de très grands seigneurs, en petit nombre il est vrai, avaient même cultivé avec succès les sciences et la philosophie; mais qu'un Prizieux, le dernier du nom, ne devait pas s'y adonner tout entier; qu'il se devait au monde, et non à la trappe, et que d'ailleurs lui l'ordonnait au besoin. Je ne pouvais que me résigner; et j'attendais le vendredi comme un homme atteint de névrose attend sa douche glacée; je n'avais plus qu'un espoir :

L'habit n'arriverait pas, M. Mongeot étant l'inexactitude même.

Le coquin fut exact; à sept heures et demie, l'habit était là.

Le dîner fut triste et silencieux. Le vicomte se

pinçait les lèvres avec un malin sourire. A neuf heures il regarda la pendule et me dit :

— Va t'habiller, Henri.

Je montai à ma chambre : Louis était là, étalant une chemise à laquelle il mettait ses boutons. Les pièces du vêtement de soirée étaient rangées sur le lit, et avec elles un claque.

J'étais d'une humeur épouvantable, je jetai avec un gros soupir mon commode et coquet veston d'intérieur, je ne voulais même pas examiner ce que j'allais mettre. La curiosité l'emporta cependant, et ce fut le gibus qui eut la gloire de rompre le charme. Il était délicieux, doublé de satin noir, avec un petit écusson discret, et de grandes initiales, le tout brodé en tons doux de broderie persane. Je l'avais pris avec une vraie appréhension, et je ne pouvais me décider à le poser. Il s'ouvrait sans bruit, et me prenait parfaitement la tête. Je ne pus m'empêcher d'admirer ce petit chef-d'œuvre.

— Il est tard, monsieur, M. de Belgentier va venir. Veuillez me permettre de vous habiller....

Vingt minutes après, le vieux Louis s'éloigna, me regarda avec satisfaction, et me dit d'un air joyeux :

— Si M. le comte veut se voir?

Je haussai les épaules, j'allai à la grande vieille psyché empire, et je ne pus retenir un cri !

L'habit, admirablement coupé, s'ouvrait en deux revers de faille mate à gros grains qui descendaient jusqu'à la taille. Il prenait les hanches, et tombait en deux basques gracieuses et collantes. La cravate blanche toute simple, tout étroite, sur le petit col droit à l'anglaise, tranchait sous ma barbe naissante et, avec le plastron tout uni, découvert par le gilet à cœur, virilisait, par le contraste de son blanc cru, ma figure un peu jeune et rose ; la coiffure était correcte sans affectation. La manche encadrait gracieusement le bord de la manchette, et tout le reste était à l'avenant. Certes, je n'analysai pas tout cela alors : je fus seulement frappé, d'instinct, de la transformation accomplie ; je dépouillai l'enfant, je me sentis homme. Il me sembla que je venais de quitter la toge prétexte pour la robe virile, et je m'écriai, à la grande joie du fidèle serviteur : « Ah, mon habit, que je vous remercie! »

Louis alla à une petite boîte de bois blanc, sur la cheminée ; il l'ouvrit et choisit entre trois ou quatre gardénias parfumés qui attendaient là sur

la ouate humide. Il en glissa un à ma boutonnière, mit dans ma poche deux paires de gants paille et un mouchoir de batiste et me dit :

— Monsieur le comte est prêt.

Je voulus encore me regarder deux fois dans la glace sous toutes mes faces; puis je descendis chez mon oncle que je m'attendais à trouver prêt.

Il était assis dans son fameux fauteuil, près de son guéridon, et lisait *Faublas;* à mon entrée il posa le livre.

— Allons, Henri, viens çà; attends que je lève l'abat-jour : pas mal, pas mal; eh mais? qu'est-ce à dire! tudieu, mon neveu, vous n'êtes plus le même. A la bonne heure! voyez-vous ce petit bénédictin! ça vous porte l'habit comme feu Lauzun la poudre! je savais bien moi, qu'il était un Prizieux! eh, eh! Belgentier, nous rirons peut-être un peu plus que tu ne crois! très bien, mon ami; vois-tu, aujourd'hui, tout le monde s'habille la même chose. Rien n'empêche un malotru de porter des gants. Mais l'habit, voilà encore le seul vêtement où l'homme comme il faut ait quelque chance de se faire reconnaître. Dans un habit, un homme du monde est chez lui de naissance, un manant est guindé comme

un suisse. Je suis content, très content. Çà, va à mon sécretaire, et ouvre le tiroir du haut.

J'obéis.

— Tu vois des rouleaux?

— Oui, mon oncle.

— Prends-en deux et mets-les dans ton gousset; on jouera probablement, et tu es autorisé pour cette fois à perdre cent louis.

— Mais je ne sais pas jouer.

— Ne t'inquiète pas de ça; Belgentier est là.

— Mais vous ne nous accompagnez donc pas?

— Non, j'ai ma goutte ce soir. Ah! voilà Belgentier.

Eh bien, que dis-tu du jeune homme?

Le vieux beau ajusta son monocle, et recommença la scène.

— Parfait, parfait; moi à son âge, tout à fait, tout à fait..... Ça, nous sommes prêt? Partons.

Mon oncle adressa à voix basse quelques mots à son ami, m'embrassa, et nous montâmes dans le coupé de mon oncle, qui avait été chercher M. de Belgentier, son cocher étant occupé à se marier.

En route, le marquis me fit quelques recommandations :

— Dans le monde où nous allons, chez madame de Saint-Réduit, il faut être très carré, mon cher, très carré. Ce n'est pas tout à fait le grand monde; non; mais ce sont des gens très bien; vous verrez de jolies femmes, une surtout, Blanche de Xaintrailles.

— Un grand nom!

— Oui, un grand nom, et une belle créature;..... hum, hum!... Le grand nom,... vous savez elle n'est pas de la famille qui, sous Charles VII...

— Vraiment?

— Non.

— Une branche cadette?

— Très cadette, oui; mais une belle femme. Des épaules, mon ami! et des cheveux! et des yeux! On jouera sans doute au baccarat. Vous ne pouvez tenir la banque. Vous agirez donc comme ponte...

— Comme ponte?...

— Oui, c'est-à-dire jouant contre le principal joueur qui s'appelle le banquier. Voici le principe. On vous donne deux cartes, et le banquier en prend deux. S'il les pose sur le tapis, vous posez les vôtres : il a *huit* ou *neuf*. Si vous n'avez pas égalité vous avez perdu. S'il n'abat pas, il vous en

offre une troisième, vous l'acceptez quand vous avez un, deux, trois, quatre, cinq, ou rien. Moi je tire à cinq. Ça m'a coûté dans ma vie vingt mille louis, mais c'est le seul jeu; à six et à sept, vous restez, à huit et à neuf, vous abattez sitôt que le banquier a parlé, est-ce clair?

— Oui, mais comment compte-t-on les points?

— C'est juste; les figures comptent dix; toutes les autres cartes valent leur point. Dès lors, on additionne ces points et on retranche dix. Au reste, je serai près de vous! Du sang-froid, pas de timidité, et soyez carré, mon cher, très carré.

Et la voiture roulait; et les lanternes éclairaient d'une lumière douteuse la figure correcte de mon guide. Il me semblait que je faisais un rêve, et je répétais machinalement en moi-même : carré, très carré!

Je baissai la glace, pour rafraîchir mon front et mes idées, et je vis que le coupé filait sur le macadam de l'avenue du Roi-de-Rome. Au bout de deux minutes, il tourna à gauche sous la porte cochère de la cour d'un hôtel, décrivit un cercle académique, et vint se ranger auprès de la première marche du perron. J'ouvris la portière et

descendis, ainsi que mon compagnon, et je vis un vestibule bien éclairé. Comme un poltron qui va au feu, je me précipitai dans l'intérieur. De grands bronzes, des portières à plis épais de nuance sombre et veloutée, et deux invités qui remettaient leurs pardessus à deux valets de pieds en livrée bleue irréprochable, voilà ce qui me frappa tout d'abord. Nous fîmes comme les deux invités, et une minute après, un huissier grave nous annonçait.

Je me rappellerai toute ma vie l'éblouissement que j'éprouvai en entrant dans les salons au bras du marquis. Les épaules nues, les étoffes, les diamants, les glaces, le tout baigné dans une chaude lumière, fondu dans un chatoiement harmonieux quoique heurté par le contraste des habits noirs. L'atmosphère capiteuse et féminine du bal déjà dans son éclat, les bourdonnements discrets des conversations, tout cela me saisit et m'immobilisa une seconde; et pendant cette seconde, je revis les bons vieux bals du président de Kéranster, à Rennes, pendant les vacances de Pâques, où j'allais avec ma redingote bleue à collet de velours d'ordonnance. Cela dura, je l'ai dit, une seconde. Mon cœur battait comme à une première bataille.

Je me sentais pâle. Mais par un effort terrible j'arrivai à me dominer, et j'eus assez de sang-froid pour m'incliner, avec un beau flegme, devant la maîtresse de la maison, à qui M. de Belgentier me présentait. Pourtant, la perception des paroles ne m'arrivait pas encore très nette; j'entendis vaguement :

— Mais, marquis, vous avez fort bien fait, je suis très heureuse de recevoir votre jeune protégé, et j'espère qu'il voudra bien vous accompagner à mes vendredis intimes.

Puis je sentis que le bras m'entraînait; peu à peu, la première émotion se calma, et ne me laissa qu'un sentiment nouveau, étrange, tenant un peu de la griserie du champagne et de l'ivresse d'un premier feu essuyé sans faiblir. Mon guide était évidemment satisfait. Il murmurait entre ses dents : « Pas mal, décidément, pas mal; » et cet encouragement d'un homme que je sentais là sur son terrain me donna encore plus d'aplomb; si bien que j'osai lever les yeux, quand il me dit : « Je vais vous présenter à madame de Xaintrailles. »

Sur un grand pouff, dans un angle, une adorable blonde, à taille riche, toute en satin noir et

gantée jusqu'aux épaules, riait au milieu d'un cercle de cravates blanches en manœuvrant un éventail de point de Venise. Pas une jeune fille, certes, mais une jeune femme dans toute la maturité de la beauté, avec un léger cercle bistré sous les yeux bleus et des lèvres à damner saint Siméon Stylite.

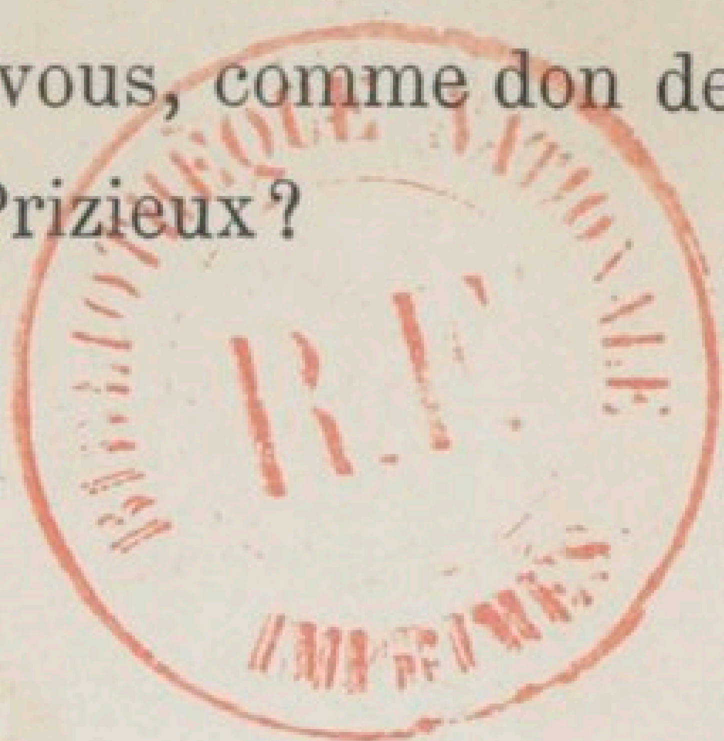
Le cercle de cravates blanches s'écarta presque respectueusement devant le marquis, qui dit à la belle rieuse :

— Permettez-moi, madame, de vous présenter mon jeune ami, Henri de Prizieux, qui sollicite l'honneur de vous faire valser.

— Vous êtes un homme charmant, cher, et en général vos amis vous ressemblent. Je suis sûre que M. de Prizieux ne sera pas l'exception et je suis heureuse de le connaître sur tout le bien que vous m'en avez dit.

Et les adorables lèvres eurent un léger sourire.

— Quant à la valse... Voyons. Monsieur d'Aulnes, dit-elle à un des jeunes gens qui l'entouraient, vous en avez déjà eu deux, vous en attendez une troisième, voulez-vous, comme don de bienvenue, la céder à M. de Prizieux?



Le jeune homme interpellé acquiesça, mais ne parut pas content.

— Eh bien, c'est dit : la première valse.

En attendant, asseyez-vous là; et vous, marquis, de l'autre côté. Et racontez-nous un de ces beaux contes que vous contez si bien.

— Comme Scheezarde...

— Comme Scheezarde. Voyons : les petits cancans?

— Rien, parole d'honneur, rien. Le duel de Schaffendorf pour Marguerite de Tressé...

— C'est d'avant-hier!....

— La disqualification de Bulwer sur l'hippodrome de Sceaux.......

— C'est d'hier!

— Et la demande en séparation de M. Beaujolet contre sa femme.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ah! voilà! je savais bien. Or, écoutez.

On s'assit. On prit des poses sur les dossiers des fauteuils, et un des assistants insista, en grimaçant pour ajuster son monocle.

— Beaujolet? qu'est-ce que c'est que ça, Beaujolet?

— Beaujolet, reprit le marquis, c'est le mari de Jeanne de Sainte-Zibeline.

— Bah!! elle est mariée?

— Avec un employé du cadastre qui lui intente un procès en adultère.

— Ah! ah! Elle est bien bonne! qui l'aurait cru? avez-vous vu ça? etc., etc.

Je n'étais pas très fort, mais je commençais à comprendre, et à me dire que la branche à laquelle appartenait madame de Xaintrailles devait être en effet si cadette, si cadette.....!!

Mais l'orchestre attaqua l'introduction de *Flamme Andalouse* de *Flaminio*, et ma belle voisine me réveilla d'un coup d'éventail sur l'épaule en disant :

— Eh bien!

J'avais eu la chance de tomber sur une vraie valseuse; nous dansâmes longtemps, longtemps, cette valse posée, régulière, marchée pour ainsi dire, qui est la vraie; je voyais près de moi de si jolies choses, que ma tête commençait à partir, et, grande dame ou non, je m'enivrais de la délicieuse créature que je pressais contre moi.

Nous parlâmes un peu.

— Pourquoi ne disiez-vous rien, tout à l'heure?

— M. de Belgentier parle si bien, et je suis si novice.....

— C'est déjà beaucoup que de l'avouer quand on pourrait ne pas s'en douter à vous voir.

Un beau regard et un silence.

— C'est la première fois que vous venez dans... le monde?

— La première.

— Nous tâcherons de vous le faire trouver agréable pour que vous y reveniez.

— Je n'en ai vu que vous, madame, et si je savais vous y revoir.....

Nouveau regard, un peu étonné, et nouveau silence.

— Savez-vous que vous valsez à ravir!

— Avec une valseuse comme vous.....

— Non, sérieusement... C'est déjà fini! C'est dommage! nous allions si bien!

Je crois bien que c'était dommage! quand je l'eus reconduite à sa place, elle me dit avec son plus gracieux sourire :

— Monsieur de Prizieux, quand je trouve un bon danseur, j'en use et j'en abuse. Vous êtes con-

damné à venir chez moi tous les mercredis danser en petit comité.

Les cravates blanches se hérissèrent, et je me sentis grandi de quinze coudées. L'œillade qui avait accompagné ces mots m'acheva. Je me lançai dès lors à corps perdu; je repris le bras de M. Belgentier et lui dis :

— Faisons un tour. Présentez-moi encore à quelques dames.

— Compliments, mon ami. Compliments. A la bonne heure. Mais il faut aussi penser au sexe laid. Voici justement Parsay, un jeune homme. —Parsay, mon cher, venez çà, que je vous présente un ami qui fait son entrée dans le monde : — M. Henri de Prizieux — Monsieur Paul de Parsay, attaché aux affaires étrangères. Je suis en train, mon cher Parsay, de piloter Henri, qui est un peu mon neveu, étant le neveu d'un de mes meilleurs amis, et si je pars de bonne heure ce soir, ce qui arrivera sans doute, je vous serai obligé de me remplacer.

— Mais avec le plus grand plaisir, je suis charmé de faire la connaissance de M. de Prizieux, et présenté par vous, il voudra bien me considérer comme un ami.

Je m'inclinai et nous continuâmes notre promenade dans les salons. Puis quand j'eus été présenté à une dizaine de femmes et à quatre ou cinq hommes, je quittai le marquis, et je volai bravement de mes propres ailes. Je m'étonnais moi-même; j'allais de groupe en groupe, récoltant une masurke ici, lançant là un compliment discret, et manœuvrant avec la hardiesse d'un homme qui se sent irréprochable, et qui a compris d'instinct que les femmes avaient été sympathiques à ce jouvenceau nouveau venu. Et puis, il faut dire que je buvais beaucoup de Mumm frappé, alternant avec du punch glacé, et cela n'ajoutait pas peu à mon aplomb, qui était devenu de la hardiesse, que dis-je! de la témérité.

Après une heure de ce manège, je revins au groupe Xaintrailles. Nouvelle présentation, à une grande jeune femme brune, pas mal, mais qui pâlissait singulièrement à côté de la reine. Elle me regarda avec une singulière persistance; la belle Blanche me parut légèrement contrariée. La dame brune, au contraire, me fit une place près d'elle, me parla du bal, de la fête, abîma trois amies et se fit inviter à une polka.

Je déteste la polka. — Enfin j'accomplis ma corvée. Hélas, ce n'était pas tout. Le marquis me dit à l'oreille :

— Comment la trouvez-vous, hein? délicieuse n'est-ce pas? Offrez-lui votre bras pour le souper : Allons, allez! allez!!

Et, comme je n'allais pas assez vite :

— Madame, monsieur de Prizieux n'ose vous demander d'accepter son bras pour le souper.

— Comment donc, marquis, avec plaisir, minauda-t-elle.

J'étais furieux.

— Çà maintenant, mon jeune ami, au bac!

— Au?....

— Au bac. Abréviation pour baccarat, qui est un mot très long à dire, au jeu, où on n'a pas trop de temps. Suivez-moi.

Nous entrâmes dans un salon voisin et nous prîmes place tous deux autour de la table. Le banquier, un jeune homme sec, étroit, droit et froid, payait ou ramassait flegmatiquement. Un silence complet. A côté de moi une jolie femme regardait filer une à une ses pièces d'or et pianotait nerveusement sur la table. Le banquier ayant

encore gagné, elle se pencha vers moi et me dit :

— Cet animal d'Hector a toujours des passes de six.

Pour le coup, si j'avais conservé ombre de doute sur le monde où j'étais, cette phrase l'eût dissipée. Cela m'était bien égal d'ailleurs; je vivais double; et je répondis du même ton.

— Un rude veinard!

Oh! saint Thomas d'Aquin!

A ce moment, le marquis me poussa le coude.

— Allons en avant. Cinq louis. C'est ça.

Il tenait les cartes.

— Neuf!

Le banquier me passa cinq louis. J'avançai la main pour retirer les dix.

— Pas du tout, pas du tout, paroli masse en avant!

— Hein?

— Ça veut dire laissez tout!

— Bon.

Nous gagnâmes.

— Et maintenant?

— Moi je laisse tout.

— Très bien.

— Neuf, articula nettement M. de Belgentier.

— A présent, me dit-il à voix basse, retirez tout et mettez cinq louis.

Une demi-heure après, j'avais devant moi au moins trois cents louis et je jouais au bac comme un vieux clubman.

C'était le moment du souper, et je quittai à regret la table de jeu.

Il était deux heures. Un grand nombre d'invités étaient partis. Il restait en tout une trentaine de personnes, les intimes. J'offris le bras à la dame brune qui s'appelait Henriette du Nivernais, rien que cela, et j'entrai avec elle dans la salle à manger. On se plaça à sa guise, et je me trouvai, je ne sais comment, entre cette jeune beauté, qui décidément ne me quittait pas des yeux, et Blanche de Xaintrailles, qui paraissait de fort mauvaise humeur. On était très gai. Presque tous ces gens se connaissaient de longue date et, au bout de vingt minutes, presque tous se tutoyèrent. Le marquis était à la droite de Blanche et moi à sa gauche. A la faveur de la conversation générale, je pouvais ne rien dire et m'occuper des adorables épaules

que j'avais à côté de moi. Je ne sais comment cela se fit, mais au bout de fort peu de temps, j'eus mon escarpin droit sur le soulier Louis XV de ma voisine de droite et le gauche sous celui de ma voisine de gàuche. Et d'escarpin en soulier la situation s'acccentua si bien qu'il m'eût été matériellement impossible de remuer. J'étais aux anges d'un côté et agacé de l'autre, mais je ne pouvais dégager ma jambe gauche qu'en dérangeant la droite; et je restais là.

Ce qu'on but de Mumm est incalculable. Deux grands seigneurs, le prince G. et le prince de X. appelé plus vulgairement Limon avaient pris chacun une buire de bohême pleine de vin frappé, et jurant de griser tout le monde versaient à la ronde en circulant, la serviette sous le bras. Les toasts se succédèrent, se croisèrent. La Tighellini mit au service d'une chansonnette corsée sa voix habituée à interpréter les grands maîtres. Un célèbre compositeur chanta des couplets abracadabrants en s'accompagnant sur cinq verres, et un monsieur grave, qu'on me dit être un membre de l'Institut, voulant démontrer à sa voisine la compressibilité des corps, s'acharna à faire entrer sa

serviette dans un carafon de kummel. Le marquis regardait tout cela toujours calme, du haut de son plastron immaculé, et murmurait avec le plus grand sang-froid :

— C'est à se tordre.

Et moi, j'étais toujours prisonnier.

Le souper fini, tout le monde revint au jeu.

Je me trouvai placé comme à table, mais cette fois, je pris mes précautions et je ne fus prisonnier que du bon côté. Le marquis tailla une banque. Ce ne fut pas long : au bout de dix minutes, il se leva, nettoyé de quatre cents louis : il dit avec son flegme :

— Mes bons amis, c'est pour avoir l'honneur de vous remercier ; à une autre fois.

Il glissa quelques mots à Blanche de Xaintrailles, qui parut visiblement satisfaite, alla ensuite à quatre ou cinq gentlemen avec qui il eut une courte conversation à voix basse, puis revint à moi, et me dit à l'oreille :

— Soyez sage, et... vous savez, très carré.

Et il partit.

Quelques instants après, Antoinette du Nivernais se pencha à mon oreille :

— Plus le sou! prête-m'en.

— Prenez.

Elle prit. Oh, elle prit bien. Le tas était gros d'ailleurs.

Elle se crut obligée de recommencer la manœuvre du souper. Mais je me défendis énergiquement.

Blanche de Xaintrailles eut un sourire plein de mépris.

Le jeune homme qu'elle avait appelé M. d'Aulnes prit la banque à deux cents louis.

— Banco!

C'était moi qui avais parlé.

Il donna les cartes. Je gagnai partout. Il fouilla dans ses poches, et n'y trouvant plus rien, se leva; mais il me lança un méchant regard. Le tas s'arrondissait toujours, malgré les brèches qu'y faisait Antoinette. Enfin, j'eus cinq ou six gros coups malheureux, et il me resta seulement environ deux cents louis.

La table se dégarnissait à vue d'œil. On était ou décavé ou éreinté. Les bougies pâlissaient. Le jour venait. Blanche de Xaintrailles murmura très bas, tout près de ma joue :

— Vous me reconduisez?

Mon pied répondit.

Elle semblait un peu nerveuse et inquiète.

Tout le monde se levait. Je fis comme les autres, je ramassai l'or et le mis dans mes poches, et, sans plus m'occuper d'Antoinette du Nivernais, je me dirigeai vers la maîtresse de la maison pour prendre congé. Elle me salua gracieusement et me dit :

— Vous savez, tous les vendredis : on compte sur vous.

M. de Parsay vint à moi :

— Qu'avez-vous fait?

— J'ai gagné, et vous?

— Moi aussi. Voulez-vous venir au bois? Nous boirons une tasse de lait à Madrid. Après une nuit comme celle-ci, c'est souverain.

— Impossible...

— Ah! ah! heureux mortel...

J'allai rejoindre Blanche dans le vestibule; comme je l'aidais à mettre sa pelisse, on me frappa sur l'épaule.

C'était la dame du Nivernais.

— Vous me reconduisez, n'est-ce pas?

— Désolé, madame; mais j'ai promis à madame de la reconduire. Je suis certain du reste que vous trouverez, sans chercher, parmi ces messieurs quelqu'un qui me remplacera avantageusement.

— Mais M. de Belgentier me l'avait demandé pour vous.

— Croyez, madame, que je suis aux regrets. Mais M. de Belgentier ne m'en avait pas soufflé mot.

A ce moment, M. d'Aulnes, à son tour, s'avança et dit à Blanche de Xaintrailles :

— Madame, à vos ordres.

— Merci, cher; M. de Prizieux veut bien me reconduire.

— Mais le marquis a bien voulu me désigner pour le remplacer auprès de vous comme cavalier quand il est absent.

— Vous êtes un impertinent, mon cher, et M. de Belgentier n'a rien à voir dans ce qu'il me plaît de faire.

M. d'Aulnes se mordit les lèvres, s'inclina et revint vers un groupe d'amis. M. de Parsay était près de moi et murmura en haussant les épaules :

— Quel fat!

Je descendis dans la cour, je donnai l'ordre à

mon cocher de rentrer à l'hôtel, et je fis monter la jolie blonde dans son coupé. Comme j'allais y monter à mon tour après avoir serré la main de M. de Parsay, M. d'Aulnes, le chapeau à la main d'ailleurs, vint à moi et me dit :

— Pardon, monsieur, vous plairait-il de m'accorder une seconde?

Je m'excusai près de ma compagne et rentrai avec lui dans le vestibule.

— Monsieur, me dit-il devant les quatre ou cinq retardataires, une première fois, vous m'avez pris une valse qui m'appartenait. Cette fois, vous me prenez l'honneur de reconduire madame de Xaintrailles, qui m'appartenait aussi. Cela fait deux fois que je vous trouve sur mon chemin.

— Vous en oubliez une troisième, celle du banco; et c'est probablement celle-là qui vous tient le plus au cœur.

— Vous vous êtes conduit avec la dernière impertinence.....

Je me sentis devenir blême.

— Et comme, à un jeune homme de votre âge, on ne peut demander qu'une espèce de réparation, vous allez me faire des excuses.

Il n'avait pas fini qu'il recevait mes gants sur les yeux.

— La seule réparation que vous aurez, entendez-vous bien, c'est d'aller sur le terrain, malgré mon âge. Et, si vous refusez, vous recevrez mes gants comme maintenant, partout où je vous trouverai.

— Il n'en sera pas besoin, monsieur; nous irons.

— Malgré mon âge.

— Malgré votre âge?

— A merveille, j'entends que ce soit aujourd'hui même.

— Vos témoins?

Je restai interdit.

M. de Parsay s'avança, me serra la main et me dit :

— Moi, et je me charge de l'autre.

Et s'avançant vers M. d'Aulnes :

— Les vôtres?

— Ces messieurs.

— Voyez-vous un inconvénient à ce qu'on termine aujourd'hui?

— Aucun.

— Alors, messieurs, dit-il en s'adressant aux

témoins de mon adversaire, si vous voulez bien, à onze heures, au café de la Paix.

On se salua de part et d'autre, et nous redescendîmes les marches, de Parsay et moi.

— Merci, lui dis-je.

— Tudieu, mon cher, mais c'est un plaisir avec vous. Nous arrangerons cela pour quatre heures. Vous savez qu'il a le choix des armes; à deux heures, je vous prendrai chez vous.

— Non, diable!

— Où alors?

— Où vous voudrez.

— Eh bien, au café de la Paix.

— C'est entendu.

— Et maintenant, chevalier de la bonne époque, allez tout à l'amour, et comptez sur moi.

Je remontai dans le coupé.

— Que vous voulait-il? demanda ma compagne.

— Rien; une explication que je ne lui ai pas donnée... et dont il s'est contenté.

Je comprenais instinctivement qu'on ne met pas une femme dans ces choses-là.

Elle hocha la tête et murmura :

— Il paraît qu'on a changé d'idée.

Je n'attachai pas d'importance à cette phrase, que je compris plus tard.

— Si nous parlions d'autre chose?

Nous parlâmes d'autre chose, et cette conversation restera toute ma vie dans ma tête, sinon dans mon cœur. . . . .
. . . .
. . . .

A deux heures, j'étais au café de la Paix. M. de Parsay m'y attendait. Tout était préparé. On se battrait à l'épée, dans l'île de Croissy, à quatre heures. Mon nouvel ami me présenta à M. de Saintré, mon second témoin. Bien que l'excitation fébrile de la nuit fût un peu calmée et que je ressentisse même une certaine fatigue, je n'étais que fort peu ému, d'une émotion d'ailleurs tout intérieure et que je dissimulais assez bien.

M. de Parsay m'avait accueilli avec un léger sourire.

— Mon cher ami, me dit-il, permettez-moi de vous dire que vous êtes dans une tenue assez peu convenable pour une affaire. Vous savez aussi bien que moi qu'on ne va pas se battre en habit, surtout à quatre heures du soir.

— D'accord, mais je ne voudrais pas rentrer chez moi avant d'en avoir fini.

— Qu'à cela ne tienne. Venez chez moi. Nous sommes à peu près de même taille; je vous prêterai un complet.

J'acceptai, et nous allâmes chez M. de Parsay. Nous y prîmes également des épées, puis nous partîmes pour Croissy. Au bac de Chatou, mon adversaire et ses témoins nous rejoignirent avec un docteur. Les descriptions de duels sont fastidieuses. Je donne simplement les procès-verbaux du mien :

« A la suite d'une altercation survenue au bal entre MM. d'Aulnes et de Prizieux, une rencontre a été reconnue inévitable. Le duel doit avoir lieu à Croissy, à l'épée de combat et au premier sang.

» *Signé :*

» DE PARSAY. » M. VERCELIER.

» DE SAINTRÉ. » DE PONTRAVEL. »

« La rencontre a eu lieu aujourd'hui, 25 mars, dans les conditions indiquées. A la troisième passe, M. d'Aulnes ayant été blessé au gras du bras par

M. de Prizieux, les soussignés ont déclaré l'honneur satisfait.

» Paris, le 25 mars 187...

» DE PARSAY. » M. VERCELIER.

» DE SAINTRÉ. » DE PONTRAVEL. »

A six heures, fier comme Artaban et ne sachant plus, parole d'honneur, où j'en étais, je rentrais rue de la Ville-Lévêque.

Je passai vingt minutes dans ma chambre, et je descendis chez mon oncle. Il était au coin de son feu. Le dos contre la cheminée, M. de Belgentier se chauffait les mollets en fumant un cigare. Tous deux m'accueillirent en riant, comme disait le marquis, à se tordre.

Je m'arrêtai un peu interdit.

— Eh bien, dit enfin le vieux beau, eh bien, Henriette!.....

— Tout beau, répondis-je, on vous en donnera des Henriettes comme cela...

— Qui jouent comme feu baccarat, dit mon oncle.....

— Qui ont des duels, reprit le marquis.

— Et des maîtresses! acheva mon tuteur.

Je fus un peu surpris. Mais je me promenais de long en large, pas intimidé du tout, mais du tout.

— Allors vous savez?

— Tout.

— Tout?...

— Par la bonne raison que c'est nous qui avons tout préparé et arrangé.

Du coup, je fus cloué sur place.

— Comment : le baccarat.....

— Ah! cela, nous n'avons eu qu'à te laisser faire...

— Voyons, voyons : le duel?

— Avec du Gordial..... parfaitement.

— Comment? qui ça, du Gordial?

— Votre adversaire.

— Non, pas du Gordial; d'Aulnes.

— Non, du Gordial.

— Ah! c'est trop fort; d'Aulnes, vous dis-je.

— Comment, ce n'est pas avec du Gordial que vous vous êtes battu, au pistolet, à trente pas et..... à poudre.

— Pas du tout, c'est avec M. d'Aulnes, à l'épée.

Mes deux interlocuteurs, stupéfaits à leur tour, se regardèrent.

— Et... que s'est-il passé?

— Oh! rien, fis-je d'un petit air négligent; je lui ai planté deux pouces de fer dans le deltoïde.

— Bravo, bravo!... Mais je n'y comprends plus rien.

— Ni moi, dit le marquis.

A ce moment, Louis apporta une lettre pour mon oncle. Celui-ci la lut et la passa à Belgentier en lui disant : — Lis tout haut.

« Mon cher Prizieux,

» Votre neveu étant en passe de se lancer suffisamment lui-même, nous avons pensé que le faux duel en question était inutile. Il est très gentil, ce garçon, et nous aurions eu peur de le blesser, moralement, avec cette nouvelle mystification. Nous sommes donc partis, et nous l'avons laissé aux prises avec le baccarat et deux jolies filles.

» Bien à vous.

» DU GORDIAL. »

— Ah! très bien, je comprends, dit M. de Belgentier; très bien, très bien; très carré Henri, très carré!

— Ah! ah! vous ne dites plus Henriette!

— Attendons, attendons; voyons l'article femme, maintenant.

— Oh! monsieur.....

— Allons, va, mon neveu, va; nous sommes entre camarades! Était-elle jolie?

— Adorable!

— Je crois bien, dit le marquis, une brune délicieuse.. ..

— Non, pardon; une blonde.

— Hein?

— Avec des yeux bleus.

— Antoinette du Nivernais, blonde?

— Non, pas Antoinette du Nivernais.

— Qui alors.

— Blanche de Xaintrailles.

— Ma maîtresse!!! exclama le vieux beau.

Et il se laissa tomber sur un fauteuil, tandis que mon oncle se renversait dans le sien, pris d'un fou rire. Belgentier se redressa, reprit son sang-froid et dit gravement :

— C'est à se tordre!

LE
DERNIER DON QUICHOTTE

NOUVELLE

I

Les périodes troublées sont marquées souvent par des épisodes étranges, qui, sans trouver asile dans le domaine sévèrement gardé de l'histoire, peuvent néanmoins aider le romancier moins dédaigneux à jeter quelque nouvelle lueur sur le caractère dominant d'un peuple ou l'esprit d'un mouvement populaire. Les révolutions sanglantes engendrent, à côté des cruautés officielles, les raffinements ingénieux de la méchanceté individuelle. De même, elles font naître, à côté des courages sublimes de la masse persécutée, les originalités héroïques et isolées. Veut-on un exemple? En France, le verre de sang de mademoiselle de Som-

breuil prend place, à côté des procès-verbaux du tribunal révolutionnaire, sur la table des pièces à conviction qui édifieront la justice des générations à venir. Et, à côté de cette recherche dans le crime, nous trouvons, parmi les victimes, une sorte de dilettantisme de la mort, qui les faisait se distraire, dans leur prison, au jeu de la guillotine, funèbre répétition des drames de la place Louis XV. Faut-il citer, en Espagne, ce fait bien connu de la première insurrection carliste ? Un officier de l'armée régulière est fait prisonnier pendant qu'il relève les positions ennemies. Condamné à être fusillé comme espion, il voit à la tête du peloton d'exécution son ami d'enfance, désigné par le hasard des guerres civiles pour présider à son supplice. Tous deux se reconnaissent. Il ne vient à l'esprit d'aucun que leur affection commune puisse entraver le destin de l'un ni le devoir de l'autre. Ils prennent ensemble une dernière tasse de chocolat, marchent au lieu de l'exécution, s'embrassent. Puis le carliste lève son épée, et son ami tombe, échangeant avec lui un dernier geste d'adieu.

L'Espagne, d'ailleurs, est une terre vaillante, et je veux conter l'histoire chevaleresque dont le

marquis de Saldaña a été le héros à Grenade, lors de la chute de la reine Isabelle II, en 1868.

C'était au mois de septembre. La dernière armée royale, commandée par le brave général Novaliches, venait d'être taillée en pièces au pont d'Alcolea. L'enthousiasme des peuples méridionaux pour ce qui est nouveau se donnait carrière par toutes les voies dont use le peuple souverain pour déverser le trop-plein de sa joie ou de sa colère. Deux jours avaient suffi pour constituer une garde nationale, cette *envie* de tous les pays en mal d'émeute, garde nationale à chemises rouges, à tuniques bleu de ciel, à feutres empanachés, à aiguillettes, à galons, dont les officiers conduisaient avec des cannes à épée les bataillons armés de vieux mousquets ou de fusils à pierre du temps de Charles III. Et le premier soin de cette milice avait été de se rendre à la statue embryonnaire, puisqu'elle se réduisait à un piédestal, de doña Mariana Pineda, aux sons d'une musique hâtivement formée qui n'avait trouvé dans son répertoire qu'un morceau suffisamment connu de tous ceux qui la composaient : le quadrille d'*Orphée aux enfers !*

C'est peut-être ici le lieu de donner une explica-

tion de cette énigme historique qui consiste à chercher d'où vient le nom de la *Marianne* donné en France, par ironie, à la République. Ne viendrait-il pas du Midi ? Doña Mariana Pineda, qui a aujourd'hui une statue à Grenade, était une fervente adepte des idées républicaines. Elle avait brodé de ses mains un étendard de soie pour les révoltés de Riégo. Dénoncée par sa servante, convaincue d'avoir participé à une vaste conspiration, elle refusa de dénoncer ses complices et fut exécutée. Depuis, son nom devint le symbole, le signe de ralliement de ses coreligionaires politiques. Peut-être a-t-il ainsi passé en France.

Quoi qu'il en soit, elle avait reçu le premier hommage des vainqueurs, qui avaient déposé force bouquets sur son monument alors inachevé, aux joyeux accents de la musique d'Offenbach. Mascarade plus grotesque que terrible, dont les oripeaux furent pourtant souillés du sang des gendarmes héroïques morts devant le palais de la *Audiencia ;* carnaval dont la Commune de Paris a été, trois ans plus tard, l'épanouissement plus terrible et plus grotesque encore.

Le marquis Rafaël de Saldaña, comte de Tor-

recilla, grand d'Espagne, était un fervent isabelliste de cœur ; mais il n'avait jamais pris part à la politique militante. Sa grande fortune lui eût permis de faire un de ces beaux mariages qui réunissent toutes les garanties de bonheur qu'un magnifique présent peut donner à l'incertain avenir. Mais don Rafaël avait toujours repoussé les ouvertures des *vieilles amies de sa famille*, sous le prétexte que, ayant aimé une fois à vingt-deux ans, il était absolument incapable d'aimer une seconde, et qu'il ne voulait pas faire le malheur d'une femme : en quoi le marquis commettait une double erreur ; d'abord parce que, trompé par la commode illusion d'une amitié fraternelle, son cœur commençait à battre d'une façon peu familiale pour sa jeune cousine veuve, Nieves de Santreras ; ensuite parce que, physiquement et moralement, il était parfaitement apte à faire le bonheur d'une compagne.

Agé de trente-cinq ans, beau garçon, il portait toute sa barbe d'un noir doux, et tranchait, sur l'élégance un peu mièvre et musquée de ses compatriotes, par sa mise scrupuleusement correcte, mais légèrement britannique. Très fort aux armes, il avait eu seulement deux duels, tous deux pour

des choses qui lui étaient parfaitement étrangères, mais où le sentiment de l'injustice commise lui avait fait prendre un rôle actif. Il est vrai d'ajouter que les deux duels avaient eu lieu au pistolet, à quinze pas, et que le marquis avait formellement déclaré que, ses adversaires étant des bretteurs avoués, il ne quitterait pas la place sans qu'il y eût mort d'homme. La première fois, l'affaire avait été expédiée en quatre balles échangées. La seconde, on s'y était repris à trois fois. Il avait eu la cuisse traversée, s'était assis par terre ainsi que son adversaire, et l'avait tué. Depuis ce temps, on s'était peu soucié de lui chercher querelle, ce qui d'ailleurs était peu facile, attendu que, bon camarade et parfait homme du monde, il ne donnait nul prétexte à devenir son ennemi.

Vous voyez que don Rafaël était un parfait original.

Or, ce jour-là, il garnit son porte-cigares, prit son revolver — à Grenade on ne néglige guère cette précaution — et sur les deux heures quitta son petit palais de la Carrera, pour aller faire un tour en ville et passer une inspection fantaisiste du mouvement populaire.

Le corps des agents de police ayant été dissous, et la troupe régulière ayant depuis longtemps rejoint l'armée en campagne, la vieille cité était tout entière la proie de l'émeute. Dans les rues, une masse d'hommes, de gardes nationaux, courant, grouillant, hurlant l'*Hymme de Riégo*, la Marseillaise espagnole ; les uns montant sur les bornes et adressant de là les discours à la multitude ; les autres jetant des pierres dans les lanternes de l'administration du gaz, qui évidemment, était pour beaucoup dans les abus reprochés à l'ancien régime. Au milieu de ce tumulte, des marchands de journaux circulaient affairés, mêlant leurs cris à ceux des gitanos déguenillés qui vendaient leurs figues de Nopal, et aux annonces nasillardes des marchands d'eau de l'Alhambra, tirant derrière eux leurs mules chargées de grandes jarres couvertes de monceaux de feuillage. Enfin des spéculateurs de ruisseau escomptaient la hausse problématique de la liberté, en offrant à tout venant ces caricatures immondes que la fermentation de toutes les frondes fait éclore, comme des champignons malsains sur un fumier.

Le marquis avisa un de ces colporteurs dont le

dessin avait énormément de succès. On se pressait autour de lui pour l'acheter, et on se le passait de main en main avec de gros rires. Don Rafaël en acheta un, l'examina avec sang-froid, puis, sans se départir de son calme, s'approcha du vendeur, une sorte d'Hercule, et lui dit, en lui posant la main sur l'épaule :

— Tu vas te mettre à genoux, là, et dire à haute voix : *Je demande pardon à Sa Majesté la Reine.*

On juge de la stupéfaction du marchand et de l'auditoire. On se tut. Puis on crut à une plaisanterie, et chacun rit bien haut de ce que ses voisins s'y étaient laissé prendre.

— M'as-tu entendu ? continua le marquis, toujours froid. Je ne plaisante pas.

— Mais ce caballero est fou ! s'écria l'homme.

Et, se dégageant d'un haut-le-corps énergique, il chercha à s'enfuir. Mais le cercle qui les entourait l'arrêta de sa haie compacte. Don Rafaël le saisit de nouveau, et, dans l'effort surhumain de cette colère en dedans que connaissent tous les hommes à volonté, il le contraignit à s'agenouiller.

Une clameur immense s'éleva dans la foule, et

plusieurs personnes s'avancèrent vers lui les cannes levées.

Don Rafaël, sans lâcher son homme, sortit son revolver.

— Messieurs, dit-il tranquillement, j'ai là six balles : deux pour ce misérable s'il n'obéit pas, quatre pour les premiers qui me toucheront.

Un capitaine de la garde nationale s'avança le sabre à la main.

— Lâchez cet homme !

— Retirez-vous, monsieur, ou, sur mon âme, je tire.

Et le marquis ajusta.

Pour toute réponse, le capitaine leva son sabre.

Don Rafaël tira.

Le capitaine, atteint en plein cœur, tournoya sur lui-même les bras étendus, puis tomba, raide mort.

— Et maintenant, dit le marquis en s'adressant à son homme qu'il maintenait toujours par le collet, maintenant, demande pardon !

Le coup de pistolet avait déterminé une panique. Chacun s'était enfui à distance, et, dans le large espace vide, dans le silence et la stupeur de tous,

on entendit l'homme, le canon encore chaud sur le front, qui disait, en fixant sur le cadavre des yeux affolés :

— Je demande pardon à Sa Majesté la reine !

— C'est bien. Jette là tes caricatures. Tu dois avoir des allumettes ? Oui ? Mets le feu à ces papiers. Voici leur prix.

Et il donna une once d'or au marchand.

Celui-ci, tremblant, livide, prit l'once et alluma l'auto-da-fé.

— Et maintenant, va-t'en !

Le misérable n'attendit pas une seconde injonction. Il s'enfuit à toutes jambes, poursuivi par les huées d'une foule aussi lâche que lui.

Du cercle populaire, partagé entre la terreur et la rage, s'élevait un concert de malédictions, rugies de cette voix nasillarde et *pointue* des Espagnols furieux. Le marquis ne semblait pas s'en préoccuper. Il poursuivait son œuvre et activait du bout de sa canne le brasier flambant à ses pieds, avec autant de calme que si, seul dans son cabinet, il eût brûlé de vieilles enveloppes au coin du feu. Il y avait, dans cette apparente insensibilité, un peu de ce vague sentiment d'étonnement qui suit, chez les

natures les plus énergiques, une action héroïque ou vigoureuse.

Cependant, rappelé à lui par les clameurs, don Rafaël reprit son revolver et s'avança vers le cercle aux cris de :

— A mort, l'assassin ! A la prison !

A ce mot d'assassin, il s'arrêta, comme si cette insulte eût éveillé en lui une sensation inattendue. Il se retourna.

Le corps du malheureux capitaine était étendu sur le ventre, un bras sous lui, l'autre allongé. Le sang, coulant à flots, rougissait les doigts crispés et s'arrêtait en flaque le long du feutre, dont il empourprait la plume blanche.

Le marquis devint pâle.

— C'est vrai, par la Vierge ! Je l'ai tué.

Et il considéra un instant le cadavre. Puis, en bon Espagnol, il ôta son chapeau et fit un signe de croix. Après quoi, il revint vers le cercle.

— Messieurs, dit-il, j'ai tué ce capitaine. Je suis disposé à me livrer à la justice. Je vais donc de ce pas au tribunal...

— A la junte ! A la junte !

— A la junte, soit, peu m'importe. Seulement

que personne ne me touche, je recommencerais. Allons, ouvrez les rangs !

La meute, dominée, lui fit place, et don Rafaël, escorté, mais à distance, par les assistants exaspérés et tremblants, put gagner sans encombre la rue San-Matias, où siégait la junte. Il entra.

La foule mugissante, brave maintenant qu'il ne la tenait plus sous son ferme regard, resta sous les fenêtres, se grossissant de seconde en seconde de gens qui ne savaient rien, mais qui renseignaient les autres, si bien que, au bout de vingt minutes, le bruit courait qu'on venait de découvrir un gigantesque complot contre la liberté.

Pendant ce temps, le marquis avait gravi l'escalier, cinq minutes auparavant plein de gardes nationaux et désert maintenant, tous étant allés à la porte pour s'enquérir de la cause du tumulte et fort éloignés de se douter que son auteur était cet homme tranquille qui venait de les coudoyer. Sur le palier du premier étage, un vieux garde national était assis. Celui-là était un ancien soldat et n'avait pas quitté son poste.

— Qui est le président de la junte? demanda don Rafaël.

— Comment, vous ne le savez pas ?

— Puisque je vous le demande.

— C'est don Ramiro de la Fuente.

— Très bien. Portez-lui ma carte ! je désire lui parler.

Au bout d'un instant, don Ramiro lui-même accourut empressé. Il connaissait personnellement don Rafaël et se demandait si par hasard il était amené par une conversion. Aussi le fit-il entrer immédiatement dans son cabinet.

— Qu'y a-t-il pour votre service, señor, dit-il en tendant la main au marquis.

Et il ajouta, avec la politesse espagnole :

— La position qu'on a bien voulu me donner m'était agréable, puisqu'elle me mettait en mesure de servir mon pays : elle le deviendra plus encore, si je puis en user pour vous être utile.

— Monsieur, je vous remercie de vos bonnes intentions : je viens me faire juger.

— Vous dites ?

— Que je viens me faire juger.

Don Rafaël n'avait pas l'air de plaisanter.

— Qu'avez-vous donc fait ? dit en souriant le

président ? Quelques coups de cravache, sans doute, peu de chose...

— Peu de chose.... C'est selon : j'ai tué un capitaine de la garde nationale.

Le président fit un bond et pâlit.

— J'ai mal entendu...

— Pas du tout. Et même, je me suis servi de ceci.

Et il posa son revolver sur la table.

— Mais dans quelles circonstances ?...

— Oh ! on vous les dira de reste : il y avait cinq cents spectateurs. Donc je désirerais être jugé. Seulement, puisque vous avez bien voulu vous mettre à ma disposition tout à l'heure, je vous serais reconnaissant de faire expédier cela le plus tôt possible.

— Mais enfin, dites-moi...

— Oh ! inutile, vous dis-je.

— Écoutez, don Rafaël : malgré la différence de nos opinions, je vous tiens pour un parfait galant homme. Je vous supplie de me dire les faits, et nous aviserons ensuite.

— Vous le voulez ? Soit, répondit le marquis.

Et, en dix mots, de l'air ennuyé d'un homme

forcé de revenir sur une vieille histoire, il conta l'aventure.

— Don Rafaël, reprit M. de la Fuente quand il eut fini, personne que le vieux Gomez ne vous a vu entrer dans ce cabinet. Il m'est dévoué, et, si je le veux, il ne dira rien. D'autre part, tout le monde sait qu'il y a quatre ou cinq issues à cet hôtel. Votre disparition ne compromettrait donc personne. Or, croyez-moi, votre affaire est très mauvaise. Fuyez par la petite porte qui donne sur la ruelle déserte de Navas. On vous cherchera dans la maison. Pendant ce temps, vous trouverez des chevaux chez le comte de Casaréal, votre ami, et vous tâcherez d'atteindre Gibraltar. Ne perdez pas de temps à me remercier : c'est à charge de revanche si la balance politique bascule dans un autre sens. Si vous ne suivez pas mon conseil, si vous passez en jugement, vous êtes un homme perdu. Allons, venez vite : on monte...

— Merci cent fois, don Ramiro ! mais, bonne ou mauvaise, je garde ma position. J'appartiens à une famille où l'on ne se sauve jamais. Et, s'il se trouve en Espagne un tribunal pour condamner un accusé qui n'a fait que son devoir de galant homme,

mon pays est mort, et je ne tiens pas à lui survivre.

Pendant ce colloque, le bruit avait gagné l'antichambre. La porte s'ouvrit, et un flot de peuple fit irruption.

Don Ramiro — un homme énergique — s'avança, et, regardant bien en face les envahisseurs :

— Je sais ce que vous voulez. Que les témoins aillent se faire inscrire à la capitainerie générale. Le jugement sera rendu dans deux heures. Allez!

Et, comme on hésitait :

— Avez-vous entendu? dit-il sèchement en marchant sur les mutins.

Ceux-ci murmurèrent, mais partirent.

Pâle comme la mort, le président, qui connaissait et appréciait le caractère du marquis, le regarda tristement et s'assit d'un air découragé.

— C'en est fait maintenant, dit-il.

— Bah! nous verrons bien, répondit don Rafaël. Mais que je ne vous retienne pas plus longtemps, de grâce. Allez à vos occupations. J'attendrai ici l'heure du jugement. Vous n'avez pas besoin de me faire garder, puisque je ne veux pas me sauver; seulement, je vous serais reconnaissant de vouloir bien me faire donner.....

— Quoi?

— Un journal et un verre d'eau.

Don Ramiro, stupéfait de cette insouciance tranquille, sortit sans rien trouver à dire et rentra avec *la Epoca*. Un garde apporta de l'eau.

Et le marquis Rafaël de Saldaña alluma un cigare et se mit à parcourir le Premier-Madrid aussi attentivement que s'il eût attendu son tour de consultation dans le salon de son médecin.

La justice militaire va vite en temps de révolution. Deux heures plus tard, — à quatre heures, — le procès était instruit. Tout était clair, d'ailleurs, et avoué. La commission militaire, composée d'officiers de la garde nationale, était assemblée, et l'accusé prenait place, vis-à-vis d'elle, sur une chaise, sans avocat, et tenant encore à la main *la Epoca* pliée, avec laquelle il tapotait distraitement sa cuisse.

Don Rafaël examina ses juges, parmi lesquels il reconnut son bottier, — qui n'était pas le moins galonné. Il haussa légèrement les épaules et laissa faire par le ministère public improvisé le récit des faits, sans y ajouter une observation. Puis, quand le président voulut l'interroger, il

répondit simplement, après les demandes relatives à son identité :

— Messieurs, tout interrogatoire est inutile. Je reconnais la complète exactitude de ce qu'on vient de vous dire; quant à ma défense, elle se résume à ceci :

J'ai pris parti pour une dame espagnole, reine ou bourgeoise, peu importe, que je voyais indignement insultée. Je l'ai fait pour obéir à ma conscience et pour l'honneur de mon pays, et j'ai tué un homme qui, le sabre à la main, voulait empêcher cette juste réparation.

Je crois m'être conduit en bon Espagnol, et si je suis jugé par de bons Espagnols, ma cause est gagnée.

Je n'ajouterai rien, messieurs. Décidez.

La commission décida et prononça la condamnation à mort du marquis Rafaël-Antoño-Gregorio-Miguel de Salvaña, comte de Torrecilla, et son exécution dans les vingt-quatre heures.

II

Laissons un instant notre héros, et reportons-nous huit jours en arrière.

Ce jour-là, — le jour même où les dernières troupes fidèles à Sa Majesté Isabelle II quittaient Grenade pour rejoindre le corps d'armée de Novalichez, et où la junte républicaine prenait possession de la ville, — une scène bizarre se passait dans une des propriétés les plus curieuses de Grenade, *la Cartuja*.

La Cartuja est l'ancien couvent des Chartreux. Il est devenu aujourd'hui une résidence privée et se compose de deux parties : des bâtiments d'habitation et de rapport, et une chapelle; une demeure relativement banale, et une merveille.

Cette propriété appartenait alors à la condesa Nieves de Santreras, dont nous avons prononcé le nom au commencement de ce récit.

La condesa était à demi étendue sur une chaise longue d'osier, sous une vérandah qui dominait ses jardins en terrasses étagées, et, tout en prenant son chocolat, — il était neuf heures et demie du matin, — elle agaçait une des cinq ou six perruches qui se balançaient autour d'elle aux anneaux dorés pendus au plafond. La comtesse raffolait des perruches.

Nieves de Santreras appartenait à la race si séduisante des Andalouses blondes. C'était de plus une jeune veuve : vous le voyez, une adorable créature.

Au moment où elle envoyait malicieusement une boulette de mie de pain à Paquita, la perruche favorite, Carmen, sa femme de chambre, une brune d'Antequera, entra comme un tourbillon :

— Señora ! Señora !...

— Eh bien, eh bien ? dit nonchalamment Nieves.

— Si vous saviez, Santa-Maria ! la république est proclamée à Grenade ! On s'est *prononcé* hier soir ; il n'y a plus un soldat royaliste dans la ville ; la junte est nommée.....

Mais Nieves n'en avait pas entendu si long. Elle s'était levée, et, toute souriante :

— Apporte-moi la clef de la chapelle.

Carmen, interloquée, ne bougea pas.

— Mais entends-tu? Je te dis de m'apporter la clef de la chapelle.

Carmen sortit de son ébahissement, alla prendre la clef et l'apporta à sa maîtresse.

Celle-ci se dirigea immédiatement vers le sanctuaire. Mais, avant d'entrer, elle monta dans un pavillon qui dominait les alentours de la propriété, et, après avoir jeté autour d'elle un coup d'œil inquiet :

— C'est bien cela, dit-elle; les *policias* et les factionnaires ne sont plus là.

Elle ouvrit la porte et entra dans le merveilleux édifice...

L'église solitaire, dont les rares fenêtres laissaient pénétrer un jour avare, semblait plutôt, avec son parquet ciré et sa riche ornementation de Boulle, avec les miroirs qui piquaient de diamants les ors de l'autel et du tabernacle, un vaste boudoir encore endormi qu'un temple de Dieu. La jeune femme ouvrit les grandes portes

faites d'écaille, de cèdre et de cuivre, passa, sans lui accorder un regard, près de ce divin saint Bruno vivifié en plein bois par Alonzo Cano, et entra dans la sacristie, toute d'onyx et de marbres précieux. Là, le grand jour entrait à flots par de hautes fenêtres. Ces fenêtres, au nombre de six, creusaient autant de larges baies, reproduites symétriquement sur la paroi pleine qui leur faisait face, et le bas de chacune de ces vastes embrasures était rempli par une énorme commode de Boulle, au ventre rebondi, garni d'écailles en gros relief. Ces douze commodes servaient jadis aux douze chanoines du chapitre.

La comtesse marcha sans hésiter jusqu'à la dernière et introduisit une mignonne clef dans la serrure du premier tiroir. Mais la destination du meuble avait été singulièrement changée. En effet, ce ne fut pas un tiroir qui vint sous son effort. En revanche, le devant de la commode s'ouvrit en deux portes et laissa voir creusé, dans le sol, une sorte d'étroit cachot, meublé d'un petit lit, d'une chaise et d'une lampe.

Pourtant ce réduit n'avait rien d'une oubliette; un tapis velouté en couvrait le sol : quelques livres

et les restes d'un fin repas garnissaient la table, et même plusieurs flacons vides montraient leurs têtes rouges ou vertes décoiffées.

Un homme était étendu sur le lit et dormait.

— Général ! cria à très haute voix Nieves.

L'homme se leva éveillé en sursaut.

— Mais ne criez pas ainsi, comtesse, pour l'amour de Dieu ! Vous allez me faire prendre.

La comtesse répondit par un éclat de rire franc et sonore. Puis, cette hilarité calmée :

— Mon vieil ami, dit-elle, vous êtes libre. La république est proclamée à Grenade comme à Madrid. Vous n'êtes plus traqué. La maison n'est plus entourée. Vous pouvez donc sortir sans crainte de la cachette si heureusement inventée par défunt mon époux et aller prendre possession dans la capitale de votre poste de ministre.

Elle n'avait pas achevé que le général, que nous appellerons seulement don Joaquin X..., était sorti de sa cachette et lui baisait les mains.

— Ma chère enfant, dit-il, l'autre nuit vous m'avez accueilli au moment où, informé de ma présence, le capitaine général allait me faire arrêter. Vous m'avez caché chez vous. Vous vous

êtes exposée, pour le vieil ami de votre père, à tous les ennuis des perquisitions, des visites domiciliaires; vous enfin, royaliste, fille d'une dame d'honneur de la reine, vous avez risqué d'être accusée de complicité avec nous. Comtesse, aujourd'hui, je suis au pouvoir : quoi que vous demandiez, vous l'aurez. Je vous le dis simplement, en vous priant de vous en souvenir.

— Alors, mon cher général, dit Nieves avec son charmant sourire, je vous demande immédiatement...

— Parlez, parlez vite.....

— Votre bras pour vous emmener déjeuner.

Et la jeune femme conduisit en riant le vieux général sous la vérandah, où Carmen lui apporta, sur un plateau, la petite tasse de chocolat, l'immense verre d'eau et le sucre en éponge qui constituent le premier déjeuner espagnol.

— Avouez, don Joaquin, qu'il est plus gai de prendre son chocolat sur une terrasse chargée de fleurs, avec un gai soleil et un beau ciel bleu sous les yeux, et une perspective de jardins étagés couverts de massifs d'aloès et d'azérolliers, que de déjeuner au fond d'une commode, cette commode

fût-elle un chef-d'œuvre. Car enfin, vous, le vainqueur de Talavera et de San-Juan-Del-Mar, vous avez vécu dans une commode.

— Écoutez donc, comtesse, c'est déjà bien beau d'avoir vécu, là ou ailleurs, et je n'oublierai jamais que sans vous, et sans ce brave don Rafaël, qui s'est fait poursuivre à ma place en sortant de chez vous à cheval quand je venais d'y entrer, j'aurais été, à l'heure qu'il est, jugé par une belle et bonne commission militaire, qui m'eût fait servir douze balles comme exilé rentré en Espagne. Et, à propos, que devient-il, mon second sauveur? Car je lui dois un peu de vie, et s'il n'avait pas, pendant une demi-heure, donné le change à ceux qui me poursuivaient, je n'aurais pu être caché à temps quand, s'apercevant de leur erreur, ils sont revenus visiter votre demeure. Aussi je lui fais une bonne place à côté de vous dans ma reconnaissance.

— Mais don Rafaël est toujours le même. Je l'ai vu il y a deux jours, et il m'a parlé de votre sauvetage comme de la chose la plus simple, et uniquement pour demander de vos nouvelles.

— C'est une noble nature.

— C'est-à-dire que c'est *la plus* noble nature qu'on puisse rencontrer.

— Ecoutez, ma chère enfant, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

— Vous avez la reconnaissance conseillère?

— Par exceptoin. Donc, voici mon conseil; mais cela demande une entrée en matière : madame la comtesse Nieves de Santreras, vous aimez le marquis Rafaël de Saldaña.

— Général.....

— Il n'y a pas de général; vous aimez le marquis, et je m'empresse de vous déclarer que vous avez parfaitement raison. Vous connaissez ma haute estime pour lui. Votre inquiétude, qui perçait malgré tout, pendant qu'il attirait à ses trousses les limiers qui m'en voulaient, ne laisse à l'égard de vos sentiments aucun doute. Et puis, une femme qui aime a bien de la peine à le cacher, si ce n'est à celui qu'elle aime. Or c'est précisément le cas. S'il s'agissait de tout autre, je vous dirais : Cachez vos sentiments; les hommes aiment ce qui semble les fuir. Avec don Rafaël, qui est un caractère chevaleresque et ouvert, je vous dis, — et c'est l'avis que je voulais vous donner : — Laissez-lui voir

qu'il ne vous est pas indifférent. Il vous aime inconsciemment. Pour l'éclairer lui-même, il faut une étincelle, et c'est de votre cœur qu'elle doit jaillir. J'ai dit. Et, maintenant, veuillez envoyer un domestique commander immédiatement une chaise de poste, car il faut que je prenne ce soir l'express de Menjibar et que je sois demain à Madrid.

La comtesse resta un moment pensive, puis elle reprit son beau sourire et dit :

— Général, je m'entends très mal à commander un simple petit escadron.....

— Où voulez-vous en venir, chère enfant? Ce n'est pas votre métier.

— N'est-ce pas? C'est le vôtre. Vous vous entendez, vous, admirablement à gagner des batailles...

— Et mon métier n'est pas de connaître les femmes.....

— C'est le mien.

— Peut-être...

— Dans tous les cas, je vous remercie de l'intention.

Puis, désireuse de changer la conversation, elle ajouta :

— J'espère que vous allez me laisser un souvenir de votre passage...

— Ordonnez, comtesse...

— Sous forme d'autographe sur mon album. Avez-vous fait quelquefois des vers, général?

— Jamais, Dieu merci.

— Fort bien. Comme je veux de vous quelque chose d'original, vous allez me faire des bouts rimés dont je vais vous donner les rimes.

— Ah! par exemple, je m'entends peut-être à commander une armée, comme vous disiez fort bien. Mais cela!...

— Eh bien, vous perdrez la bataille, mais vous allez combattre.

Et Doña Nieves partit vive et légère, et, après avoir donné les ordres nécessaires pour que la chaise de poste fût prête dans une heure, elle revint avec un album, sur lequel elle écrivit une douzaine de rimes; après quoi elle mit le livre et la plume aux mains du vieux soldat, qui protesta une dernière fois, mais se mit à l'œuvre.

Ce que don Joaquin se donna de coups de poing sur le crâne, ce qu'il adressa d'appels désespérés à saint Jacques de Calatrava, est incalculable. Le

premier vers alla encore. Le second suivit tant bien que mal. Mais les autres! Tous les efforts furent vains. Et la jeune femme riait et encourageait son hôte par des : Allons, mon poète! qui l'exaspéraient, mais n'excitaient pas sa verve. Et la perruche Paquita, à qui le mot plaisait sans doute, répétait de sa voix flûtée :

— Allons, poète! Allons, général!

Au bout d'une heure, le bruit des grelots annonça l'arrivée de la chaise de poste.

Le général s'administra sur le front une dernière et vigoureuse bourrade, se leva et rendit l'album à sa propriétaire en disant :

— Ma chère enfant, demandez-moi ma vie. Mais un vers de plus, par tous les saints, cela m'est absolument impossible.

— Allons, je vois que je ne vous inspire pas Signez, au moins, le peu que vous avez fait.

— Ce sera ridicule, mais c'est juste.

Et le général mit un superbe paraphe au bas de la page.

— Et maintenant, au revoir. Je pars. Et rappelez-vous que vous avez à Madrid un ami pour qui votre moindre désir sera un ordre.

Dix minutes plus tard, les mules couvertes de sonnettes emportaient d'un trot rapide et cadencé le ministre vers Madrid. La comtesse, restée seule, se couchait rêveuse sur sa chaise longue de rotin et se disait :

— Rafaël m'aime-t-il ?

Et la perruche, inclinant sa jolie tête verte en clignant ses yeux rouges et ronds, répétait :

— Allons, poète !

III

Revenons à don Rafaël.

Sa condamnation l'avait simplement étonné. Notre ami n'avait pas peur de la mort, et l'excitation un peu fébrile, résultant des événements accumulés dans un si court espace de temps, lui ôtait presque le sentiment d'angoisse qui accompagne la certitude d'une mort prochaine.

On le conduisit en voiture à la prison.

Sitôt arrivé, il reçut la visite de don Ramiro de la Fuente.

Celui-ci entra et lui serra silencieusement les mains.

Le condamné fut ému de cette sympathie désintéressée.

— Merci, monsieur, dit-il.

— Que puis-je pour vous ?

— Rien..., ou plutôt si : une chose immense, mais que je n'ose vous demander.

— Pourquoi ?

— Parce que vous risqueriez trop en me l'accordant.

— Dites toujours.

— A quelle heure aura lieu mon exécution demain ?

— Don Rafaël.....

— Oh ! vous pouvez parler.

— Mais, enfin, tout espoir n'est peut-être pas perdu....

— Je vous répète, don Ramiro, que je ne me fais pas d'illusion et que vous n'avez rien à me cacher maintenant.

— Eh bien, à une heure.

— A quel endroit ?

— Sur la place du Triumfo.

— Eh bien, monsieur, j'ai mille choses à mettre en ordre, quelques injustices à réparer, quelques papiers, oh ! absolument personnels, à détruire pour que, après moi, une main profane n'y touche

pas. Ma situation s'est modifiée d'une façon si soudaine que je n'ai pu prendre aucune de ces précautions, sans que pour cela, je pense, ajouta-t-il en souriant, on puisse m'accuser de manquer d'ordre. Je voudrais, en conséquence, être libre pour jusqu'à l'heure de ma mort. Je n'aurai pas trop de vingt-quatre heures, et je vous jure, sur mon honneur de gentilhommme, d'être à votre disposition demain à une heure.

— Monsieur, vous disiez que je risquerais trop. Avec la parole d'un homme comme vous, je ne risque rien, répondit le président. Veuillez m'attendre cinq minutes. Seulement, pour éviter une émeute que votre vue ne manquerait pas de provoquer, promettez-moi de ne pas vous montrer.

— Je vous le promets.

Don Ramiro sortit et revint, au bout d'un temps très court, avec le directeur de la prison.

Pour bien comprendre le pouvoir dont usa le président en cette circonstance et pour ne pas trouver ce qui suit invraisemblable, il faut se rappeler qu'en Espagne, dans les moments de révolution, les juntes provisoires sont autant de gouvernements locaux dont les présidents centralisent

entre leurs mains tous les différents ordres de pouvoirs, ou peut s'en faut. Ces personnages sont momentanément investis d'une véritable dictature, qui ne s'arrête guère qu'au droit de grâce, et leurs actes sont presque toujours ratifiés ensuite par le pouvoir central, intéressé à se ménager, en province, l'appui de leur influence. Dans la circonstance présente, don Ramiro pouvait tout pour le marquis, sauf l'arracher à la mort ; et cela, non par crainte du gouvernement de Madrid, mais en raison de la surexcitation que la mort du capitaine, aussitôt connue, devait causer dans la ville.

Ceci dit, reprenons notre récit.

— Monsieur, dit le président au directeur de la prison, Don Rafaël de Saldaña est, comme vous le savez, condamné à mort.

Le directeur hocha tristement la tête.

— Or, continua-t-il, il me demande la liberté pendant les vingt-quatre heures qui lui restent à vivre. Il engage sa parole d'honneur d'être exact demain, et moi je réponds de lui sur ma tête. Pour mettre à couvert votre responsabilité, je vais vous signer un ordre de sortie. Veuillez faire apporter ce qu'il faut.

Le directeur s'inclina et dit un mot au gardien du couloir, qui apporta du papier et une plume.

Don Ramiro signa l'ordre ; puis, se tournant vers le prisonnier :

— Monsieur, dit-il, vous êtes libre. Ma voiture va aller vous attendre à la porte particulière du jardin de monsieur le directeur. De là, je vous conduirai chez vous.

Quelques instants plus tard, la voiture s'arrêtait devant la maison du marquis, 4, Carrera-del-Genil.

— Monsieur, dit don Rafaël en descendant, vous êtes le plus charmant homme que je connaisse....

Le président leva les yeux à cet étrange éloge. Évidemment, don Rafaël considérait son intervention comme une de ces politesses toutes simples qu'on se doit entre gens du monde.

— Je regrette, continua le marquis, de ne pas avoir un fils à qui léguer ma reconnaissance, car... la mienne sera courte.

— Plût à Dieu, monsieur, que j'eusse pu faire plus !

Et les deux hommes se serrèrent énergiquement la main.

Rentré chez lui, don Rafaël trouva tout dans l'ordre habituel. Les événements s'étaient passés si vite que rien n'avait encore transpiré. Les domestiques étaient à leurs postes, le dîner prêt, et quand il se retrouva dans son grand et confortable cabinet de travail, quand il se vit, dans la glace, revêtu de son vêtement d'intérieur en velours bleu foncé, qu'il avait mis machinalement en rentrant chez lui, il eut un moment la tentation de croire que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, dont il venait de se réveiller.

Il s'assit dans un fauteuil et se mit à songer.

Il était un peu pâle, et, au bout de quelques minutes, une larme, une seule, roula dans sa barbe fine.

Il fut tiré de sa rêverie par le bruit du marteau de la porte d'entrée.

Il courut à sa fenêtre, qui donnait sur la cour arabe de son hôtel, et cria au domestique chargé de l'entrée :

— Frasco ! je n'y suis pour personne.

Mais il était trop tard. Frasco avait déjà ouvert, et une voix joyeuse répondit :

— Excepté, je suppose, pour ceux que tu as invités à dîner.

— Allons, se dit le marquis, il ne manquait plus que cela ! Bah ! cela fera diversion. Et puis ce sera très extraordinaire d'avoir eu des amis à dîner chez soi la veille de son exécution.

Il reçut les deux visiteurs, et, dix minutes après, on se mit à table. Mais, malgré l'assaut d'esprit andalou auquel se livrèrent les deux convives, don Rafaël était triste et sombre, quoiqu'il fît des efforts surhumains pour dissimuler sa préoccupation.

Les Socrates qui font des conférences au moment de mourir sont rares, et le courage en face de la mort consiste à en surmonter l'horreur sans forfanterie.

Les convives, voyant cet état de leur ami, crurent à quelque ennui intime et, discrètement, se retirèrent de bonne heure.

Resté seul, don Rafaël songea à mettre ordre à ses affaires.

Il n'avait plus de proches parents. Il légua toute sa fortune à « sa cousine et amie tendrement aimée, à celle qu'il considérait comme une sœur, » à la condesa Nieves de Santreras. Il constitua une pension viagère à la femme et aux enfants du capitaine Gomez, barbier de son état, — l'homme tué

par lui — « comme une faible réparation de l'immense perte qu'il leur avait fait éprouver ». A don Ramiro, il laissa, à titre de reconaissant souvenir, sa jolie collection de camées antiques. Enfin, il n'oublia personne de ceux avec qui il avait été en rapport, pas même un vieux garde-chasse des forêts de Palaviccini, chez lequel il déjeunait en allant à la chasse et à qui il fit don d'un de ses fusils; ni son vieux cocher Pepe, à qui il donna une rente. Quant à ses autres serviteurs, il fit à leur intention plusieurs paquets de tout l'argent qu'il avait chez lui.

Il va sans dire qu'il ne pensa pas à dormir.

Ces divers soins l'avaient occupé une partie de la nuit.

Il prit dans sa bibliothèque un ouvrage du Père Garcia Lopez, sur la vie future, et en lut une dizaine de pages. Après quoi il jeta le livre en disant :

— Dans douze heures, j'en saurai plus que tous les bénédictins du monde !

Il alluma un cigare et ouvrit sa fenêtre.

Les oiseaux commençaient à chanter. Le soleil se levait sur la Véga de Grenade et mettait des

raies étincelantes aux arêtes des glaciers éternels de la Sierra-Nevada. La brume flottait indécise, déchirée en vagues lambeaux par le fronton de l'église de las Augustias.

Devant lui, dans son jardin, les hautes fleurs d'aloès, grandes comme des arbres, se miraient dans l'eau du Génil. Cette sensation délicieuse qu'on éprouve en respirant l'air pur d'une fraîche aurore, après une nuit d'insommie, vint le saisir au cœur comme un poignant contraste : combien de fois, gai et insouciant, il l'avait éprouvée en sortant d'un bal !

Il referma sa fenêtre et parcourut ses appartements. Que de souvenirs du passé ! que de bibelots qu'il allait quitter pour toujours, et qui fixaient pour lui le souvenir de tel ou tel épisode de sa vie. Il ouvrit le tiroir d'un petit secrétaire en bois des Canaries et y prit une liasse de lettres. Il en défit le ruban et commença à les relire.

Puis, comme cette lecture l'attendrissait, il se leva, les porta sur un brazero de cuivre et y mit le feu.

— Il ne faut pas faiblir, dit-il.

Et pourtant il regardait, les yeux voilés de tris-

tesse, se tordre et noircir sous la flamme ces débris de son premier amour. Et, pendant longtemps, il chercha, dans les spirales de la fumée bleue, les tableaux lointains et doux de ses joies de vingt ans.

Huit heures sonnèrent.

Don Rafaël prit sa douche habituelle, se fit, comme d'habitude, monter son chocolat, et, comme il voulait prendre des forces pour marcher ferme au supplice, il commanda son déjeuner pour dix heures.

— C'est singulier, se disait-il, maintenant qu'il fait grand soleil, que je suis dispos, cela ne me fait plus le même effet que cette nuit. Bah! ce n'est pas grand'chose de mourir, quand on n'est indispensable à personne... qu'on ne regrette personne... Personne?.... Non, je ne veux pas me mentir..... Pauvre Nieves! Je sais qu'elle a beaucoup d'affection pour moi... Et moi aussi, d'ailleurs, j'en ai pour elle... un peu trop peut-être. Eh! parbleu, je peux bien me donner la satisfaction de la voir avant de mourir.

Il envoya un domestique chez elle pour demander s'il pouvait être reçu, malgré l'heure matinale.

En attendant, il se fit apporter les journaux.

Le jugement ayant été rendu assez tard la veille, les feuilles du matin faisaient seulement mention d'un fait grave, intéressant un membre de la haute société de Grenade; mais elles n'avaient que des détails confus et ne le nommaient pas.

Le domestique revint et dit à son maître que la condesa recevrait don Rafaël à midi.

— Diable! se dit-il, à midi? et c'est pour une heure. Mais, alors, je n'aurai pas le temps d'aller à la prison d'abord. Il faut que je prenne mes dispositions.

Et il écrivit cette lettre :

« *A Monsieur le Commandant militaire de la Place.*

» Monsieur,

» Libre sur parole jusqu'à l'heure de mon exécution, j'ai l'honneur de vous informer que je serai, à une heure précise, au Triumfo, où elle doit avoir lieu. Vous pouvez d'ailleurs envoyer un officier, qui ne me quittera pas jusqu'au moment fixé.

» Veuillez agréer, monsieur le Commandant, l'expression de ma haute considération.

» MARQUIS RAFAËL DE SALDAÑA. »

Il cacheta d'une main ferme cette missive, où il parlait de sa mort comme de quelque invitation de bal, et la fit porter par son valet de chambre.

A dix heures, celui-ci était de retour.

— Qu'a dit le commandant?

— Qu'il n'y avait pas de réponse.

— Pas de réponse? Allons, se dit don Rafaël, il paraît qu'on a décidément confiance dans ma parole.

Dans le silence du commandant, dont la responsabilité était d'ailleurs couverte pas celle du président de la junte, il y avait autre chose que de la confiance. Il y avait le secret désir de voir don Rafaël échapper à la mort, et l'espoir que l'amour de la vie serait, chez lui, plus fort que la parole donnée. Mais cet officier connaissait mal don Rafaël.

A onze heures et demie, après s'être efforcé de manger quelque chose et de boire la moitié de la meilleure bouteille de sa cave, le marquis fit atteler son coupé, les panneaux fermés, pour tenir sa promesse de ne pas se montrer, et sortit comme d'habitude. A midi, il était à la Cartuja et trouvait madame de Santreras sous sa verandah, lisant le dernier roman d'Ernan Caballero.

Il vit de prime abord à sa tranquillité qu'elle ne savait rien.

Dès lors, il lui dit que, sur le point d'entreprendre un long et périlleux voyage, — il parla d'une exploration au Maroc, — il venait prendre congé d'elle.

Avec un tel point de départ, l'entretien fut triste. La jolie blonde ne put retenir deux larmes.

Quand, au moment de partir, après de douloureux efforts, le marquis lui tendit la main, son cœur, où dormait l'amour, éprouva comme une violente sensation de brûlure, un vague déchirement. L'amour s'éveillait. Il la regarda, d'un regard profond, pénétrant jusqu'à l'âme, gonflé de larmes. Puis :

— Tenez, balbutia-t-il, accordez-moi un baiser; ce sera le seul!

Elle n'en attendait pas davantage : elle lui tendit ses lèvres; il y eut une longue étreinte.

— Ne partez pas!

— Peut-être, dit-il.....

Et il s'enfuit, subitement enivré d'amour, de regrets, de remords aussi, vis-à-vis d'elle qu'il n'avait pas plus tôt comprise, mais fiévreux de la noble fièvre de l'homme aimé et aimant. Il se jeta dans son coupé et dit à son cocher Pepe :

— Au Triumfo.

Restée seule, Nieves, toute frémissante, regarda en elle-même. Son âme hésitait entre le bonheur et la crainte. Il l'aimait. Partirait-il donc? Non, sans doute. C'était une épreuve. Et cependant elle se sentait le cœur étreint par une inexprimable angoisse, par ce vague sentiment de peur qui, à l'approche d'un grand malheur, vous serre la poitrine et vous étouffe. Elle entendit dans le jardin un pas précipité. Elle comprit que le malheur arrivait et se dressa tremblante.

C'était Carmen, pâle, essoufflée, courant.

— Qu'y a-t-il?

— Madame, don Rafaël sort d'ici?.....

— Eh bien..... mais parle donc !

— Il va se faire fusiller, il est condamné à mort. On l'a laissé libre sur parole jusqu'à une heure : il a tué hier un capitaine de la garde nationale. Je sais tout cela par Antoño Rivas, le sergent de la garde nationale qui est secrétaire du commandant.

— Mais c'est impossible!

— Madame, j'ai passé au Triumfo. Les troupes sont prêtes : c'est un bataillon de la garde rurale,

arrivé ici ce matin. On a envoyé des télégrammes à Madrid pour demander la grâce.

— Qui?

— Don Ramiro de la Fuente; mais la réponse n'arrivera pas à temps.

Nieves, blanche comme un spectre, ne dit pas une parole, et se laissant tomber sur un prie-Dieu, devant une vierge d'ivoire, elle pria, sans force, se sentant impuissante.

Et, à ce moment, on entendit un battement d'ailes et une voix cuivrée qui disait :

— Allons, poète! allons, général!!

Nieves regarda fixement sa perruche et poussa un cri, puis, se levant subitement, rentra en courant dans la maison.

— Faites atteler, cria-t-elle! Que tout le monde s'y mette!

Trois minutes s'écoulèrent. Elle sortit, ajustant à peine sa mantille. Les domestiques attelaient. Elle-même aida à harnacher les bêtes, blessant ses mains blanches aux grosses courroies. En un clin d'œil, la voiture fut prête.

Et, à son tour, elle dit au cocher :

— Au Triumfo!

IV

Une fois dans son coupé, le marquis avait réfléchi qu'il y aurait fanfaronnade à arriver ainsi à la mort dans sa voiture. Ayant horreur de la mise en scène, il dit à son cocher :

— Tu arrêteras derrière la caserne d'infanterie.

Le Triumfo forme une vaste place, occupée en partie par des jardins.

A droite se trouve la caserne; à gauche, la route qui va au chemin de fer de Séville. Au fond, le chemin de la *Cartuja*.

La place était couverte de monde. Depuis quelques heures, le bruit de l'exécution s'était répandu, et les gardes ruraux avaient peine à contenir la foule, qui avait envahi les jardins,

grimpait sur les balustrades de fer et jusque sur le monument qui en occupe le milieu.

A tous les miradors, sur les terrasses des maisons, c'était un flot de têtes de femme, aux blanches mantilles, aux éventails voyants, venues là pour assister à la mort d'un gentilhomme.

Le large espace vide qui s'étend devant la caserne était entouré de trois côtés par une double haie de soldats. Le quatrième côté était formé par le mur même du quartier. Au milieu, le peloton d'exécution, l'arme au pied, attendait.

Et, tout au fond, dans une voiture fermée, don Ramiro, pâle, regardait du côté de la ville, attendant une dépêche de Madrid, prêt à tout arrêter à l'arrivée d'une estafette, et ne doutant pas une seconde de la venue de son prisonnier.

Dans la ruelle qui aboutit à la place, le marquis descendit.

Il tira sa montre.

Il était une heure moins cinq.

Un instant, son regard se perdit dans le ciel ensoleillé.

— Quel dommage ! murmura-t-il.

Puis, domptant cette dernière faiblesse, il dit à son cocher :

— Rentre, et dis au majordome de lire la lettre qu'il trouvera pour lui sur ma table de travail et de porter les autres à leurs adresses.

Et, comme le cocher, son vieux serviteur, faisait tourner ses chevaux :

— Adieu, mon bon Pepe ! ajouta-t-il.

Marchant très vite, il arriva à la haie de soldats. Un caporal l'arrêta :

— Où allez-vous?

— Parler à l'officier.

— Pourquoi faire?

— Pour l'exécution.

— Votre présence est-elle nécessaire?

Une idée baroque lui traversa l'esprit.

— Un peu, mon brave, un peu : je suis l'exécuté.

Et, laissant le caporal abasourdi, il entra dans le carré, et, d'un pas ferme, marcha droit à l'officier.

Il fut aussitôt reconnu par un grand nombre des assistants, et une clameur immense s'éleva dans le peuple, qui s'attendait à le voir arriver en voiture escortée. Puis il se fit un grand silence, et les in-

terrogations prêtes à jaillir sur cette arrivée étrange d'un condamné libre se turent devant l'anxiété du drame attendu.

— Monsieur, je suis prêt.

— Monsieur, dit le capitaine en se découvrant, je vais accomplir un triste devoir. Mais, auparavant, permettez-moi de serrer, à la face de tous, la main de l'homme le plus noble que je connaisse.

— Je vous remercie, monsieur. Mais cela serait trop dangereux pour vous.

— C'est une faveur que je vous demande. Elle m'évitera un remords.

— Vous êtes un vrai caballero. Voici ma main.

Un sourd murmure accueillit l'acte de l'officier.

— Maintenant, je suis prêt.

— Voulez-vous qu'on vous bande les yeux?

— Oh! inutile. Où faut-il me placer?

— Ici, monsieur.

Et le capitaine lui désigna le grand mur de la caserne.

— Voulez-vous commander le feu, monsieur le marquis?

— Merci, capitaine! Commandez vous-même.

Et, après avoir fait, sans affectation, mais sans

respect humain, un signe de croix, il alla se placer devant le mur.

Le peloton d'exécution était prêt. L'officier s'éloigna. Tout se tut, et, dans l'immense silence, on entendit le cri aigu d'un martinet qui traversait l'azur du ciel.

A ce moment, une grande clameur s'éleva du côté de la ruelle qui débouche près de la caserne et par où don Rafaël était arrivé. Avant que le capitaine eût eu le temps de faire le premier commandement, une immense reculade rompait la haie des soldats, bousculait le peloton d'exécution. La foule inondait le carré. Et l'officier, croyant à une tentative du peuple pour écharper le condamné, ralliait à grand'peine quelques hommes pour l'entourer. La cause de ce mouvement était tout autre. Par la ruelle, un coupé à deux chevaux arrivait à fond de train, au grand galop de ses coursiers emportés. La voiture, dont le cocher parvenait, à force de sang-froid, à diriger encore les chevaux, fit le tour des jardins. Et le populaire, se refoulant dans un suprême effort de terreur, ouvrait devant elle une large voie. Quand le cocher passa devant don Rafaël, qui, pâle et

ferme, s'adossait au mur, celui-ci reconnut Pepe.

Et, pendant les dix minutes de trouble causé par cet incident, une autre voiture eut le temps de faire le tour de la place et de rejoindre celle de don Ramiro.

Au moment où le carré des soldats était parvenu à se reformer, où les douze hommes du peloton d'exécution reprenaient leur place, où enfin l'officier allait commander :

— Joue!

A cet instant, don Ramiro de la Fuente entra dans le carré et cria :

— Arrêtez !

Puis, montant sur une borne, il adressa à la multitude les paroles suivantes :

— Citoyens, hier au soir, j'ai télégraphié à Madrid, comme c'était mon devoir, le jugement de la cour martiale qui a condamné don Rafaël de Saldaña à être fusillé.

Un courrier de Madrid, venu par l'express de Menjibar et les relais de poste, arrive à l'instant et me remet un ordre du général ministre de l'intérieur qui m'enjoint de surseoir.

Je vous lis cet ordre :

« Monsieur le Président,

» Veuillez faire surseoir à l'exécution du marquis de Saldaña et attendre de nouvelles instructions.

» Madrid, le 19 septembre 1868.

» *Signé :* GÉNÉRAL JOAQUIN X... »

A ces paroles, de sourds murmures s'élevèrent, où dominaient des insinuations plus précises :

— Ce n'est pas vrai ! l'ordre n'aurait pas eu le temps d'arriver ! On veut le sauver, parce que c'est un noble !

— Citoyens, se trouve-t-il parmi vous quelques personnes qui connaissent la signature du ministre? Que celles-là viennent la reconnaître.

Trois anciens soldats du régiment d'Aragon, dont le général Joaquin avait été colonel, se présentèrent et, après avoir pris connaissance du papier, déclarèrent que c'était bien là sa signature.

Malgré cette affirmation, la fureur populaire grondait. Mais don Ramiro en avait vu bien d'autres; dans sa vie de révolutionnaire, il s'était *prononcé* onze fois ! Il savait manier la foule. Il commença un discours, parla de Régulus, des Carthaginois, des Romains; représenta aux vail-

lants citoyens de la loyale Grenade que leur chère cité pouvait rivaliser avec la Rome antique, ayant, elle aussi, son citoyen qui revenait librement se livrer à la mort. Les Grenadins ne voudraient pas imiter ce repaire d'oligarchie qui s'appelait Carthage! Ils feraient grâce! D'autant plus que don Rafaël réparerait royalement, autant qu'il était en son pouvoir, le dommage causé à la famille du capitaine Gomez! Et puis, la liberté, à son aurore, devait se montrer généreuse... Encore quelques mots sur la patrie, la gloire et le triomphe du peuple, et le tour était joué.

De toutes parts s'élevaient les cris :

— A bas Carthage! Vive Saldaña!

Et, une heure plus tard, don Raphaël, sauvé, rentrait chez lui triomphalement, escorté par ceux-là même qui étaient venus pour le voir mourir.

La première personne qu'il vit en entrant fut Nieves, qui n'avait quitté le Triumfo que quand elle avait vu de loin la tournure favorable que prenaient les événements. Brisée par ces émotions, elle attendait, dans la cour arabe, sur un fauteuil.

— Tenez, dit don Ramiro, qui accompagnait le marquis : voilà votre sauveur!

Et, après les premiers moments d'expansion, doña Nieves raconta ce qui s'était passé :

— Vous savez que, quand nous avons sauvé don Joaquin X..., je lui ai demandé, par plaisanterie, de me faire, en remerciement, des bouts rimés sur mon album. Il n'a pu en faire que deux, qu'il signa au bas de la page. En sorte que, comme j'avais mis douze rimes, il y avait un grand carré blanc.....

— En un mot, dit don Ramiro, vous aviez un blanc-seing du général.....

— Dont j'ai eu d'autant moins de scrupule à en faire usage, qu'en partant il m'avait dit, en reconnaissance de ce que j'avais fait pour lui : « Ordonnez, et vous serez obéie. » Mais je n'aurais jamais pensé à ce blanc-seing sans ma perruche Paquita.

Les deux hommes eurent une exclamation d'étonnement.

— Figurez-vous, continua-t-elle, que, quand j'eus appris par Carmen ce qui se passait, quand j'eus compris que, puisque vous alliez de chez moi au Triumfo, je n'avais même pas le temps d'essayer quelque démarche, je n'eus plus qu'une

idée : prier. Pendant que je priais, Paquita répétait une phrase que j'avais dite à don Joaquin pendant qu'il composait mes bouts rimés :

— Allons, poète! Allons, général!

Ces mots me firent penser au général et à la circonstance où je les avais dits : je revis la large page blanche, les rimes à droite, les deux vers en haut, le paraphe en bas. Immédiatement, je courus chercher le livre. Couper les parties écrites, faire remplir le blanc par mon majordome, fut l'affaire d'une minute. Je monte en voiture, tremblant d'arriver trop tard. De la hauteur qui domine la place, je vous vois, parlant à l'officier qui se découvre et vous serre la main. Cette vue me rend un éclair de sang-froid. Je me croise avec votre cocher, qui, ayant enfin compris, venait chez moi, pleurant comme un enfant. Je lui crie :

— Où est don Ramiro?

— Près de l'hôpital, au bout de la place : je viens de passer près de lui!

— Eh bien, emporte tes chevaux, en pleine foule, de façon à mettre le désordre et à gagner du temps : si tu réussis, ton maître est sauvé!

Je n'avais pas fini que Pepe, fouettant à tour de

bras vos bêtes très ardentes, les emportait et arrivait, ventre à terre, sur le Triumfo.

Alors, profitant de ce répit, je gagnai la voiture de don Ramiro, je lui mis le papier entre les mains et lui dis : — Je n'ai pas le temps de vous donner d'explications, mais je vous jure que la signature est authentique!

Le reste, vous le devez à don Ramiro de la Fuente.

Don Rafaël pressa passionnément sur son cœur celle qui l'avait sauvé et serra les mains du président. Il avait complètement oublié son calme, et il faut reconnaître qu'il y avait de quoi : il bourra d'or les poches de ses domestiques, et, quand Pepe rentra, avec ses chevaux fourbus, il se jeta dans les bras du vieux cocher. Si on l'avait laissé faire, il aurait distribué toute sa fortune à qui en aurait voulu.

Le soir même, une chaise de poste emporta les amoureux vers la France.

— Au moins, voilà un pays où il n'y aura plus de révolutions, disaient-ils. On peut s'y marier.

Ils s'y marièrent. Mais, deux ans plus tard, les

événements de 70-71 les en chassèrent : ils avaient fait une trop rude expérience des mouvements populaires pour y assister.

Ils sont aujourd'hui en Angleterre. Don Ramiro, dont le parti n'est plus au pouvoir, a échoué dans un douzième *pronunciamento* et les a rejoints à Londres. Il leur a appris que, à la fin de la fameuse journée, la situation avait été régularisée par une grâce pleine et entière venue de Madrid.

Quant au général Joaquin, la république ayant fait place à la monarchie d'Amédée, il a été ministre sous Amédée. Et celui-ci ayant cédé le trône à Alphonse XII,..... il est ministre d'Alphonse XII.

N'oublions pas Carmen, qui a épousé son sergent, lequel est devenu premier cocher de don Rafaël, sous les ordres du vieux Pepe, cocher honoraire.

LE

CRIMINEL DE CHATOU

Edouard Tautin était un garçon bizarre : c'était un mathématicien.

Contre l'opinion généralement reçue, il n'y a pas d'hommes qui se laissent plus entraîner par leur imagination que les mathématiciens. Ils ne mettent pas si souvent qu'on pense dans leur vie l'ordre qui préside à leurs démonstrations, et l'extrême habitude qu'ils ont, dans la résolution des différents problèmes qui sont la nourriture habituelle de leur esprit, de raisonner dans le sens d'une hypothèse préconçue, fait que, dans maintes circonstances, ils appliquent à la vie ordinaire cette méthode, excellente en spéculations scientifiques, presque toujours défectueuse dans la pratique de l'existence.

Tautin n'était pas une exception à cette règle. Dès l'enfance, il avait montré une aptitude rare pour les mathématiques. Il avait passé avec grand succès et par manière de distraction sa licence ès sciences, et, sans une jolie fortune qui le dispensait de choisir une carrière, il serait devenu un de nos professeurs de faculté les plus brillants. Au physique, c'était un garçon de trente ans, d'une taille juste moyenne, brun, avec des yeux d'Arabe et une jolie barbe noire. Très soigné et suffisamment élégant, ayant, sous la direction de son père, ancien colonel d'artillerie, cultivé quelques exercices du corps, mais uniquement parce qu'il comprenait qu'un gentleman ne doit pas y rester étranger.

An moral, c'était un excellent camarade, complaisant et tout disposé à vous rendre service. Il avait un pied-à-terre à Paris et une maisonnette au Pecq. De temps en temps, il se lançait dans un tourbillon de plaisirs. Il donnait, dans les restaurants du quartier de l'Opéra, des dîners où il avait l'air d'un invité nouveau venu et toujours étonné. Il menait dans des baignoires de petits théâtres des jeunes gens et des jeunes femmes qui semblaient lui

en faire les honneurs. Cela durait huit jours. Puis il disparaissait un mois, deux mois, quelquefois davantage, et se montrait un beau soir au café de la Paix pour recommencer une vie échevelée à laquelle succédait vite une nouvelle éclipse.

Ses amis, qui étaient nombreux, l'appelaient Tômix, abrégeant ainsi le surnom de Fantôme X, qu'ils lui avaient donné, en raison de ses goûts scientifiques et de ses habitudes de disparition. Que faisait-il pendant ces absences ? Il allait tout simplement s'enterrer dans sa petite propriété du Pecq, qu'il appellait la villa Cosinus; là, il avait une bibliothèque comprenant tous les auteurs qui avaient traité de sa spécialité, depuis Euclide jusqu'à Legendre, et il piochait, déduisait, calculait, résolvait, le tout par simple plaisir.

Au reste, cet esprit doué d'une remarquable puissance de déduction s'intéressait à tout ce qui pouvait exercer cette faculté. Le raisonnement mathématique était devenu chez lui une habitude, et une de ses grandes distractions était, comme chez Auguste Dupin, cette création d'Edgar Poë, — d'ailleurs un de ses auteurs favoris, — de suivre les causes criminelles et de les résoudre de son cabinet.

Un trait de lui montrera combien même ses plus petits actes se ressentaient de ses études :

Nous étions sur le boulevard, devant le café du Helder. Je lui proposai d'aller voir un de nos amis au *Figaro*, rue Drouot. Il accepta. Qu'auriez-vous fait ? Vous auriez suivi le boulevard jusqu'à la rue Richelieu sur le trottoir ; là, vous auriez traversé et pris le trottoir de droite de la rue Drouot jusqu'au 26. Lui descendit sur la chaussée devant le café, et, par une ligne insensiblement obliquée à gauche, m'amena, en suivant le macadam au risque de nous faire écraser, sur le trottoir de gauche de la rue Drouot. Là, il répéta cette manœuvre et traversa obliquement la rue depuis ce point jusqu'à l'hôtel du journal ; et il m'expliqua que, le boulevard et la rue étant deux rectangles, il en avait suivi les deux diagonales, au lieu de parcourir les deux côtés de chacun ; que, dès lors, la ligne droite étant le plus court chemin d'un point à un autre, il avait ainsi gagné au moins deux minutes de trajet.

J'aurai peut-être occasion de revenir sur différentes circonstances bizarres de sa vie. Aujourd'hui, je n'en raconterai qu'une, qui eut sur le

reste de son existence une influence décisive et à laquelle je fus mêlé.

Le 23 juillet 187..., à six heures du soir, je reçus un télégramme ainsi conçu :

Pour Paris du Pecq, cinq heures.
Viens immédiatement. — Affaires très graves. — *Tautin.*

Un échange de services et des relations déjà anciennes, rendues plus étroites par ce fait que j'avais moi-même une maisonnette à Port-Marly, avaient créé entre nous une solide amitié. Légèrement inquiet, je pris l'express de six heures vingt, et à sept heures je sonnai à la porte de la villa Cosinus.

Je trouvai Tômix devant sa table de travail, profondément absorbé dans une rêverie laborieuse, à en juger par le pli de son front.

— D'abord, est-ce quelque chose de mauvais pour toi ? dis-je en entrant...

— Pas le moins du monde ! Et la preuve, c'est que nous allons dîner d'abord, pour que nous puissions causer ensuite tranquillement et longuement.

— Et c'est pour me faire dîner que tu m'envoies un télégramme : « Viens de suite » ?...

— ... Affaire très grave. D'abord, il me semble qu'un excellent dîner, comme celui que nous a fait ma vieille Margot, est une affaire très grave. Mais il y en a une autre. Seulement, je le répète, comme ce sera un peu long, dînons d'abord.

— Un mot : cela intéresse-t-il quelqu'un qui nous touche ?

— Je ne crois pas.

— Comment ! tu ne crois pas ?

— As-tu des amis très intimes dans le pays, à part moi ?

— Non, de simples connaissances de voisinage.

— Alors, comme j'ai de fortes raisons de croire que cela...

— Mais quoi, cela ?...

— Ce que je te dirai plus tard a rapport à quelqu'un du pays, tu peux dîner tranquille.

Ces airs mystérieux étant dans les habitudes de Tômix, je n'insistai plus.

Le dîner fut effectivement excellent.

Vivant beaucoup chez lui, en dehors de ses rares lubies de plaisir, Tômix aimait à s'y trouver bien. Le service, quoique modeste, étant fait simplement par sa cuisinière, qui suffisait aussi

à tout le reste, était très bien entendu. Mon ami avait de très beau linge, une vieille argenterie, de jolis cristaux, et, sur tout cela, il raisonnait l'art de bien et confortablement dîner, comme il aurait calculé une intégrale. Étant souvent seul, il était aussi grand fumeur, et une caisse d'excellents cigares était en permanence sur la cheminée de son cabinet de travail. Malgré les bonnes choses confectionnées par Margot, j'étais fort impatient pendant le repas, et je vis arriver avec plaisir le moment où, installé dans un bon fauteuil, j'allumai un cigare en lui disant :

— Je t'écoute.

— Pardon, un moment... Margot !

— Monsieur ?

— Vous préparerez la chambre du premier.

— Pour qui ? dis-je effrayé.

— Pour toi, parbleu !... Ah ! c'est vrai ; j'ai oublié de te dire que je te gardais huit jours.

— Hein ?

— Au moins !...

— Ah mais ! ah mais !...

— Mais quoi ? tu n'as rien qui réclame ta pré-

sence à Paris. Tu peux bien faire cela pour moi.

— Si c'est pour toi...

— Mettons que c'est pour moi. Tu verras, d'ailleurs. Allons, c'est dit.

— C'est dit, puisque tu le veux. Laisse-moi seulement envoyer un télégramme à Richard pour qu'il m'expédie des effets. Tu es insupportable aussi ! Je te demande un peu si tu ne pouvais pas me dire cela dans ta dépêche ?

— Tu ne serais pas venu. Et puis tu lui enverras ce télégramme demain matin. Richard t'apportera ces effets lui-même. Nous aurons besoin de lui.

— De mon domestique ?...

— Parfaitement. Il t'est dévoué, n'est-ce pas ?

— C'est mon ancien ordonnance du 14e hussards ; il ne m'a pas quitté depuis sept ans. Mais comment Richard ?...

— Écoute.

— Je suis tout oreilles.

— Aujourd'hui, je revenais de Paris. Il y avait dans mon compartiment trois personnes. Trois hommes. Deux descendirent à Nanterre. Le troisième, qui était monté à Rueil, descendit à Chatou.

— Très bien.

— Au moment de quitter moi-même le compartiment, je vis à terre, plié en huit, ceci.

Et il me passa une lettre qu'il prit dans un tiroir.

— Tu vois que cette lettre se compose d'une feuille de papier pliée sur elle-même, sans enveloppe.

— Parfaitement. Elle est adressée à :

Monsieur X. Y. 31.

Poste restante.

Rueil.

— Et elle est timbrée?...

— Elle est timbrée de Londres.

— Bien. Je t'ai dit qu'elle était pliée en huit et un peu gondolée, comme si elle eût été mise dans l'ouverture d'un gant. En dépliant assez machinalement ce papier, il arriva que je l'ouvris en entier, et, comme j'allais le refermer, voyant que c'était une lettre, je fus frappé par ... ce que tu vas voir en l'ouvrant.

J'ouvris ; la lettre était ainsi conçue :

B. P. — 4. 22. 11. 16. 45. 13. 49. 14. 53. 17. 55. 12. 58. 24. 64. 29. 109. 20. 177. 15. 182. 19. 209. 23. 247. 9·. 302. 1. 304. 25. 307. 22. 415. 33. 419. 7·. 523. 6. 531. 3. 542. 34. 647. 37. 650. 37. 802. 24. 872. 2. 947. 7. 979. 27. 980. 38·.

Je regardai avec un certain étonnement dont l'expression fit rire Tômix.

— Je parie que tu ne sais pas ce que cela veut dire ? fit-il négligemment.

— Dame... il me semble....

— Il te semble mal, mon cher ami. Cela veut dire tout simplement :

Il faut absolument que H... disparaisse avant huit jours.

— Si tu m'as fait venir pour te moquer de moi.

— Pas le moins du monde ; je parle très sérieusement.

— Tu as traduit cela, toi ?

— Moi-même.

— Allons donc !

— Et je vais, si tu veux me prêter dix minutes d'attention, te le faire traduire toi-même.

— Ah ! cela, je serais curieux...

— Eh bien ! prends cette lettre et écoute-moi ! Tu n'as aucune notion de la cryptographie ?

— Pas la moindre, et l'étymologie, pour laquelle je sais encore assez de grec, m'apprend seule que c'est la science des écritures cachées.

— Parfaitement. Pour ramener cet art à son expression la plus simple, je te dirai qu'il y a, en somme, au point de vue qui nous occupe, c'est-à-dire au point de vue d'une lettre chiffrée, trois sortes de cryptographies : les cryptographies alphabétiques, c'est-à-dire celles où les signes, quels qu'ils soient, représentent des lettres ; les cryptographies par mots, où ces signes représentent non plus des lettres, mais des mots ; et enfin les cryptographies par grilles, où une grille en papier ou en métal mince, appliquée sur les signes, cache les mots inutiles et ne laisse voir, par ses jours, que ceux qui forment le vrai sens et le but de la lettre.

— J'aurai toujours au moins appris cela.

— Dès lors, le spécimen que nous avons sous les yeux appartient à l'un de ces trois genres. Procédons donc par élimination, et écartons d'abord la cryptographie au moyen de grilles...

— Parce que, s'il vous plaît ?...

— Parce que nous n'avons que cinq lignes de chiffres, et que, les pleins de la grille en couvrant une notable partie, il resterait fort peu de signes visibles. Ensuite, parce que, généralement, il n'y a pas lieu d'employer ce système conjointement avec un des deux systèmes chiffrés.

— Cependant cela pourrait se faire.

— Évidemment. Aussi j'écarte ce procédé, uniquement parce qu'il me paraît présenter peu de probabilités. J'y serais revenu si l'un des deux autres ne m'avait pas satisfait. Je continue. Je suppose donc que nous sommes en présence d'un des deux autres genres. Avons-nous affaire au procédé alphabétique ? c'est-à-dire à celui où les vingquatre lettres, étant chacune affectées d'un numéro quelconque, sont respectivement remplacées sur le document par ce numéro ? Evidemment non.

— Evidemment, évidemment ?...

— Je le prouve : examine la lettre. Que remarques-tu ?

— Je remarque que les chiffres sont disposés par groupes de *un*, de *deux* ou de trois.

— Très bien. Dès lors, si nous sommes en présence du système alphabétique que j'ai désigné,

chaque lettre sera représentée soit par un chiffre, soit par un groupe.

— Sans doute.

— Prenons le premier cas, celui où les lettres seraient représentées chacune par un seul chiffre : deux chiffres seront deux lettres, trois chiffres trois lettres et ainsi de suite.

— La Palisse !

— Et les séparations des groupes indiqueront les séparations des mots. Car, si elles avaient pour but de dérouter simplement un chercheur, elles auraient le même inconvénient pour le destinataire. Et ce serait là une précaution puérile qui ne résisterait pas au procédé de divination d'Edgar Poë. Or compte combien les premiers groupes contiennent de chiffres.

— Le premier groupe en a un [1]. Après quoi j'en trouve quinze qui n'en ont que deux. Puis...

— Halte là; cela suffit. Ceci revient à dire *quinze mots de deux lettres*. Connais-tu une langue quelconque usuelle où il puisse y avoir, dans une

1. B. P. — 4. 22. 11. 16. 45. 13. 49. 14. 53. 17. 55. 12. 58. 24. 64. 29. 109. 20. 177. 15. 182. 19. 209. 23. 247. 9·. 302. 1. 304. 25. 307. 22. 415. 33. 419. 7·. 523. 6. 531. 3. 542. 34. 647. 37. 650. 37. 802. 24. 872. 2. 947. 7. 979. 27. 980. 38·.

phrase ayant un sens, quinze mots de deux lettres ?

— Ma foi non.

— Ni moi. Donc écartons cette hypothèse que chaque chiffre est une lettre. Les lettres sont-elles représentées par des groupes ?

— Peut-être.

— Nous allons voir. Voilà un crayon. Ecris une phrase quelconque, la première venue.

J'écrivis :

Tômix finira nécessairement à Charenton.

— Merci, cher ami, merci, dit-il. Or qu'observes-tu dans ta phrase aimable, au point de vue des lettres ?

— Il s'en trouve plusieurs de répétées. Ainsi l'*e* s'y trouve cinq fois, l'*o* deux fois, etc.

— Très juste. Et cela sera toujours ainsi fatalement quand une phrase aura plus de vingt-quatre lettres.

— Parbleu !

— Eh bien, combien as-tu de groupes ?

B. P. — 4. 22. 11. 16. 45. 13. 49. 14. 53. 17. 55. 12. 58. 24. 64. 29. 109. 20. 177. 15. 182. 19. 209. 23. 247. 9·. 302. 1. 304. 25. 307. 22. 415. 33. 419. 7·. 523. 6. 531. 3. 542. 34. 647. 37. 650. 37. 802. 24. 872. 2. 947. 7. 979. 27. 980. 38·.

— Quarante-six.

— Et combien en trouves-tu de semblables ?

— Pas un ; ah, si ! le groupe 27 se trouve deux fois.

— Donc il y aurait quarante-cinq signes différents pour exprimer vingt-quatre lettres, ce qui est absolument improbable. Remarque bien que je dis toujours *improbable*, parce que nous ne pouvons pas raisonner sur des certitudes. C'est déjà très beau d'arriver à de fortes probabilités.

— D'accord.

— Nous écartons donc l'hypothèse d'une cryptographie alphabétique, ou, du moins, *purement alphabétique*. Sommes-nous donc en présence du système où un groupe de chiffres représente un mot ?

— Probablement.

— Je ne suis pas de ton avis.

— Alors que nous restera-t-il ?

— Nous nous occuperons de cela plus tard. Je dis, pour le moment, que les nombres que tu as sous les yeux ne doivent pas représenter des mots. En effet, voici comment on pratique ce système : chaque correspondant est porteur d'un dictionnaire identique du genre de ceux des si-

gnaux maritimes. Ce dictionnaire contient tous les mots, numérotés dans chaque page de 1 à 100, par exemple. Ainsi, supposons que le mot *ami* soit le trentième de la page quarante-sept : il s'exprimera ainsi :

47. 30.

Le mot *nécessaire*, étant la soixante-deuxième de la page cent vingt, s'écrira :

120. 62.

Tu as compris ?

— Admirablement. Et il me semble que notre document comporterait très bien ce genre d'hypothèse.

— Parce que ?...

— Parce que, d'après ce que tu dis, chaque mot étant représenté par deux groupes, le total des groupes doit être pair. Et il l'est, puisqu'il y en a quarante-six.

— Pas mal, et ensuite ?

— Ensuite parce que, à partir du dix-septième groupe, l'alternance constante d'un nombre fort

B. P. — 4. 22. 11. 16. 45. 13. 49. 14. 53. 17. 55. 12. 58. 24. 64. 29. 109. 20. 177. 15. 182. 19. 209. 23. 247. 9·. 302. 1. 304. 25. 307. 22. 415. 33. 419. 7·. 523. 6. 531. 3. 542. 34. 647. 37. 650. 37. 802. 24. 872. 2. 947. 7. 979. 27. 980. 38·.

et d'un nombre faible, celui-là précédant toujours le second, confirmerait la supposition de deux groupes indiquant, le premier, qui est plus fort, la page, et le second la ligne, le nombre des pages, dans un livre, étant presque toujours plus élevé que celui des lignes dans une page.

— Très juste. Eh mais ! tu prends aussi le chemin de Charenton, toi.

Le fait est que cette recherche commençait à me passionner.

— C'est judicieusement raisonné, continua Tômix, et tes observations nous serviront tout à l'heure. Pourtant, nous n'avons pas à déchiffrer une cryptographie par mots, et voici pourquoi : Tu remarques que la lettre est adressée poste restante, à des initiales suivies d'un nombre.

— Eh bien ?

— Eh bien ! cela prouve surabondamment que le destinataire a de fortes raisons pour ne pas recevoir cette lettre chez lui, quand tu devrais m'appeler encore La Palisse ; par suite, que ces mêmes raisons doivent faire qu'il ne tient pas à la déchiffrer *chez lui*, à cause, probablement, de la présence de quelqu'un qu'il ne veut pas mettre dans

sa confidence. Dès lors, il doit se livrer *dehors* à sa traduction. Or il est peu admissible qu'il transporte sur lui le dictionnaire nécessaire, attendu d'abord qu'il doit être assez volumineux, qu'ensuite il risquerait de le perdre, ce qui le mettrait dans l'impossibilité de continuer à correspondre ; et qu'enfin, trouvé par un autre, il lui donnerait la clef de son système. Or un homme qui a une correspondance chiffrée donne le moins possible au hasard.

— Mais alors il ne nous reste plus rien !

— Pardon. Reprends le document. Examine les groupes de deux en deux, en commençant par le premier. C'est ?...

— C'est quatre.

— Le second ?

— Onze.

— Le troisième ?

— Quarante-cinq.

— Et ainsi de suite. Observes-tu qu'ils suivent une loi quelconque ?

B. P. — 4. 22. 11. 16. 45. 13. 49. 14. 53. 17. 55. 12. 58. 24. 64. 29. 109. 20. 177. 15. 182. 19. 209. 23. 247. 9·. 302. 1. 304. 25. 307. 22. 415. 33. 419. 7·. 523. 6. 531. 3. 542. 34. 647. 37. 650. 37. 802. 24. 872. 2. 947. 7. 979. 27. 980. 38·.

— Attends donc... attends donc... mais oui ; ils vont toujours en augmentant jusqu'à l'avant-dernier groupe, qui est 980.

— Parfaitement ; c'est-à-dire qu'ils reproduisent absolument ce qui se passerait si tu feuilletais un livre depuis le commencement sans tourner toutes les pages et en inscrivant au fur et à mesure les numéros des feuillets. Prends maintenant, *à partir du second*, les groupes de deux en deux, que tu viens de négliger. Quel est le plus bas numériquement ?

— 1.

— Et le plus haut ?

— 38.

— C'est-à-dire un nombre vraisemblable de lignes d'une page.

— Eh bien, mais... nous revenons à l'hypothèse du livre.

— Non, pas *du livre*, mais d'*un livre.*

— Voilà. Mais il n'y a plus qu'à trouver le livre ; et dame...

— Oh ! avec un peu de raisonnement, dans l'espèce, c'est un jeu : nous venons d'admettre que le destinataire ne traduisait pas chez lui et que,

vraisemblablement, il ne portait pas le livre sur lui. Cette vraisemblance s'accroît encore par ce fait que, si nous supposons que les groupes pris de deux en deux en commençant par le premier représentent la page, le dernier, 980, indique un nombre de pages tel qu'il est impossible de porter sur soi un tel volume. Dès lors, monsieur XY. 31, opérant dehors, lui et son correspondant ont dû chercher un ouvrage qui se trouve partout. Et quel est l'ouvrage qui se trouve le plus, *partout*, je te prie?

— Mon Dieu !... le *Bottin ?...*

— Juste. Et les deux initiales de tête sont B. P. Vois-tu un inconvénient à ce qu'elles signifient que cette fois ils se sont servis du *Bottin de Paris ?*

— Bravo ! nous y sommes !

— Ah ! tu crois ? Eh bien, tiens, voilà le Bottin de Paris. Cherche, d'après le document, page 4, ligne 22.

— Je trouve : marchés de Paris.

— Bien ; écris : *marchés*. Là. Maintenant cherche page 11, ligne 16.

— Je trouve : égouts (service des).

— Ecris toujours : Page 45, ligne 13.

— Naudin (Henri-Paul).

— Ecris encore. Page 49, ligne 14.

— Entrée du palais.

— Page 53, ligne 17.

— Services administratifs.

— Page 55, ligne 12.

— Tribunaux.

— 58, ligne 24.

— Emplacement.

— 64, ligne 29.

— Recettes.

— Récapitule, maintenant. Cela te donne : *Marchés. Egouts. Naudin. Entrée. Services. Tribunaux. Emplacement. Recettes.*

— Cela ne veut rien dire, fis-je tout penaud.

— Tu vois bien que ce n'est pas une cryptographie par mots. Et cependant nous ne pouvons pas chercher ailleurs, avec les chances acquises de ce côté. Seulement, ce système, nous l'appliquons mal. Si nous revenions un peu à notre genre alphabétique.

— Mais tu l'as écarté tout à l'heure.

— J'ai écarté un système *purement alphabétique*, c'est-à-dire celui où chaque lettre est re-

présentée par un nombre toujours le même. Je n'ai rien dit de plus. Examinons donc si l'alphabet ne joue pas là un rôle. Notre expéditeur ne peut-il pas avoir combiné les deux systèmes, appliqué aux lettres ce qui se fait pour les mots, et représenté, par les deux groupes, une lettre au lieu d'un mot, qui se trouve à la page et à la ligne indiquées. Arrêtons-nous un moment à cette idée. Quelle est, dans ce cas, la combinaison qui se présente immédiatement à l'esprit ?

— Parbleu, la première lettre de la ligne.

— Essaye. Comme tu as pris tout à l'heure le premier mot de chaque ligne, tu n'as qu'à prendre la première lettre de chacun de tes mots. Ecris-les donc.

J'écrivis :

M.E.N.E.S.T.E.R.

— Nous y voilà, mon bon ami, dit triomphalement Tômix. Ceci est d'excellent espagnol et veut dire : *nécessaire*. Ce petit travail t'intéresse ?

— Vivement.

— Eh bien, continue-le ; et, si tu trouves quelque chose d'incompréhensible, ne t'y arrête pas pour l'instant.

Au bout d'un quart d'heure, j'étais en possession de la ligne suivante :

Menestertodothdispcaanteochod.

— Tu sais l'espagnol comme moi. Sépare donc dès à présent les mots absolument acquis.

Je le fis et j'obtins :

Menester. Todo. T. H. Dispca. Ante. Ocho. D.

— Ce qui veut dire ?

— *Nécessaire. Tout.* Puis deux lettres et un mot incompréhensible, *Dispca*. Puis : *Avant. Huit.* Et enfin encore une lettre.

— Que remarques-tu aux groupes qui représentent les lettres et les mots défectueux ?

— Ils sont pointés, sauf un.

— Qui représente ?

— L'H.

— Donc il y a pour ces groupes-là une loi supplémentaire, sauf pour celui de l'H, qui, n'ayant rien de particulier, doit être considéré comme ne représentant bien que l'H seule. Or, nos correspondants, ayant combiné deux systèmes et s'étant servis ainsi en majeure partie d'un procédé alphabétique particulier, n'ont-ils pas pu revenir, par

un excès de précaution, au genre par mots?

— C'est possible.

— Voyons donc ce qui résulterait de cette hypothèse. Prends les deux groupes qui t'ont donné le T. C'est 247. 9. — Page 247, ligne 9, il y a : *Transe*, cordonnier en gros. Ce qui te donnerait :

Menester todo transe.

Or *todo transe* est une locution espagnole qui veut dire : à toute force. Tu trouverais de même, dit-il en consultant son carnet, *Parès*, tablettier, qui, placé entre les deux syllabes *dis* et *ca* du mot incompréhensible *dispca*, remplace le *p* et complète ainsi le mot *disparesca*, disparaisse. Et enfin *Dias*, encadreur, qui, avec *ante ocho* fait *ante ocho dias*, avant huit jours. Cette fois, nous y sommes, et nous obtenons définitivement :

Nécessaire toute force H... disparaisse avant huit jours.

Tu vois que ce n'était pas très difficile. Je crois que nous pouvons, sans présomption, accepter cette version pour la vraie. Il serait bien extraordinaire, en effet, s'il y en avait un autre que la même combinaison puisse présenter deux sens aussi clairs, aussi précis

— C'est mon avis.

Dès lors, puisque nous avons traduit le document, examinons maintenant ce qu'il dit : ce ne sera pas long, attendu que c'est net et carré : *Il faut à toute force que H disparaisse avant huit jours*. H... est évidemment quelqu'un qui gêne nos deux correspondants et dont ils ont résolu de se débarrasser. Il y a donc un crime sous roche.

— Probablement.

— Eh bien! ne te plairait-il pas de jouer un peu le rôle de Providence cachée, de faire de la police *in partibus*, et de nous amuser à contrecarrer les projets de deux individus qui se cachent trop pour ne pas être deux gredins?

— J'allais te le proposer.

— Alors, c'est convenu. Dès demain, nous nous mettons en campagne. Arrêtons ce soir notre ligne de conduite. La première condition est de connaître monsieur X. Y. 31.

— Ne l'as-tu pas vu en chemin de fer?

— Si. Mais j'étais si occupé à lire l'*Annuaire des longitudes* que je ne l'ai pour ainsi dire pas remarqué. Laissons donc cette chance de côté. D'autant plus que l'homme monté à Rueil et des-

cendu à Chatou peut très bien, en somme, ne pa être celui qui a perdu la lettre. Ne raisonnons qu sur des bases acquises. Je pars de ce principe qu cet individu a reçu le document à Rueil, ce qui es sûr. Tu avoueras que, d'après sa teneur d'abord d'après les précautions prises ensuite, le destina taire devait attacher une haute importance à le tra duire immédiatement; que, dès lors, il doit êtr entré dans un café du pays pour demander le Bot tin, ce qui est un acte fort naturel et ne pouvai exciter nuls soupçons.

— Je te suis.

— Tu sais aussi qu'il n'y pas de très nombreu cafés à Rueil et que si, dans ce nombre restreint deux ou trois possèdent l'Annuaire, c'est le maxi mum.

— C'est évident.

— Nous n'avons donc qu'à aller à Rueil dè demain matin et à nous informer adroitemen des personnes qui ont pu consulter le Bottin la veille. Le fait doit être relativement rare à Rueil On se le rappellera par conséquent, et nous pourrons obtenir ainsi un commencement de piste.

— Cependant si nos renseignements nous indiquent plusieurs personnes?

— C'est possible; mais observe donc ceci : la lettre vient de Londres et est en espagnol. Il y a donc des chances pour que l'individu appartienne à une des nationalités anglaise ou espagnole... Oh! rien que des chances; mais enfin avoue que si nous pouvons acquérir la certitude qu'hier, avant le départ de mon train, un homme, présentant les caractères extérieurs de la race anglo-saxonne ou de la race ibérique, a consulté longuement le Bottin, en tenant un papier à la main, cela constituera un ensemble de circonstances qui, isolément, ne diraient rien, mais dont le faisceau donnera naissance à une quasi-certitude.

— Moi, j'opine pour un Espagnol.

— Au premier abord, cela semble vraisemblable. Pourquoi, en effet, la lettre serait-elle chiffrée dans cette langue? Pourtant, deux raisons diminuent considérablement cette probabilité. La première, c'est qu'on peut avoir employé à dessein un autre idiome que celui des correspondants, par surcroît de précaution; et cette remarque est précieuse, car elle tendrait à établir que la personne qu'on

redoute, et à l'égard de qui l'on s'entoure de tant de mystère, connaît l'anglais et le français et non l'espagnol. La seconde, c'est que, en envoyant la phrase en langue anglaise, la traduction par le Bottin eût été plus ardue, principalement en ce qui concerne les mots entiers représentés par des chiffres pointés, le génie de la langue anglaise différant infiniment plus de celui du français que l'espagnol. Je ne conclus pas de ces hypothèses très faibles d'ailleurs que notre homme soit un Anglais, mais simplement qu'il peut l'être tout aussi bien qu'Espagnol.

Donc, demain matin, nous partons pour Rueil. Et, là-dessus, allons nous coucher; les résultats de cette enquête nous diront ce que nous aurons à faire ensuite.

. . . .

Je dormis très mal. Toute la nuit, de grands chiffres dansèrent devant mes yeux les farandoles les plus enchevêtrées, au son d'un orchestre dirigé tantôt par un insulaire, tantôt par un fils du Cid, qui accompagnait la danse en frappant sur de gigantesques Bottins. Aussi, dès huit heures, j'étais sur pied. Tautin, toujours matinal, m'attendait en

fumant un cigare dans le jardinet, et, par manière de passe-temps, calculait, à l'aide d'un théodolite, la hauteur exacte des collines de Cormeil.

— Ah! ah! me cria-t-il quand, la tête un peu lourde et les yeux gonflés, j'ouvris ma fenêtre au vent matinal et frais; ah! ah! cela te fait lever de bonne heure, boulevardier!

Descends à la salle à manger ; nous allons nous lester d'une tasse de thé et de quelques grillades. J'ai reçu d'Isigny d'excellent beurre qui accompagne délicieusement une tranche de jambon d'York.

A neuf heures sept minutes, nous prenions le train.

En débarquant à Rueil, Tautin me dit :

— D'abord, commençons par envoyer un dépêche à Richard, pour qu'il t'apporte une valise chez moi. Et ne néglige pas de dire qu'il en prenne une pour lui-même; il en aura peut-être besoin.

— Ah! oui, à propos... Pourquoi?

— Tu le sauras plus tard. Fais ce que je te dis.

Nous étions tous habitués à avoir une telle confiance dans les raisonnements de Tômix que j'obéis sans rien demander de plus.

— Et maintenant en chasse! dit-il en sortant du bureau télégraphique.

Nous connaissions tous deux très bien Rueil; nous entrâmes d'abord au café Bordin. Il n'y avait pas de Bottin. Le patron nous l'avoua sans aucune réflexion. Nous continuâmes.

Au quatrième établissement, le patron nous dit :

— Je ne l'ai pas encore, mais il faudra que je me le procure. Pas plus tard qu'hier, on me l'a encore demandé.

— Ah! oui, dit Tômix, en s'adressant à moi. Ça doit être notre ami Pontravel, qui cherche partout mon adresse...

Puis, au patron :

— Un brun vif, l'air méridional?

— Pas du tout; un blond, ayant l'air d'un Anglais; un bel homme. Il est parti, paraissant fort désappointé.

— Ah! ce n'était pas Pontravel, alors; merci, monsieur.

— Tu vois, ajouta-t-il, une fois dehors; voilà un commencement de lueur. Il nous reste encore le café Sonis, près de la station de tramways; allons-y.

Nous entrâmes dans l'établissement, et un jeune homme à favoris corrects, fort bien vêtu, s'avança avec empressement pour nous servir.

— Bonjour, monsieur Marcel, me dit-il.

— Tiens, c'est vous, Paul? Vous que j'ai laissé bambin partant pour faire vos études au collège de Sens?

— Moi-même, Paul Sonis, en personne.

— Et vous voilà définitivement revenu à la maison paternelle?

— Oui, monsieur; je suis licencié en droit depuis un mois.

— Mes compliments. Veuillez nous faire donner du madère et le Bottin.

— Ma parole d'honneur, me dit Tômix quand il se fut éloigné, si les cafetiers se font avocats, que feront ceux-ci?

— Ils se feront ministres, répondis-je.

Le jeune homme revint, apportant lui-même les objets demandés.

— Dites-moi, un monsieur n'est-il pas venu hier demander si l'on connaissait l'adresse de M. Mallet, à Bougival, interrogea mon ami?

— Non, monsieur.

— C'est singulier. Il paraît que ce diable de Brown, ajoute-t-il en s'adressant à moi, qui est revenu d'Amérique depuis deux jours, cherche partout l'adresse exacte de notre ami Mallet, qui a son usine à Bougival.

— M. Georges Mallet, le fabricant de produits chimiques? dit Paul.

— Précisément. Et, comme Brown est plus distrait que feu Ampère, il ne pense même pas à chercher dans l'Almanach des 25 000 adresses.

— Ah mais... Attendez donc... Comment est-il, ce monsieur?

— Il est grand et blond; l'air d'un Anglais, qu'il est d'ailleurs.

— Oui, c'est bien cela; il est venu hier, sur les deux heures, un monsieur, qui répond à ce signalement : un grand blond, avec la moustache; l'accent anglais.

— Habillé comment?

— Un vêtement complet, à carreaux bruns et noirs; il a précisément demandé le Bottin.

— Parbleu, c'est lui. Espérons qu'il a trouvé l'adresse de Mallet. Il est moins étourdi que je ne pensais.

Et d'un air parfaitement naturel, Tômix fit semblant de chercher quelque chose dans le dictionnaire. Cinq minutes plus tard, nous sortions, après avoir souhaité une belle carrière dans le barreau au fils du limonadier.

Un quart d'heure après, nous reprenions le train, qui passe toutes les heures, et nous débarquions à Chatou.

— Mon cher ami, nous tenons la piste, me disait Tômix dans le trajet. Je me rappelle maintenant fort bien que mon compagnon de voyage portait un vêtement pareil à celui qui a été décrit par le fils Sonis. C'est donc lui qu'il s'agit de trouver.

— Mais qu'est-ce qui te fait croire que nous le trouverons à Chatou?

— D'abord, il y est descendu.

— Ce n'est pas une raison.

— Très judicieux. Mais, après avoir reçu une lettre aussi catégorique, quel est l'homme qui n'éprouverait pas le besoin de réfléchir sans être dérangé? Et où est-on mieux pour cela que chez soi? Il a donc dû rentrer chez lui immédiatement. Donc son *chez lui* est à Chatou.

— Mais Chatou est grand, et la même station dessert Chatou et Croissy.

— Aussi nous ne le tenons pas. Cependant, dans un petit pays, avec son signalement, nous sommes sûrs d'arriver à lui; c'est une question de patience.

— Comment comptes-tu t'y prendre pour commencer? Nous n'avons pas les privilèges des agents de la sûreté.

— Tu vas voir.

En descendant du train, Tautin s'adressa à l'employé qui recueillait les billets.

— Hier, dit-il, je revenais de Paris. Dans mon compartiment se trouvait un monsieur, grand, blond, ayant l'air d'un Anglais, portant des moustaches, habillé d'un vêtement complet à carreaux bruns et noirs, qui est descendu ici; et j'ai trouvé à sa place ce carnet qu'il a sans doute perdu. Je voudrais le lui rendre. Connaissez-vous ce monsieur à Chatou?

— Monsieur, j'ai vu souvent quelqu'un qui ressemble à ce que vous dites, mais je ne sais ni son nom ni son adresse. Généralement, il descend à gauche, de façon à aller rejoindre le bord de la Seine. Il doit demeurer par là.

— Merci.

— Nous allons maintenant, me dit Tômix, poser la même question à tous les fournisseurs que nous trouverons dans cette direction.

Je n'entre pas dans le détail de ces divers interrogatoires; après plusieurs stations infructueuses chez des épiciers, des fruitiers, des bouchers, etc., le passeur du bac de Croissy nous répondit catégoriquement :

— C'est M. Stephen Wild. Il demeure avenue du Colifichet, n° 1 *bis*. Je l'ai vu rentrer hier à l'heure que vous dites.

— Et maintenant, me dit mon ami, nous tenons notre homme. Allons déjeuner chez Fournaise. On y fait de délicieuses matelotes de Seine avec des anguilles et des goujons, qui viennent, disent les mauvais plaisants, de l'Erdre, près de Nantes, et qui n'en sont pas moins bons pour cela.

II

Une demi-heure plus tard, nous étions à table, dans un cabinet du restaurant Fournaise, et nous faisions longuement honneur à un déjeuner savamment composé par Tômix et confortablement exécuté par le chef de l'endroit.

Tautin avait un principe : ne jamais parler d'affaires sérieuses pendant les repas.

Il prétendait que l'activité dépensée à l'appréciation et à l'absorption des mets était autant de pris au cerveau, qui n'avait plus, dès lors, la plénitude de sa puissance, et qu'on arrivait ainsi à mal penser et à mal manger; tandis que, après le repas, l'organe intellectuel, réconforté par le commencement de l'assimilation, reposé, tranquille,

heureux, dissertait à l'aise et se trouvait infiniment plus apte à résoudre les difficultés. Et puis les grands appétits sont silencieux, tout comme les grandes douleurs, et Dieu sait si nos courses et notre lever matinal avaient aiguisé les nôtres. Nous restâmes trois bons quarts d'heure en face l'un de l'autre, fonctionnant religieusement et n'échangeant que des idées auxquelles la métaphysique était absolument étrangère, comme :

— Ce foie gras est exquis; j'en reprends...

Ou :

— Tu m'oublies. Verse-moi à boire. Mais quand le garçon eut apporté un café spécialement fait pour nous, quand Tômix m'eut fait passer un de ses fameux cigares, il se renversa dans sa chaise en envoyant au ciel une bouffée bleue...

— A présent, les affaires sérieuses.

Je pris une pose grave et j'écoutai.

— Nous tenons notre homme, mais non *l'autre*. Nous connaissons le criminel, mais non la victime.

— Comme tu y vas!

— C'est pour être clair. Or, si nous voulons sauver celle-ci, la première condition est de la

connaître. Pour y arriver, nous avons déjà deux indications précieuses :

1° La personne désignée sous l'initiale H fait partie des relations de Wild, et même de ses relations très intimes. Tu vois pourquoi?

— Parce que, si cette personne n'avait pas chez lui ses grandes et petites entrées, il ne se serait pas fait adresser sa lettre avec tant de précautions et n'aurait pas choisi précisément un système de cryptographie susceptible d'être résolu hors de chez lui.

— Tu fais décidément des progrès.

— A ton école...

— Donc, c'est dans l'intimité de sir Stephen que nous devons chercher.

2° Puisque notre correspondant, connu aujourd'hui, n'est pas Espagnol, la seule raison pour qu'on lui écrive dans une autre langue que la sienne est un surcroît de prudence. La personne visée dans le document doit parler anglais et ne pas comprendre l'espagnol. Remarque que cette précaution n'était pas oiseuse, car, si je n'avais pas su l'espagnol, je me serais arrêté, même après avoir trouvé la clef, devant cette bizarre succession de lettres :

Menestertodochaisptaanteochod.

J'aurais cru m'être trompé, et j'aurais cherché ailleurs. Donc nous savons déjà que H. est quelqu'un qui a ses entrées constantes chez sir Stephen, et que probablement il parle la langue de Shakespeare, mais non celle de Cervantès.

— Dès lors, qu'allons-nous faire?

— Nous allons rentrer chez moi.

— Tu dis?...

— Que nous allons rentrer chez moi pour y trouver ton domestique, qui doit y être, — à moins que tu ne préfères t'habiller toi-même en valet de chambre et interroger les domestiques de M. Wild, ce qui est le moyen le plus sûr d'être renseigné.

— Le diable t'emporte!

— Alors, partons ensemble... pour Le Pecq.

— Partons.

Chemin faisant, Tômix me fit la leçon, et, en arrivant, j'eus avec mon fidèle serviteur la conversation suivante :

— Richard.

— Mon l't'nant!

(Cela veut dire : mon lieutenant. C'est encore une cryptographie, comme on voit. J'étais arrivé à décider Richard à couper ses moustaches pour

laisser pousser ses favoris; je n'ai jamais pu obtenir qu'il m'appelât autrement qu'au régiment.

— Tu m'es dévoué tout de bon, hein?

— Vous le savez, mon l't'nant!

— Veux-tu me rendre un grand service?

— Parbleu, mon l't'nant!

— Eh bien, tu vas aller à Chatou, avenue du Colifichet, n° 1 *bis*. Il y a là un monsieur qui s'appelle Stephen Wild.

— Stephen Wild. Très bien.

— Ce monsieur doit avoir, soit un domestique, soit une domestique. Tu lieras connaissance avec cet homme ou cette femme.

— S'il ne s'agit que de lier connaissance! surtout si c'est une femme...

— Taisez-vous, hussard!

Richard bondit. Ce mot avait pour résultat de lui faire prendre instantanément la position du soldat sans armes, ce qui jurait singulièrement avec ses grands favoris.

— Tu seras grand et généreux. Voilà de l'argent. Et ce soir, au rapport, qui aura lieu à sept heures, — ce soir, tu entends bien, — il me faut la liste complète de toutes les connaissances de M. Ste-

phen Wild. Et surtout qu'on ne se doute pas que tu es venu pour cela.

— C'est tout, mon l't'nant?

— C'est tout.

— Mon l't'nant peut compter sur moi : ce soir, à sept heures, il aura sa liste.

— C'est bon. Va.

Quand il fut parti, Tômix me dit :

— Maintenant, nous n'avons qu'à attendre ton hussard. Si tu veux, nous allons résoudre quelques problèmes d'analytique, ou faire un peu de calcul différentiel. J'ai quelques questions des plus intéressantes.

— Merci mille fois. Je vais visiter le musée de Saint-Germain.

— Je ne te retiens pas.

— J'espère bien.

Et je partis, le laissant nageant déjà dans les x et les y, se faufilant parmi les racines carrées ou cubiques, tournant autour des logarithmes, enjambant les barres de fraction, et faisant, en un mot, tout ce qui concerne son état.

A six heures et demie, j'étais de retour.

A sept heures, Richard entrait, venait à moi et,

le plus simplement du monde, me remettait un papier en me disant :

— Voilà, mon l't'nant.

— A la bonne heure, ç'a été vite fait.

— Mon l't'nant, c'était une cuisinière.

— Ah! alors, très bien, je comprends. Tu peux te retirer, je suis content de toi. As-tu dépensé l'argent?

— Pas tout, mon l't'nant, j'ai seulement été à la fête de Nanterre avec mademoiselle Virginie.

— Eh bien! garde le reste. Va.

La liste était assez longue, quoique M. Wild n'eût pas autant de relations que nous le craignions. Elle commençait ainsi :

M. et madame John. T. Forster, 16, rue du Rocher, Paris.

M. Duplessis, 17, rue Mosnier, Paris.

M. Georges Van Baër, 14, rue Richelieu, Paris.

M. et madame William Parting, 107, rue de Rivoli, Paris.

Sir Henri Tonningham et miss Isabel Tonningham, villa Bargetan, à Port-Marly.

M. et mademoislle Naisser, 24, rue Caumartin, Paris, etc., etc.

— Il y en a que je connais, là-dedans, dis-je à Tômix.

— Qui cela?

— Henri Tonningham *esq.*, et miss Tonningham Leur maison est à deux pas de la mienne, à Port-Marly.

— Eh bien! tant mieux, cher ami : c'est autant de fait, car il y a gros à parier que ce sont là les gens que nous cherchons. Nous trouvons là, au milieu des autres noms anglais, le seul qui commence par un H, *Henry*. Ensuite le seul personnage qui demeure auprès de M. Wild, ce qui lui permet d'y venir souvent. Reste maintenant à constater une probabilité de plus, en sachant s'il parle l'espagnol. Les connais-tu beaucoup?

— Beaucoup, non; mais j'ai avec eux de bonnes relations de voisinage.

— Quelle est leur position?

— Ce sont deux orphelins, le frère et la sœur. Le frère a trente ans et la sœur vingt. Ils ont une assez jolie fortune et vivent six mois à Port-Marly. Le reste de l'année, ils vont à Pau ou à Nice.

— C'est tout ce que tu en sais?

— Ma foi oui.

— C'est peu, mais c'est quelque chose. Or çà, écoute-moi bien : nous allons dîner, et demain, à la première heure, nous allons nous installer chez toi à Port-Marly.

— Ça ne sera pas brillant ; je n'y ai pas mis les pieds depuis trois mois.

— Richard va partir ce soir et mettra la maison en état.

— Soit.

— Et, dès que l'heure sera convenable, tu iras faire une visite et me présenteras comme un ami invité à passer quelques jours sous ton toit hospitalier.

— Et puis?

— Et puis nous nous partagerons les rôles. Moi, je m'insinuerai dans l'intimité des Tonningham, et toi tu dirigeras les opérations contre Stephen Wild.

— Tu oublies que nous n'avons que huit jours et que t'introduire en huit jours dans l'intimité d'un Anglais et d'une Anglaise est une tâche ardue.

— Cela dépend. Comment les connais-tu?

— Je leur ai été présenté par notre ami de Parsy, qui les connaît intimement. Par lui, nous

pourrions avoir des renseignements, mais il est attaché à l'ambassade de France à Pétersbourg.

— Tant pis. Enfin, tu les connais bien; ce n'est pas une relation de hasard; or, avec les Anglais, la grosse question est d'être présenté par quelqu'un qui soit dans les conditions où tu es toi-même à leur égard. Je continue donc : Connais-tu à sir Henry un goût prononcé pour quelque chose; une manie, si tu veux. Aime-t-il, par exemple, quelque branche des connaissances humaines, comme moi les sciences?

— Ah! pour cela, oui. Il a une passion pour toutes les inventions industrielles. Tout le premier étage de leur maison est occupé par un laboratoire qui a le don de m'inspirer une terreur salutaire. Il y a là toute une gamme de bobines de Rhumkorff aux cylindres noirs qui coudoient de petits moteurs à vapeur brillants comme des montres, des machines électro-magnétiques toutes biscornues, des piles à nombreux éléments, des modèles de télégraphes, des photomètres prétendus enregistreurs, des ballons, des creusets, un grand fourneau, un ventilateur! Et, quand on vient le voir, il vous dit avec le plus grand sang-

froid du monde des choses comme celle-ci :

— Prenez garde : là, dans l'appareil en plomb, il y a de l'acide cyanhydrique qui se fait, et, si vous dérangiez quelque chose, nous risquerions une explosion que nous ne pourrions pas raconter faute d'être en vie.

— A merveille, dit le mathématicien; avec des dispositions telles, dans quarante-huit heures, nous serons intimes. Tu me présenteras comme un ingénieur de tes amis, physicien et chimiste. Nous analyserons ensemble une ou deux substances; nous étudierons quelques réactions, nous ferons sauter une ou deux cornues... le *cant* le plus britannique ne résiste pas à ces choses-là.

— Et alors?

— Comment, et alors? Mais si c'est à M. Henry Tonningham que Wild en veut, comme je le crois, il ne peut avoir que trois mobiles : l'argent, l'amour ou la vengeance.

— Eh bien?

— Eh bien, tu ne supposes pas que Wild aura la bonté de nous renseigner. Ce n'est donc que sir Henry qui pourra le faire, sans s'en douter; ou, sinon lui, du moins les explications que je compte

obtenir de lui sur ses relations avec notre correspondant si mystérieux.

— Je comprends.

— C'est heureux. Je prends donc pour moi cette partie de l'enquête. Toi, tu vas te charger de la surveillance de sir Stephen.

— Ah çà! dis donc...

— Oh! attends, attends, mon Dieu! attends! Nous irons voir demain un certain marchand de tabac de ma connaissance, ancien agent de la sûreté, et qui fait de la police par goût et par intérêt. Il mettra en campagne quelques limiers qu'il a sous ses ordres, et tu connaîtras chaque jour l'emploi, heure par heure, du temps de notre homme.

— Ne trouves-tu pas que c'est un peu risqué, ce métier-là?

— Pourquoi? Si, par impossible, nous le soupçonnons à tort, les secrets de sa vie resteront entre toi et moi. Il n'y aura donc pas de mal. Dans le cas contraire, nous n'aurons fait que du bien.

— Diable d'homme, avec tes raisonnements!

— Donc tu centraliseras les rapports et tu me les communiqueras chaque jour.

— C'est convenu.

— Et comme, quels que soient les renseignements que j'aurai par M. Henry, il faut, pour les éclaircir, que nous connaissions bien la personnalité de... mettons de l'accusé... Richard, qui t'a accompagné en Angleterre et qui parle anglais, partira dans deux jours pour Londres.

— Tu es fou, il n'y connaît personne.

— Aussi lui ferai-je donner une recommandation destinée à l'aider à se placer là-bas.

— Et laquelle, je te prie?

Je fus abasourdi par cette réponse :

— Celle de Stephen Wild, *esq.*, en personne.

III

Le lendemain, après que Tômix fut allé à Paris organiser le service de surveillance secrète avec son marchand de tabac, nous partîmes pour mon cottage, où nous nous installions à deux heures. A quatre heures, nous nous présentions à la villa Bargetan.

On nous accueillit à merveille, comme on accueille à la campagne une compagnie, c'est-à-dire une distraction de plus. Miss Isabel, qui était, par parenthèses, une fort belle blonde, jolie comme les Anglaises quand elles s'en mêlent, fit à mon ami un charmant accueil. Quant à son frère, sitôt qu'il se sut en présence de quelqu'un qui pouvait comprendre ses goûts, il l'emmena dans

le fameux laboratoire, où ils passèrent une bonne heure, que j'employai avec miss Isabel à faire de la musique et à examiner les aquarelles chères à toutes les jeunes filles d'outre-mer.

On nous retint à dîner, et, quand j'eus déclaré que nous allions rester quelque temps à ma maisonnette, on nous dit qu'on espérait bien nous revoir chaque jour. Bref, l'affaire s'engageait sous les meilleurs auspices.

Il me sembla que Tômix faisait une certaine impression sur miss Isabel. Ce diable de garçon, quand il voulait s'en donner la peine, c'est-à-dire quand il avait pour cela des motifs sérieux, devenait un très brillant causeur. Il avait dans l'esprit ce tour un peu paradoxal, cet art des ingénieux rapprochements qui plaisent toujours beaucoup aux femmes. Après dîner, nous descendîmes au salon, et, tandis que j'aidais la jeune Anglaise à dévider de la soie, Tômix entama avec sir Henry des aperçus prodigieusement intéressants, paraît-il, sur une manière nouvelle et mirifique d'obtenir le potassium à l'état relativement pur. L'expérience séduisit notre amphitryon, au point qu'il demanda à Tômix s'il voulait bien, le lendemain,

venir la faire avec lui. Mon ami accepta, et l'on convint de se revoir à deux heures le jour suivant. — De sir Stephen, pas un mot ne fut prononcé.

Le lendemain, après déjeuner, nous étions, comme bien on pense, fidèles au rendez-vous.

Sir Henry, un grand jeune homme de vingt-huit ans, brun, quoiqu'Anglais, et solidement bâti, s'exerçait dans son jardin à faire des haltères, et miss Isabel, vêtue d'un peignoir de laine blanche uni, lisait, à l'ombre d'un wellingtonia, en caressant la jolie tête de sa chienne Bell.

Je ne peux résister au désir de faire, pour les amateurs, le portrait de la jolie bête qui allongeait sa tête sous la main blanche de la jeune fille.

Bell, abréviation du mot anglais qui veut dire clochette, était un spécimen unique peut-être de la race aujourd'hui rare des king-charles. Elle était haute d'environ trente centimètres, avec une longue toison noire un peu ondulée et soyeuse ; les pattes garnies aux doigts de très longs poils, qui lui donnaient l'air d'avoir mis des manchettes de fourrure ; des oreilles traînant

à terre ; le front bombé, cassé au nez ; les dents supérieures s'imbriquant derrière les inférieures, que la douce petite bête montrait toujours, malgré elle, d'un air terrible. De gros yeux saillants, purs comme un diamant et surmontés de deux taches de feu. Enfin les mêmes taches au bas des pattes, et la queue tombante et fournie. Je n'ai jamais vu un échantillon aussi pur. Miss Isabel l'adorait. Bell descendait en droite ligne, comme l'attestaient ses parchemins, et sans aucun croisement, d'un king-charles donné par le roi Charles II à un ancêtre de Henry Tonningham ; et celui-ci, qui en était justement fier, se préparait à l'envoyer à l'exposition qui allait s'ouvrir à Sydenham et où le grand prix de 2000 livres sterling l'attendait.

Le jeune homme posa ses haltères et vint à notre rencontre. Il essaya de prendre part à la conversation générale : mais son impatience était visible, et il parut enchanté quand Tautin lui proposa de monter au laboratoire. Moi, je restai au jardin, causant de choses et d'autres avec ma compagne, qui m'interrogea à plusieurs reprises sur mon ami, sa famille, ses goûts, ce qui fit que je me permis une plaisanterie discrète sur cette curiosité.

Elle rougit beaucoup et me dit :

— C'est très mal, ce que vous me dites là, monsieur Marcel... surtout maintenant.

— Et pourquoi maintenant?

— Nous ne vous avons pas dit la nouvelle, encore : je vais me marier.

— C'est une nouvelle qui me surprend peu, et il était facile de prévoir que vous le feriez un jour ou l'autre. Il faut même que vous vous soyez montrée bien difficile pour ne pas l'avoir fait encore. Et... puisque vous avez bien voulu commencer la confidence, ne l'achèverez-vous pas en me disant quel est l'homme heureux qui a pu obtenir votre main?

— Oh! je n'ai aucune raison de le cacher; seulement, je doute que vous le connaissiez. C'est sir Stephen Wild.

— Hein?... Stephen Wild?

— Vous le connaissez?

— Moi ?... non... pas le moins du monde...

— Mais cependant cette exclamation...

— Cette exclamation vient simplement de ce que j'ai entendu prononcer son nom devant moi hier.

— Vraiment! par qui?

— Oh ! en chemin de fer, par quelques personnes qui sont descendues à Chatou.

— Précisément; il y demeure depuis trois mois qu'il a quitté l'Angleterre. Et qu'en disait-on ?

— Je vous prie de croire, miss Isabel, que je n'ai ni écouté, ni entendu. Je lisais, et ce nom seul, revenu plusieurs fois dans la conversation de mes compagnons de voyage, a frappé mon oreille.

— Ah ! Eh bien, c'est évidemment de mon fiancé qu'ils parlaient.

— Comme je suis convaincu, miss Isabel, que, pour avoir été agréé par vous, ce doit être un homme au-dessus des autres, je vous félicite de tout mon cœur.

— Oh ! mon Dieu ! nous autres Anglaises, nous ne traitons pas toujours le mariage au même point de vue que vos compatriotes. Sir Stephen est un parfait gentleman, bien de sa personne, suffisamment riche, que mon frère aime beaucoup, et je crois que j'aurai en lui un très bon et très attentionné mari. Je vois sur vos lèvres une question que vous n'osez pas me faire ; allons, faites-la, Français !

— Mais, mademoiselle...

— Parions que vous voudriez bien me demander si je l'aime ?

— Oh ! miss, je n'en ai pas le droit.

— Non, mais vous en avez le désir. Eh bien ! oui, j'ai pour lui une vive amitié et une grande estime.

— C'est tout ?

— Et comme sir Stephen est aussi bien qu'on peut demander à un homme d'être bien...

— Merci.

— Cela vous apprendra. Comme il est d'une rare distinction, je ne vois rien qui s'oppose à ce que je puisse avoir pour lui ce que vous appelez de l'amour.

— Ni moi non plus. Et n'aurai-je pas l'honneur d'être présenté à ce gentleman ? Le bien que vous en dites et le sort heureux qui lui est réservé me donnent un grand désir de le connaître.

— Cela dépend de vous. Nous l'attendons ce soir. Venez passer la soirée avec nous.

— Je vous remercie mille fois ; mais j'ai moi-même mes devoirs d'hospitalité à remplir ; mon ami...

— Amenez-le ; mon frère en sera enchanté. Il

en parle comme d'un savant; ils s'entendent à merveille ensemble ; tenez, regardez-les.

Effectivement, sir Henry et Tômix revenaient triomphalement, avec une fiole dans laquelle un petit pois de potassium était soigneusement immergé dans un hydrocarbure.

Je crus devoir m'extasier sur ce merveilleux résultat obtenu en une heure, et l'expression de mon admiration parut faire au gentleman un sensible plaisir.

Nous prîmes congé. Miss Isabel renouvela à mon ami et à moi son invitation pour le soir, et nous rentrâmes chez-moi.

Une fois là, chacun de nous mit l'autre au courant de ce qu'il avait appris. Il résulta de l'ensemble de nos renseignements que :

Sir Stephen Wild était le fiancé de miss Isabel ;

Qu'il avait quitté l'Angleterre depuis trois mois ;

Que Sir Henry Tonningham ne parlait pas espagnol ;

Qu'il allait placer un million dans l'achat d'un procédé de production du froid ;

Que Sir Henry allait à chaque instant chez Stephen Wild.

D'où mon ami tira les conclusions suivantes :

— A toutes les présomptions que nous avions déjà s'ajoutent celles-ci : sir Henry est de l'intimité de Wild et ne parle pas espagnol. De plus, miss Isabel étant sa seule parente, la mort de sir Henry la rendrait son héritière et doublerait sa fortune. Or Stephen Wild doit l'épouser. Nous trouverions là un mobile.

— Oui ; mais ce mobile n'expliquerait pas pourquoi il faut se défaire de sir Henry avant huit jours, et pourquoi sir Stephen reçoit de Londres l'ordre, car c'en est un, que nous avons en notre possession.

— C'est juste ; mais ce qui l'explique, c'est ceci : notre homme sait que sir Henry va placer un million dans l'achat du procédé de production du froid Corwel-Bill. Il voit avec terreur cette somme engagée dans les hasards d'une entreprise industrielle. Dès lors, que fait-il ? Il a un agent à Londres, où l'affaire doit se traiter, et, n'osant demander à Tonningham la date exacte où doit avoir lieu la signature de l'acte d'association, de peur de paraître trop s'y intéresser, il charge l'agent de s'en informer à Londres. Celui-ci, apprenant sans

doute que la signature du traité doit avoir lieu dans huit jours, cet agent, dis-je, qui est peut-être l'inspirateur de l'affaire, lui écrit le laconique billet que nous connaissons. Nous avons donc deux points à vérifier.

— Comment, deux points? un seul : la signature a-t-elle lieu dans huit jours, oui ou non.

— C'en est un.

— Et le second ?

— Le second peut tourner en faveur de sir Stephen.

— Cela me paraît difficile.

— Si cependant il était vraiment à la tête d'une grande fortune, si nous en étions sûrs, cela ne te ferait-il pas douter? Remarque, mon cher ami, qu'il s'agit ici de l'honneur d'un homme, et qu'il est de notre devoir, puisque nous nous mêlons de justice, d'être au moins justes.

— Cependant, même dans cette hypothèse, nos preuves n'en subsisteraient pas moins, et la lettre...

— Nous n'avons pas de preuves; nous n'avons que des présomptions; et la lettre elle-même n'est qu'une présomption, très forte, j'en conviens, mais

enfin qui n'a pas la même valeur qu'une lettre écrite en langue usuelle. Ma traduction n'est que le résultat de déductions susceptibles d'erreur, comme toutes les déductions. Voilà bien les néophytes! pour un peu, tu condamnerais tout de suite ton homme à mort. Non, soyons sérieux. Ce soir, tu feras ce que je vais te dire, et je serai fort étonné si Richard, qui va partir demain pour Londres, n'emporte pas une bonne lettre de recommandation signée Stephen Wild.

— Mais pourquoi pas aussi bien une lettre de sir Henry?

— Comment diable veux-tu que, dans cette immense ville, Richard trouve les précédents domiciles et les antécédents d'un homme dont il ne connaît que le nom? Avec une lettre de Wild, au contraire, il a immédiatement une introduction pour un ami de celui-ci, et, s'il est adroit, ce que je crois, comme cet ami a des domestiques, il sait en une heure tout ce que nous voulons apprendre relativement à sir Stephen. Alors, ton domestique, qui a bonne façon, va trouver la maison Corwell-Bill and C° et se présente comme envoyé par un syndicat de Paris pour traiter de la cession

du procédé. La maison flaire une affaire qui sera peut-être avantageuse, et on lui dit : — Très bien, mais dépêchez-vous de nous faire connaître vos conditions, parce que nous devons signer un traité de vente dans tant de jours.

— Mais Richard est absolument incapable de causer procédés et inventions.

— Aussi n'en causera-t-il pas. Il se présentera seulement pour prendre langue sans entrer dans aucun détail. Il ne nous en faut pas davantage. Maintenant, une question : Sait-on, chez les Tonningham, que Richard est à ton service?

— Non. Je ne l'amène jamais ici. Il garde la maison à Paris, et c'est le jardinier et sa femme qui me servent.

— C'est à merveille. Donc, ce soir, tu parleras, devant miss Isabel et sir Stephen, de Richard comme d'un brave garçon qui veut aller se placer en Angleterre. Tu le rendras très digne d'intérêt. Tu peux même conter un petit roman : il a été à ton service, ne t'a quitté que pour se marier, a perdu sa femme. Tu réponds de lui sur ta tête. Bref, tu intéresses si bien miss Isabel que, comme j'aurai emmené son frère au laboratoire, et que

sir Stephen sera seul présent, elle lui demandera de recommander par lettre à quelqu'un ce pauvre garçon qui va dans un pays où il ne connaît personne.

— J'ai compris. Rapporte-t-en à moi.

Comme bien on pense, nous attendions le soir avec impatience... Moi surtout, j'étais désireux de me trouver face à face avec cet homme, du même monde que nous, que la cupidité allait rendre criminel. Aussi, à l'heure dite, nous étions tous les deux fidèles au rendez-vous.

Etait-ce prévention? était-ce vrai? Mais il me sembla, quand M. Wild fit son entrée et quand, pendant les présentations, je pus détailler ses traits, que cet homme, fort bien du reste de sa personne, avait dans la figure quelque chose d'étrange, une expression un peu... je n'ose dire égarée, mais enfin quelque chose d'approchant. Très homme du monde, d'ailleurs, et dissimulant à merveille les sentiments qui devaient l'agiter.

La petite scène projetée, relativement à Richard, réussit à merveille. En partant, j'avais dans ma poche une lettre le recommandant chaude-

ment à Humphrey Bulwer, *esq.*, camarade d'Université de sir Stephen, et le lendemain, sans demander aucune explication, mon brave domestique partait pour Londres.

IV

J'ai dit que Tômix avait organisé à Paris un *filage* complet de M. Wild. Celui-ci, en effet, avait à ses trousses deux gaillards adroits qui n'en étaient pas à leur coup d'essai. Chaque soir, quand nous revenions de chez les Tonningham, nos hommes arrivaient et nous rendaient compte de de l'emploi exact du temps « de l'accusé », comme disait Tômix.

Pendant cinq jours, ce fut absolument le même emploi chaque jour :

Levé à neuf heures, — lu les journaux, — parti pour Paris, — déjeuné au café de la Paix, — allé au Jardin d'acclimatation, — passé deux heures devant les chiens, qu'il connaît tous par leurs

noms, — fait une station à la gare Saint-Lazare, au café Félix, en attendant le train, — revenu à Chatou, — allé dîner chez M. Tonningham, rentré à minuit.

C'était bizarre, mais nullement criminel. Nous en arrivions presque à croire que, sachant qu'on le suivait, il voulait mystifier ses fileurs.

Et nous ne recevions rien de Londres.

Le 30 juillet, c'était le fameux huitième jour, les fileurs furent doublés. La veille, nous avions envoyé la quatrième dépêche demandant des renseignements à Richard. Rien n'était encore arrivé.

Enfin, à midi, vint la dépêche suivante :

« Pour Paris de Londres, 30 juillet,
10 h. du matin.

» S. W. eu grande fortune mangée dans passion chevaux et chiens. Aujourd'hui a mis le reste dans association avec éleveur Joë Ferdhall. Bonne réputation. Corwell-Bill part demain pour signer contrat avec Tonningham. Faut-il revenir ? Respectueux dévouement.

» RICHARD. »

C'était presque la certitude.

Evidemment, sir Stephen voulait refaire sa fortune en épousant une héritière dont il doublait le million en se défaisant du frère avant qu'il eût le temps de compromettre sa part dans les hasards d'une entreprise.

Il fut convenu que Tômix passerait la journée à la villa Bargetan, et que, moi, je recevrais les rapports que nos agents devaient nous apporter ce jour-là de deux en deux heures.

A une heure, un premier fileur arriva.

Wild, au dire de cet homme, paraissait nerveux et inquiet. Il avait à peine touché à son déjeuner au café de la Paix.

Je crois bien, le monstre !

A trois heures, nouveau rapport :

Notre homme n'était pas allé faire sa promenade habituelle au Jardin d'acclimatation. Il avait erré longtemps, comme au hasard, sur les boulevards.

A cinq heures, on vint me dire qu'il était entré chez un herboriste et que, à l'aide d'une ordonnance de chimiste signée « Tonningham, ingénieur » !!! il s'était fait délivrer de la strychnine, soi-disant pour empoisonner des rats.

Enfin, à sept heures, un dernier fileur arriva en courant. C'était le chef. Wild était rentré chez lui, y était resté une demi-heure et venait à Port-Marly à pied, en se promenant. De plus, le policier amateur, qui avait des intelligences dans la place, m'apportait un document inappréciable : une autre lettre, chiffrée comme la première, venant également de Londres, que l' « accusé » avait dû recevoir la veille à l'insu de ses surveillants, et que lui s'était procurée en fouillant, pendant son absence, dans un secrétaire. Il n'y avait pas une minute à perdre. Je ne fis qu'un bond chez les Tonningham, suivi de cet homme. Au moment d'entrer, je vis Tômix, qui, de la fenêtre du laboratoire, se penchait pour guetter mon arrivée. J'ouvris la porte du jardin, je me précipitai comme une trombe dans le salon du rez-de-chaussée, et je vis Wild, sir Henry et miss Isabel assis près de la table. Devant eux, trois verres de sherry. Wild lançait d'étranges regards à sir Henry, qui tenait sur ses genoux la petite chienne Bell. La jeune fille avait son verre à la main et s'apprêtait à le porter à ses lèvres.

— Ne buvez pas, m'écriai-je!

Les trois personnages firent un bond, tant ma brusque apparition et mon cri les avaient surpris.

— Dieu, que vous m'avez fait peur! dit miss Isabel. Quelle mauvaise plaisanterie, monsieur Marcel! Vous, un garçon sérieux...

— Je suis sérieux, miss, ne buvez pas!

A ce moment, Tautin, pâle et froid, parut.

— Marcel a raison, mademoiselle. Ne touchez pas à ces verres, dit-il.

Il les prit et les porta avec calme sur une console. Sir Stéphen regardait cette scène avec l'air de la plus complète surprise. Tonningham, voyant que nous ne plaisantions pas, se leva.

— Mais enfin, pourquoi, messieurs? dit-il.

— Parce que, dit lentement Tômix, j'ai à avoir avec vous, avant que vous touchiez à rien, et avec monsieur, — il désigna Wild, — un entretien auquel je prie miss Isabel de vouloir bien rester étrangère.

— Quel air! quelle solennité! dit la jeune fille. De quoi s'agit-il donc?

— Excusez-nous, mademoiselle, reprit mon ami. Il s'agit de choses très sérieuses. Veuillez avoir confiance en nous et vous retirer.

Miss Isabel hésita un instant et sortit sur un signe de son frère.

Alors Tautin s'avança, s'appuya sur la table, et fixant ses yeux sur ceux de sir Stéphen, lui dit :

— Vous avez voulu vous défaire de votre ami Henry Tonningham.

— Mais vous êtes fou ! exclama Wild.

— Je ne suis pas fou. Nous avons des preuves.

— Des preuves?

— Plein les mains !

— Mais dites-les !

— Je les dis, monsieur.

Et, en vingt mots, Tômix exposa de sa voix brève, avec sa logique de démonstrateur, l'énumération de nos preuves. J'y ajoutai l'achat de la strychnine et la dernière lettre qu'on venait de me remettre.

Nous nous attendions à voir Wild accablé. Il n'en fut rien. En revanche, sir Henry s'avança vers nous avec la froide colère des Anglais.

— Messieurs, dit-il, je ne sais ce qui vous a poussé à exagérer l'intérêt que vous me portez jusqu'à épier sir Stéphen Wild et à surprendre les secrets qu'il peut avoir. Mais je le connais depuis

dix ans, il est mon ami, et je me porte garant de l'honneur de ce gentleman envers et contre tous; entendez-vous, — contre tous.

— Cette générosité vous honore, monsieur. Mais, au point où en sont les choses, notre propre honneur est intéressé aussi. Nous avons entre les mains une dernière preuve, qui doit être concluante, d'après sa date, ajouta-t-il en montrant la courte lettre chiffrée que je venais de lui remettre. Je vous demande un quart d'heure pour voir en faveur de qui elle tournera.

— Jamais, monsieur. Vous accorder une telle demande serait faire croire que je conserve un doute, et je ne veux pas faire une telle insulte à sir Stephen.

Mais celui-ci, à ces mots, perdit toute son assurance. Il parut vivement touché de cette grandeur, et, la voix tremblante, il lui dit :

— Non, Henry, laissez faire cette preuve. J'ai vraiment été coupable envers vous, mais pas de ce dont on m'accuse. Une étrange manie m'a poussé à une mauvaise action que je regrette. Pour que vous ne croyiez à rien de plus, laissez traduire la lettre.

— Vous le voulez? Soit.

Mon ami, toujours calme, demanda le Bottin de Paris et se mit au travail.

Mais, dès les premiers mots de sa traduction, il laissa voir des marques du plus profond étonnement. Il acheva pourtant la lettre, et, sans mot dire, mais décontenancé à son tour, il me la passa.

Je lus tout haut :

« *Si H..., pas poils gris aux épaules, doit disparaître. Rainbow aurait pas le prix.* »

— Vous voyez qu'il ne s'agit pas de vous, Henry, dit sir Stephen.

Et, profitant de la stupéfaction générale, il gagna la porte. Là, il se retourna et dit :

— Il s'agissait d'Hairbell, qui empêchera mon king-charles Rainbow d'avoir le prix à Sydenham; tous deux sont aussi purs, mais Rainbow a quelques poils gris aux épaules.

Et il sortit.

— Misérable! s'écria Henry.

Et cet Anglais, qui ne s'était pas ému pour lui, se livra à la plus ardente colère quand il sut qu'il s'agissait de Bell, dont le vrai nom est *Hairbell.*

Ce qu'il nous donna de poignées de main est

incalculable. Il avait surtout, pour le génie divinateur de Tômix, la plus profonde admiration. Nous, comme on pense, nous étions fort penauds et saisîmes avec empressement la première occasion de nous retirer, sans oser affronter miss Isabel.

Pourtant, dehors, notre désappointement tomba pour faire place à une folle gaieté.

— Oh ! déduction, voilà de tes coups, s'écria Tômix. C'est égal, demain matin nous retournerons à la villa Cosinus, et le diable m'emporte si jamais je me mêle de sauver mes semblables !

Et de fait, le lendemain, nous bouclions nos valises, quand le valet de chambre de sir Henry entra..

Il tenait en laisse le joli king-charles, qui portait à son collier une lettre. Celle-ci n'était pas chiffrée. C'étaient de jolies pattes de mouches qui disaient :

« *Hairbell remercie ses sauveurs et est chargée par sa maîtresse de les inviter à déjeuner.* »

Nous ne partîmes pas.

Un mois après, nous n'étions pas partis.

Mais, trois mois plus tard, Richard, revenu d'Angleterre le lendemain de ces événements, entrait

un matin dans ma chambre et me disait, en regardant fièrement l'heure à un superbe chronomètre, don de sir Henry :

— Mon l't'nant, il est sept heures; il faut que mon l't'nant se lève pour avoir le temps de s'habiller à son aise. Car mon l't'nant me permettra de lui rappeler que c'est ce matin qu'il accompagne à la mairie, comme témoin, mademoiselle Tonningham et M. Édouard Tautin.

LA

SCIENCE D'ARISTIDE CLOQUET

I

Le docteur Cloquet avait résolu de se créer à tout prix une réputation. C'est un désir qu'il partage, du reste, avec un grand nombre de ses confrères. Dans la carrière médicale comme ailleurs, la réputation représente à la fois la fortune et les honneurs, et la trompette de la Renommée se transforme en une large corne d'abondance d'où sortent indifféremment le fauteuil confortable au coin du foyer ou le siège à l'Académie de médecine, les croix d'honneur ou les louis d'or.

Notre docteur était arrivé tout juste à une modeste aisance, représentée par une honnête petite clientèle dans les environs de la place de l'Europe, — quartier neuf dont il avait entrepris l'exploitation, — et par une cinquantaine de mille francs

économisés à grand'peine, et solidement placés en obligations du chemin de fer du Nord.

Un jour, en examinant son agenda, il s'aperçut que non seulement le chiffre de ses malades était stationnaire depuis trois ans, — après vingt ans d'exercice — mais encore qu'il allait sans doute diminuer, par suite de l'arrivée d'un confrère. C'est ce jour-là qu'il prit sa grande résolution et qu'il chercha immédiatement les moyens de la réaliser. Il plongea son front dans ses mains et se demanda dans quel fer-blanc il taillerait à sa tête une auréole scientifique.

Au bout d'une heure de méditation laborieuse, il se releva triomphant.

Il avait accouché d'une science.

Et ma foi, le raisonnement qui l'avait amené à ce résultat, ne manquait pas d'une certaine logique, comme vous allez en juger.

— L'homme, s'était-il dit, se sentira toujours invinciblement attiré vers l'art mystérieux de connaître le moral de ses semblables. Trois savants ont tenté d'établir les règles de cet art : *Gall* a ouvert la voie ; *Spurzheim* a continué Gall ; *Lavater* les a dépassés et a généralisé l'idée première de

leur doctrine. Je vais généraliser et dépasser Lavater.

Et dès lors, ce point de départ une fois posé, notre docteur se mit à l'ouvrage.

Il trouva deux jeunes médecins qui, séduits par son air grave, consentirent à l'aider de leurs lumières et de leur argent. Sachant que qui n'expose rien n'a rien, il vendit lui-même, non sans un grand soupir, pour vingt mille francs d'obligations, et, avec les capitaux ainsi recueillis, il jeta les bases d'une société dite *Société d'études anthropologiques transcendantes*. En même temps, il publia le journal *la Morphologie*, bulletin de la nouvelle société.

Nous ne saurions mieux faire que de donner un extrait du maître article du premier numéro :

« La médecine n'est pas ce qu'un vain peuple
» pense. Si la partie la plus universellement appré-
» ciée de sa noble mission est de guérir les malades,
» il est pour elle un autre rôle non moins noble, non
» moins élevé, qui consiste à étudier les rapports de
» l'organisme intellectuel avec l'organisation physi-
» que de l'homme, à chercher quelles modifications
» extérieures trahissent les états divers de l'être

» moral, et à en tirer les conclusions qui peuvent » éclairer d'une vive et puissante lumière cette » autre catégorie des misères humaines qu'on ap- » pelle les crimes.

» Nous n'essayerons pas de faire ressortir les » changements, nous dirons même les bouleverse- » ments, qu'apporterait, dans les rapports sociaux, » la connaissance de l'être intellectuel par sa confor- » mation externe. Sans attaquer l'œuvre glorieuse- » ment commencée par Gall, Spurzheim et Lavater, » mais en bâtissant, au contraire, sur les fondations » qu'ils ont creusées, nous continuerons leur œuvre » en l'agrandissant et en l'élevant. Respectueux » de la *phrénologie*, nous profiterons de ses études » tout en cherchant à les préciser davantage, à en » confirmer les résultats et à en combler les lacunes. » Nous agirons de même pour la *physiognomonie*, » et nous ferons de ces deux sciences deux branches » de la nôtre, que le moment est venu de définir.

» Sa définition tient dans son nom : le mot *mor-* » *phologie* vient des deux mots grecs, *morphos*, » *forme*, et *logos*, *science*. Elle est donc la *science de* » *la forme*. Elle est basée sur la déduction suivante :

» Dans chaque espèce, les caractères extérieurs

» sont adaptés aux appétits et aux instincts qui lui » sont propres. Exemple : prenons un grand carnas- » sier, le lion; on a défini le lion : une mâchoire » servie par des organes. Et, en effet, tout, dans » l'organisme du lion, concourt à lui faciliter l'obéis- » sance à son instinct, qui est de dévorer des ani- » maux vivants, aptes à se défendre. Prenons au » contraire un faible herbivore, le lièvre, si vous » voulez. Cet animal à l'instinct de la fuite. Il est » admirablement servi par le développement du » membre postérieur.

» Il est donc possible, d'après les caractères » d'une espèce, de deviner ses instincts.

» Ceci posé, partant de ce principe que, dans la » nature, les lois qui régissent le complexe régis- » sent aussi le simple; que la gravitation univer- » selle, vraie pour de grandes masses sidérales, » l'est aussi pour des mondes restreints, pour des » astres isolés; nous appuyant sur de nombreuses » analogies dont la nomenclature trouvera sa place » dans les prolégomènes de notre nouvelle science, » nous induisons que ce qui est vrai pour l'espèce » doit l'être également pour l'individu dans l'es- » pèce, et que ses instincts personnels peuvent être

» déduits de l'ensemble des modifications que sa
» forme individuelle apporte aux caractères géné-
» raux et indélébiles de son genre.

» Tel est l'objet de la morphologie. »

Ce premier numéro, tiré à vingt mille exemplaires, fut envoyé à toutes les Sociétés savantes de l'Europe et à tous les médecins de France. Puis on adopta un modeste tirage normal de douze cents numéros. Cent abonnements, dont soixante-dix de Sociétés pour qui s'abonner est un devoir, et trente d'affamés de science, répondirent à l'appel.

C'était quelque chose, mais ce n'était qu'un début. Il fallait donner un coup de fouet à l'opinion. On la tâta par l'entrefilet suivant, qui parut au bout d'un mois :

« Un individu, que nous qualifierons de naïf, est
» venu, après cent autres, à notre cabinet de consul-
» tation pour nous demander, moyennant argent,
» l'étude de son âme d'après sa conformation exté-
» rieure. Nous avions résolu de ne jamais parler de
» ces gens qui confondent la vraie et noble science
» avec nous ne savons quel charlatanisme. Si nous
» parlons de celui-ci, c'est qu'il a mis à obtenir ce
» qu'il demandait un incroyable acharnement. Il a

» été jusqu'à offrir *mille francs* pour sa consultation.
» Nous l'avons renvoyé à madame Belphégor, élève
» de mademoiselle Lenormand, et nous prions les
» personnes qui seraient tentées de marcher sur ses
» traces de se rappeler que jamais nous ne prosti-
» tuerons ce que nous considérons, dans notre mo-
» deste sphère, comme un apostolat sacré. »

Tant de désintéressement méritait bien une récompense. Cent abonnements nouveaux vinrent grossir la caisse. C'était un progrès; mais, pour réussir entièrement, il fallait frapper un grand coup et étonner le monde savant. Aristide Cloquet jugea le moment venu de donner à ses doctrines une éclatante confirmation.

Quelques mois auparavant, il lui était arrivé une aventure à laquelle il avait attaché une minime importance et qui allait être la source de sa fortune.

Ce jour-là, il avait résolu de prendre vingt-quatre heures de repos et de se consacrer pendant ce temps-là aux douceurs de la chasse aux insectes.

Certains aiment la pêche à la ligne; d'autres, la chasse. Lui, homme pratique, estimait que l'entomologie présentait sur ces divertissements deux avantages bien caractérisés : d'abord, les boîtes

pleines de coléoptères ou de lépidoptères offraient à l'œil un réjouissant aspect, avec tous les sujets régulièrement fixés par de longues épingles sur les étiquettes bleuâtres, et cela constituait un fort agréable ornement pour un cabinet de médecin. Ensuite, quand la collection atteindrait un bon chiffre, il devait trouver à l'échanger contre de beaux écus sonnants, chez un naturaliste de la rue Racine, pourvoyeur complaisant des collectionneurs de cabinet. Au point de vue des émotions, cette chasse en présentait autant que les autres. Elle réunissait donc l'utile à l'agréable, et notre docteur n'avait qu'un regret : c'était de ne pouvoir s'y livrer que très rarement.

Donc il dirigea ses favoris grisonnants, son ventre replet et son chapeau à larges bords du côté de la forêt de Saint-Germain.

La récolte fut exceptionnellement heureuse et fertile en péripéties émouvantes. Il y eut, entre autres, une lutte palpitante entre un *Carabus catenatus*, qui dérobait dans les herbes son corselet noir et ses élytres striées, et le docteur qui courait à genoux. Il y eut une poursuite échevelée où Aristide Cloquet parvint, après vingt minutes de

courses en zigzag, à jeter un filet vainqueur sur un *vanesse* fort rare. Mais il y eut surtout un incident qui se termina d'une façon étrange. Un *sphynx du Troëne* étant passé à côté de lui comme pour le narguer de son vol capricieux, notre homme se mit à sa poursuite, le suivit en se faufilant parmi les arbres, revint dix fois sur lui-même, tourna comme une toupie sur ses talons pendant deux minutes pour atteindre le malicieux papillon qui l'avait pris pour centre d'une multitude de cercles fantaisistes, et finalement abattit son filet vert sur un bouleau, avec tant de force qu'il cassa le manche, et en même temps le crâne mince d'un pauvre *pic*, qui grimpait péniblement le long de l'écorce.

Aristide ramassa le *pic* à défaut de son sphynx et, comme c'était un joli spécimen au plumage brillant, résolut de le faire empailler. Puis, comme il était midi, il s'en alla déjeuner dans une auberge de Carrière.

Pendant qu'on lui préparait son repas, le docteur, qui avait déposé sur une table son matériel de naturaliste et son *pic*, fumait une cigarette sur un banc dans le jardin de la maison, tout en sup-

putant mentalement les résultats de sa chasse. Le brave savant allait en allumer une seconde, pour prendre patience, quand il s'aperçut qu'il n'avait pas d'allumettes sur lui. Il se dirigea donc vers l'auberge pour avoir du feu. Mais, sur le seuil, il s'arrêta pétrifié : la servante de l'endroit, une robuste fille à formes accentuées, avait plumé le *pic* et mordait à même la chair crue et encore chaude.

A la vue d'Aristide, la fille, toute honteuse, cacha sous son tablier le corps du délit. Le bon docteur entra, la toisa curieusement des pieds à la tête, puis fit simplement un :

— Ah !... très bien !

Après quoi il eut un gros rire bon enfant et se mit à table sans demander d'autres explications, ayant sans doute suffisamment compris.

Il avait à peu près oublié cette aventure, lorsque quelque temps après il se décida à frapper son grand coup. Pour ce faire, il avait bien le marteau, — *sa science*, — mais il lui manquait l'enclume. Qui serait l'enclume ? Or, à ce moment précis, le démon familier qui vient nous inspirer dans les moments critiques fit son entrée dans son cer-

veau et lui présenta une image : une grosse servante mangeant un oiseau cru.

On n'avait pas besoin de faire signe à Aristide Cloquet avec des ailes de moulin à vent. Il comprit, courut à l'imprimerie et fit insérer dans le journal qui paraissait le lendemain les lignes suivantes en égyptiennes grasses :

« De tous côtés, on nous demande une confir-
» mation de nos théories. Nous nous sommes donc
» résolus à tenter une expérience. Nous prions ceux
» de nos lecteurs qui voudraient y assister de se
» trouver au bureau de la rédaction mardi, à onze
» heures du matin. Voici ce dont il s'agit :

» Dans une excursion du côté de Carrière, le
» docteur Cloquet a observé sur une servante une
» organisation spéciale que l'on peut qualifier de
» *carnassière :* Développement des muscles bucci-
» nateurs, des masséters et des os maxillaires, force
» exceptionnelle de l'arcade zygomatique, dents ca-
» nines développées, blanches et pointues, etc., etc.

» Il s'agit de soumettre cette fille à une épreuve.
» L'étude que nous avons faite de ces signes conclut
» à une propension caractérisée du sujet à se nourrir
» de viandes saignantes ou crues. On s'entendra, sur

» les moyens à employer, avec ceux de nos lecteurs
» qui voudront bien répondre à notre appel. »

Le mardi, cinq médecins arrivèrent à pas comptés, avec la gravité de gens qui vont remplir un sacerdoce.

On convint qu'on simulerait une partie de chasse et qu'on laisserait à portée de la servante un lot d'oiseaux divers assez important pour qu'elle pût espérer que son larcin ne serait pas découvert.

Deux de ces messieurs s'armèrent des fusils du docteur. On passa chez un marchand de comestibles qui fournit des brochettes de mauviettes et de becfigues en plumes, et l'on se rendit à l'auberge de Carrière.

L'expérience réussit à souhait. Les expérimentateurs, en embuscade dans le jardin, près d'une fenêtre, virent distinctement la servante regarder autour d'elle, constater qu'elle était seule, plumer en un tour de main un des petits volatiles et le croquer en deux bouchées. Ce fut un triomphe. On rédigea un procès-verbal signé de tous les membres présents, on trouva à la pauvre fille des signes indiscutables de férocité, et le procès-ver-

bal, en tête du numéro suivant qu'on tira à trente mille, enleva trois mille abonnés.

Et, sur ces trois mille amateurs du grand art d'Hippocrate, pas un ne se dit que, la servante étant mariée depuis trois mois, son cas rentrait dans la catégorie inépuisable des envies de femmes enceintes!

II

Cette fois, la science était bien et définitivement fondée ; et le journal, reposant sur les puissantes assises de trois mille abonnements, pouvait défier la concurrence et les attaques des autres feuilles du même genre.

Trois mille abonnements, les réclames et les annonces ! On prit un somptueux local dans le quartier de l'Ecole-de-Médecine, avec une grande salle pour les séances de la *Société d'études anthropologiques transcendantes*, qui suivait le mouvement et prospérait comme son organe. Et enfin, après un an, Aristide Cloquet, installé dans son fauteuil de cuir vert devant un vaste bureau d'ébène, au centre du cabinet directorial, put jeter

sur son œuvre un coup d'œil réstrospectif et satisfait.

Ce jour-là, comme pour couronner son succès, il lui arriva trois plis : deux le nommaient correspondant d'Académies étrangères. Le troisième lui apportait les palmes académiques. Ces parchemins lui firent l'effet d'un tapis étendu sur une route bordée d'admirateurs et de malades, dont la perspective se bornait par un grand palais sur le fronton duquel on lisait : *Institut;* au-dessus brillait une lumineuse étoile : la *Légion d'honneur!*

Alors le docteur, fier de l'édifice qu'il avait élevé et voulant le contempler, appela le garçon de bureau et lui dit :

— Apportez-moi la collection du journal.

Le garçon de bureau revint avec un volume soigneusement relié de maroquin vert.

Et le docteur se relut !

Il se donna l'ineffable plaisir de se relire !

Ce fut le châtiment !

Les premiers feuillets amenèrent sur ses lèvres un sourire qu'on pourrait traduire ainsi :

— Suis-je assez malin !

Les feuillets suivants le rendirent sérieux ; son visage, devenu froid, disait :

— C'est que tout cela se présente avec une vraisemblance !...

Aux pages qu'il tourna ensuite, il devint rêveur.

— Dire que j'ai séduit tant d'esprits éclairés !

Il continua, lisant les articles, parcourant les entrefilets ; et alors vous eussiez vu ses traits exprimer un étonnement inouï, une profonde stupéfaction. Les yeux étaient devenus fixes, la bouche ouverte, le front creusé à la naissance du nez de deux plis verticaux...

— Non ! Si. Allons donc !... Mais, morbleu, tout cela est vrai ! s'écria-t-il.

Et hagard, l'œil perdu, il mit son encrier dans sa poche, sa cigarette dans la serrure, jeta sa clef au feu et sortit nu-tête ; le garçon dut courir après lui pour lui donner son chapeau. Il s'était converti lui-même !

A partir de ce jour, la vie du docteur fut celle d'un bénédictin et en même temps d'un agent de la sûreté. Comme chez tous les néophytes, sa foi de la veille voulait réparer le temps perdu. Il travailla avec rage tous les auteurs qui, de près ou

de loin, avaient touché à la matière ; il examina, il dévisagea tous les passants, interrogeant leurs traits, leur conformation, le développement de leurs membres, jusqu'à leur démarche ; se liant avec eux à brûle-pourpoint, mais toujours avec adresse, s'efforçant de percer leur histoire et demandant à leur conversation de confirmer ou de détruire les pronostics tirés des signes extérieurs ; fréquentant assidûment le Palais de Justice, où les stagiaires lui ont vu longtemps un siège derrière le tribunal, — faveur que lui valait sa situation scientifique. Constamment le carnet à la main, il accumulait notes sur observations, entassant des Pélions de signalements sur des Ossas de diagnostics moraux.

Et le soir, quand il rentrait, harassé, après une audience de cour d'assises, six heures de bibliothèque, dix tours de boulevard, douze consommations avalées pour lier connaissance, et une demi-douzaine de visites dans les endroits les plus invraisemblables, où l'attiraient souvent ses aventures, il s'endormait heureux si son calepin contenait quelques observations vérifiées, et rêvait d'apothéoses où les grandes ombres de Gall et de Spurzheim le couronnaient de lauriers pour lui tressés par Lavater.

III

Un matin, le docteur sortit comme d'habitude à neuf heures et se mit en campagne. Le hasard, ce jour-là, parut le favoriser d'une façon tout exceptionnelle. Il rencontra, en effet, au bout de ving minutes, un specimen qui attira immédiatemen son attention.

Comme tous les vrais collectionneurs, — et notre héros était devenu un collectionneur, — Aristide possédait à un haut degré *le flair*. Aussi avons-nous employé un terme impropre en disant qu'il *rencontra* le spécimen en question. La vérité est que, sur le boulevard des Batignolles, qu'il avait choisi ce jour-là pour champ d'explorations, le docteur se sentit subitement attiré vers l'autre

trottoir de cette large voie. Son cœur battit comme celui de l'homme qui, sans lavoir, sent l'approche d'une femme aimée. Il céda à la mystérieuse impulsion qui le sollicitait, traversa le terre-plein, et se trouva nez à nez avec un homme dont l'aspect lui fit jeter un cri involontaire aussitôt étouffé.

Le fait est que l'individu était fort bizarrement construit : un corps gros et court, porté par de larges pattes qu'on eût pu chausser dans des bateaux-mouches et qui, dans la vigoureuse assiette qu'elles prenaient à chaque pas sur le sol, semblaient vouloir enfoncer l'asphalte. Des mains grosses, grosses, avec des doigts durement charnus qui faisaient rêver à l'étranglement d'un ours. Un cou de taureau, sortant rouge et musclé de l'évasement du col, et sur ce cou... non, sur ce cou...! une tête, mais une tête! énorme, et pourtant allongée ; une boîte osseuse colossale, des maxillaires d'une puissance de lion, un menton à n'en plus finir, des pommettes saillantes, un nez aplatit un front bas, masqué par des cheveux noirs et drus... le tout éclairé par deux yeux bleus d'une douceur exquise.

Tous ces détails furent embrassés d'un coup

d'œil dans leur ensemble par le docteur. La fortune avait mis sous ses yeux un exemplaire unique ; c'était une de ces occasions qu'on ne laisse pas échapper. Il avait là, devant lui, le résumé de toutes les exagérations de forme que la nature humaine comporte dans un certain sens. Il s'agissait d'en déduire les conséquences et de les vérifier par la méthode expérimentale.

Ce n'était pas une difficulté pour Aristide, qui avait déjà formulé les règles de la science nouvelle. Il tira son carnet, son crayon et emboîta le pas de l'inconnu.

L'homme, sans se douter de cette chasse, continuait tranquillement sa route avec les allures distraites d'un désœuvré bayant aux corneilles. Et le brave docteur se faisait des réflexions tout en se maintenant exactement à dix pas en arrière de son sujet.

— Quelle peut être la situation sociale de mon individu ? A sa mise, j'hésite entre un clerc de notaire et un propriétaire de province. Point à éclaircir. Voyons, notons, — et alors le crayon courait sur le carnet. *Ensemble général : grande force physique apparente ; donc, corps organisé*

pour la lutte ; cet homme est ambiteux. *Front bas; cheveux gros et serrés ; propension à employer les moyens violents*. Comme il a l'air distrait ! Voyez-le se battre les jambes avec sa canne, le nez en l'air ! *Pieds larges ; prévoyance de la nature, qui supplée par la solidité des assises matérielles à la négligence de l'esprit.* Ah ! mais ça fait la troisième fois qu'il me fait traverser la chaussée sans but ; et il y a une quantité de voitures. Quelle drôle de tête. Voilà un cerveau qui doit être bizarre. Je donnerais deux actions de la morphologie pour le disséquer. Allons, bon ! il traverse encore. Eh la bas ! Eh là-bas ! vous allez vous faire écraser ! mille diables ! !

Et le docteur s'élança...

Effectivement, l'homme avait voulu passer du trottoir sur le terre-plein. Il avait heurté un commissionnaire qui portait une malle, et comme l'un allait tête baissée, l'autre tête en l'air, la violence du choc les avait fait rouler chacun de son côté. Or, à ce moment, une victoria arrivait au grand trot, sa roue de droite juste dans la ligne qu'occupait la tête du sujet du docteur.

La tête! on allait lui abîmer sa belle tête, son

beau cerveau ! Ah ! mais non ! Avec l'héroïsme du savant, Aristide sauta à la bride du cheval, détourna vigoureusemeut son élan et revint victorieusement tendre la main à la victime. Belle action doublée d'un utile résultat. L'homme était sauvé, la tête était intacte et la connaissance était faite. Il est vrai que le docteur avait le bras froissé par un coup de chanfrein du cheval ; mais que lui importait !

L'individu, ainsi tiré de cette périlleuse situation, se releva, comme on le pense, l'air un peu ahuri. Ses bons yeux, si étranges dans cette figure de mastodonte, s'éclairèrent d'un rayon de reconnaissance. Il serra à les lui briser dans ses larges pinces les mains de son sauveur et le remercia en mots simples et émus. Tous deux continuèrent leur route ensemble, et le savant, se gardant bien d'effaroucher son sujet par des questions trop hâtives, s'attacha seulement à continuer la connaissance si heureusement commencée. On parla d'abord de choses et d'autres, du danger des voitures qui vont dans Paris aussi vite que sur une grande route, de la négligence de la police à cet égard. Cela servit de train d'union à une dissertation poli-

tique. Le nouvel ami d'Aristide approuvait de la tête, parlait peu et ne se livrait pas. Cependant le temps s'écoulait. Il était onze heures, et, comme on passait devant un restaurant, l'homme formula, en termes timides, une invitation à déjeuner.

— J'accepte avec grand plaisir, monsieur, pour passer une heure de plus avec vous, répondit le docteur déployant toute son urbanité, et à la condition que vous viendrez dîner chez moi demain soir. Voulez-vous me permettre de vous donner ma carte?

Et il ajouta en la lui tendant :

— Je suis le docteur Aristide Cloquet.

Ce nom n'ayant paru éveiller aucun souvenir admiratif chez son interlocuteur, le docteur insista :

— Aristide Cloquet, créateur de la *morphologie*.

— Ah! très bien, monsieur, enchanté... et reconnaissant... Voici la mienne, monsieur : Anselme Cossignol, de Vannes. Vous plaît-il d'entrer?

Cossignol était encore plus intimidé. Aristide Cloquet avait dit avec un ton si sûr de lui-même : créateur de la *morphologie*, que le brave garçon se demandait à quel grand personnage il avait

affaire. D'autant plus que le docteur avait cet air posé, digne, de ceux qui ont réussi, et que sa figure grave, bien encadrée dans ses favoris blanchissants, lui donnait au choix l'air d'un président de conseil d'administration ou d'un magistrat d'ordre élevé.

Cependant, au bout d'une demi-heure, le bon vin qu'il avait cru devoir offrir à son sauveur et que celui-ci lui versait en abondance commença à lui délier la langue ; il devint plus communicatif, et, pressé par les adroites questions de son convive, il se décida à faire connaître sa personnalité.

— Je suis de Vannes, monsieur le docteur, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. J'appartenais à une famille aisée. Mon père avait une petite filature qui subvenait largement à nos besoins. Aussi me fit-il donner une éducation assez complète au collège communal. Il espérait que je lui succéderais dans l'administration de son usine. Mais, moi, je ne me sentais aucun goût pour l'industrie et le commerce qui en est la conséquence, et nous avions décidé que je me consacrerais au notariat. Il en résulta qu'après la mort de mes

parents — que je perdis coup sur coup il y a trois ans — je vendis l'usine. Or voyez, monsieur, comme il y a des gens prédestinés à être malheureux :

Pendant toute ma vie d'enfant, ma conformation bizarre, sur laquelle je ne me fais aucune illusion, m'avait rendu le jouet de mes camarades. D'un naturel doux, je ne savais pas me faire craindre. J'ai eu ainsi une jeunesse très peu gaie. Sitôt mon entrée dans la vie, me trouvant à la tête d'une certaine fortune, je pouvais espérer me faire une existence calme. La mauvaise chance ne me quitta pas. J'avais conçu certains projets qui m'étaient chers. La perte de mes capitaux, emportés en Belgique par un banquier, a amené dans ma vie un véritable bouleversement, un changement très simple, mais triste aussi, — et, en disant cela, les yeux de bon chien du pauvre Anselme s'emplirent de larmes, — si bien que je suis venu ici recueillir le petit héritage bien mince d'une vieille tante, et que je me demande ce que je vais faire. Bâti comme je suis, je ne pouvais arriver à quoi que ce soit qu'avec de l'argent. Ce que j'en avais est perdu, et ce qui m'en reste à revenir di-

minue tous les jours sous les lampées de mon homme d'affaires. J'allais chez lui quand la seule bonne chance que j'aie eue depuis longtemps vous a mis sur mon chemin. Et encore, en dehors du plaisir que j'éprouve à vous connaître, est-ce une bonne chance ?...

— Diable, jeune homme, voilà bien du découragement ! Comment, vous entrez dans la vie... car vous avez vingt-deux ou vingt-trois ans.

— Vingt-quatre.

— Eh bien ! vingt-quatre ans ; vous avez de plus la chance de posséder encore l'héritage d'une tante...

— Oh ! huit mille francs, qu'on écorne chaque jour !

— Eh ! eh !... huit mille francs ! Vous avez huit mille francs, une certaine instruction, et vous avez l'air de désespérer ! J'en connais qui n'étaient pas si bien partagés, et qui sont arrivés !

— Ceux-là avaient un stimulant quelconque de plus, et un chagrin de moins.

— Ecoutez, monsieur Anselme ; je n'ai pas de grands titres à votre confiance. Vous me connaissez à peine, aussi ne vous demanderai-je pas des con-

fidences peut-être pénibles ; mais il est un ordre d'idées tout différent et où je puis vous être utile : Vous ne connaissez personne à Paris ; vous n'êtes pas au courant des roueries des hommes d'affaires. Permettez-moi de vous adresser à un de mes amis, qui, par égard pour moi, ne vous demandera que fort peu de chose et débrouillera les difficultés de votre héritage.

— J'accepte de grand cœur, monsieur le docteur, et je me demande comment je reconnaîtrai cette preuve nouvelle d'intérêt.

— Tout simplement en venant me voir quelquefois ; j'éprouve pour vous une vive sympathie, et je serai très suffisamment récompensé si je puis vous être agréable.

Le docteur demanda de quoi écrire, fit une lettre de recommandation pour un avoué de ses amis, et, comme on avait fini de déjeuner, il prit congé de Cossignol, stupéfait de cette protection inattendue, en lui faisant promettre de venir dîner le lendemain.

Aristide Cloquet rentra chez lui en proie à une laborieuse rêverie. Son esprit s'efforçait, sans pouvoir y parvenir, de digérer les observations

de la matinée. Il se heurtait à des contradictions incompréhensibles. Avait-il affaire à un naïf ou à un rusé compère qui cachait son jeu ? Qu'y avait-il dans cette tête si drôlement faite ? Il se mit à son bureau, le front dans ses mains, son carnet sous les yeux, et s'interrogea avec rage. Toutes les inductions de sa *science* étaient en défaut. Aucune des exagérations morales indiquées par les exagérations physiques ne se dessinait. Ses recherches antérieures avaient-elles donc abouti à de vaines hypothèses ? Son formulaire n'était-il qu'un mythe ? Sa foi qu'une idolâtrie ? Allons donc ! C'était impossible. Et puis, au bout du compte, un moyen de contrôle efficace lui restait : la phrénologie. Il allait coucher par écrit les conclusions qu'il tirait de la structure d'Anselme Cossignol ; puis, demain, il vérifierait si les solutions ainsi obtenues concorderaient avec celles que lui donneraient les protubérances du crâne du sujet.

Cette résolution le rendit plus calme et plus maître de lui. Il appela Grotius.

Le moment est venu de présenter ce personnage.

Grotius était Hollandais. Figurez-vous un corps

très maigre, avec un visage émacié, des bras qui n'en finissent plus, des jambes longues d'une aune, et, sur toute cette maigreur, un gros ventre.

L'ensemble rappelait assez exactement le violon à vessie des charlatans de campagne.

Grotius était un de ces êtres dont les origines et les disparitions sont et seront toujours mystérieuses. Comment avait-il été transplanté à Paris? Comment était-il devenu garçon de laboratoire chez un pharmacien? Comment avait-il acquis un commencement sérieux d'instruction médicale? Problème. Toujours est-il qu'un jour le pauvre garçon, ayant fait choir une table tout entière chargée de cornues, fut carrément mis à la porte par son patron. Sur le pavé, avec peu d'argent, il mourait littéralement de faim au bout de quinze jours. Il y avait vingt-quatre heures que son estomac n'avait eu aucune espèce de rapports avec un aliment sérieux quand, pendant une de ces promenades errantes et sans but, familières aux affamés, il rencontra le docteur.

Il avait vu Aristide Cloquet chez son pharmacien, lequel faisait des analyses et se livrait souvent avec lui à des études de médecine légale.

Une bonne inspiration le poussa à l'aborder.

Justement le rédacteur en chef de la *Morphologie* cherchait un domestique, capable d'être au besoin un secrétaire. Il connaissait Grotius pour l'avoir vu à l'œuvre ; il le savait laborieux et consciencieux ; le marché fut immédiatement conclu.

Grotius, que son nouveau maître tirait de la misère pour lui donner la table, le logement et cinq cents francs par an, lui voua un dévouement de caniche. Il partagea sa médiocrité et sa fortune, et, à l'époque où nous le voyons entrer en scène, il était devenu le factotum, l'intendant, le préparateur, le valet de chambre et même le confident d'Aristide Cloquet.

Fervent disciple de son maître, il étudiait, lui aussi, dans sa sphère modeste, la morphologie. Plus d'une fois il avait apporté au docteur d'intéressantes observations sur les cuisinières du quartier.

N'étant jamais parvenu à parler intelligemment la langue française, qu'il écrivait fort correctement, il suppléait à l'insuffisance du langage par une pantomime vive et animée, où ses grands bras jouaient le premier rôle, de concert avec d'éner-

giques plissements du front et des clignements répétés de ses petits yeux. Dans les moments où il était en proie à une émotion quelconque, sa mimique s'accentuait, devenait fiévreuse, pressée ; les gestes succédaient aux grimaces, les grimaces aux gestes, le tout assaisonné d'un patois dur et bégayé, si bien que ce qu'il y avait de mieux à faire en pareil cas, c'était d'attendre un moment plus calme. Somme toute, un drôle de corps, mais sincèrement dévoué à son bienfaiteur, qui, quand le succès était venu, avait porté ses honoraires au chiffre inespéré de mille francs par an.

Donc, Grotius entra.

Le docteur le fit asseoir à son bureau et commença une promenade agitée à travers son cabinet. Puis, son carnet à la main, torturant son esprit, battant le rappel de ses observations passées, s'arrêtant pour feuilleter son journal, fouillant, juché sur une échelle roulante, les rayons de sa bibliothèque, battant des mains quand il trouvait, jurant comme un lansquenet quand il rencontrait une difficulté, il lui dicta dix pages, dans lesquelles il anatomisait, faculté par faculté, le pauvre Cossignol, qui ne se doutait guère, certes, de tout ce

que ses formes peu apolloniennes lui créaient d'aptitudes et d'appétits moraux aux yeux de son protecteur !

Ce travail terminé, le docteur, épuisé, se laissa tomber sur un siège ; Grotius, enthousiasmé, entama une série de grandes manœuvres pour faire comprendre à son maître les sentiments qui l'agitaient. Les bras levés en l'air dirent son enthousiasme ; les yeux brillants, sa joie ; tout son être, son admiration, et son front, profondément ridé, ajouta, par manière de conclusion :

— Il ne faut pas le lâcher !

Le tout accompagné d'une série de gloussements inarticulés.

L'opinion que Grotius venait d'émettre était aussi celle du docteur. En attendant, comme il avait fait tout ce qu'il y avait à faire pour le moment, il ne pouvait qu'attendre le lendemain. Aristide Cloquet mit en ordre les feuillets noircis par Grotius et vaqua à ses autres occupations.

Cependant, tout en ordonnant ses notes avec son fidèle second, tout en classant ses documents dans leurs dossiers respectifs, il était poursuivi par 'image de la grosse tête d'Anselme Cossignol.

Elle lui apparaissait partout : sur son papier, dans les rayons de sa bibliothèque, entre les pages de ses dictionnaires; elle prenait tantôt des expressions railleuses, tantôt des airs furibonds; elle se déformait en point d'interrogation moqueur; elle soulevait d'elle-même la boîte osseuse du crâne pour laisser voir le cerveau, et la refermait malicieusement, à peine entrevu. Cela prenait les proportions d'une véritable hallucination.

Grotius était effrayé de l'agitation de son maître. Il lui conseilla de se coucher.

— Vous travaillez trop, monsieur le docteur, vous vous tuez. Il faut cependant vous garder pour la science. Croyez-moi, mettez-vous au lit; je vais vous donner une potion calmante, et vous allez, d'un somme, atteindre demain.

Il va sans dire que nous traduisons en langue vulgaire les exhortations exprimées par le digne serviteur dans un idiome que le docteur seul pouvait comprendre.

Aristide Cloquet se rendit à ces sages conseils. Il absorba le contenu du verre que lui présentait Grotius et se mit au lit.

Mais alors ce fut bien une autre affaire. Les

rêves les plus fantastiques, les cauchemars les plus insensés vinrent hanter son sommeil. Ce qu'Anselme Cossignol dansa autour de lui de sarabandes macabres est incalculable. Nous n'essayerons pas de décrire les grimaces à la Quasimodo qu'exécutèrent sous ses yeux les puissantes mâchoires et le nez titanesque de son protégé; nous n'insisterons pas sur les tableaux de l'autre monde qu'évoqua l'imagination surexcitée de notre héros. Il y eut entre autres choses un défilé abracadabrant : un régiment de cerveaux passait au trot, commandé par des cerveaux ornés de galons, sous les yeux d'un membre de l'Institut dans lequel il se reconnut. Puis le spectacle changea; il se trouva sur un haut promontoire, dominant un immense espace de pays et une vaste étendue d'océan. A trois cents pieds au-dessous de lui, la mer mugissait et déferlait ses vagues allongées couronnées de cimes moutonneuses.

Dans les plaines, d'innombrables troupeaux de bœufs tournaient d'un trot toujours égal, en mille cercles monotones. Et tout à coup la terre trembla, la mer se couvrit jusqu'au plus lointain horizon d'une quantité fabuleuse de grosses têtes de Cos-

signol. Les bœufs prirent la tête de Cossignol. Les roches, dans leurs formes tourmentées, reproduisirent la tête de Cossignol. Les nuages houleux et noirs dessinèrent en gigantesques profils les traits de Cossignol : et le docteur lui-même, affolé, regarda son image dans une flaque à ses pieds et vit sur ses épaules... la tête de Cossignol!

Le malheureux sauta de son lit, en sueur, ranima sa lampe, et avala un grand verre d'eau; grâce à une promenade de deux heures dans sa chambre, il put enfin goûter un repos plus calme. Même des images riantes embellirent son sommeil. Des nymphes aux robes gracieusement drapées s'avançaient vers lui dans une verte prairie, au son d'un champêtre chalumeau. Il avait jeté sur son habit à palmes vertes une draperie de pur lin à l'antique et s'apprêtait à les recevoir. L'une d'elles portait un immense plat d'or, recouvert d'un blanc tissu, et lui disait :

— Grand seigneur Cloquet, nous avons cherché longtemps par quels dons nous pourrions fêter ton glorieux avènement parmi nous. Tircis a fait une flûte de Pan, construite avec art; elle n'était pas digne de toi. Daphnis a choisi les plus blancs

agneaux de son domaine. Ce n'était pas assez. Dans ces gracieuses campagnes, que ta présence met en fête, voici ce que nous avons trouvé de mieux à t'offrir.

Et, d'un geste gracieux, enlevant le léger voile qui recouvrait l'assiette d'or, elle lui présenta en souriant la tête de Cossignol, ouverte comme une boîte, avec son cerveau proprement mis à jour, qui semblait, par la grâce et le ton rosé de ses circonvolutions, vouloir prendre part à la fête. Puis, peu à peu, les nymphes s'évanouirent, toutes les images se dissipèrent, et le docteur acheva sa nuit dans un calme sommeil.

Hélas! hélas! le mal était fait; à partir de ce jour, il fut constamment en proie à une idée fixe : anatomiser la tête de Cossignol.

La visite que celui-ci lui fit augmenta encore cet état morbide; le diagnostic phrénologique était en contradiction absolue avec le diagnostic morphologique. Où était la clef? Évidemment dans les parties cachées de l'encéphale. Eh bien, cette clef, lui, Aristide Cloquet, l'aurait. Sa fin seule l'empêcherait d'accomplir sa mission.

IV

A partir de ce jour, il s'attacha aux pas du pauvre Breton, prêt à donner son coup de scalpel si la mort donnait son coup de faux. A toute heure du jour, il entrait chez lui, lui tâtant le pouls, regardant sa langue, l'accompagnant dans ses promenades et veillant soigneusement aux voitures. Un jour, il eut un grand espoir.

Cossignol avait une belle et bonne fluxion de poitrine.

O science, toi qui excuses tant de crimes, toi qui as poli les tables de marbre sur lesquelles on dissèque le pauvre corps mort qui n'a pas su se garder un lit pour y mourir à l'abri des représailles de la charité humaine; science au cœur de pierre,

pardonne à Aristide Cloquet ! son âme fut le théâtre d'une lutte homérique entre l'humanité qui lui ordonnait de sauver Cossignol, et l'art qui lui commandait de le laisser périr.

L'humanité fut la plus forte, et un jour, après une courte visite, le docteur, après avoir tâté le pouls à son sujet, après l'avoir minutieusement examiné, jeta un regard sur sa grosse caboche, dont les doux yeux brillaient seuls de reconnaissance sous son gros front tourmenté, et, d'un ton rêche :

— Vous êtes sauvé, dit-il.

Et, enfonçant furieusement son chapeau sur sa tête, il sortit.

. . . .

Entre temps, le petit héritage du Breton avait été liquidé, grâce à l'avoué d'Aristide Cloquet.

Le moment était donc venu pour le pauvre Breton de se décider à quelque chose.

Peu de jours après sa convalescence, pendant laquelle, loin d'éprouver cette quiétude tranquille des malades tirés d'affaires, il avait, au contraire, été en proie à une sombre tristesse, il entra chez le docteur.

— Mon cher bienfaiteur, lui dit-il à brûle-pourpoint, je viens une dernière fois vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, et en même temps vous dire adieu. Je pars. Je sais que je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous. Permettez-moi du moins de vous offrir un petit souvenir qui vous rappellera celui à qui deux fois vous avez sauvé la vie.

Et il déposa sur la table une superbe trousse de poche de chez Charrière, en maroquin vert avec des initiales d'or.

Le docteur fit un saut.

— Partir? Vous allez partir? Et pour où?

— Pour l'Amérique.

— Hein! pour l'Amérique! Mais vous êtes fou. Les États du Nord et du Sud sont en pleine guerre!

— Je le sais bien, et c'est justement pour cela que je vais prendre du service dans les États du Nord.

— Vous voulez aller vous mêler des querelles de l'Amérique, maintenant? Mais vous vous ferez tuer, et je ne serai pas là...

— Pour me sauver encore, dit Anselme en souriant.

— Non, pour vous... Oui, veux-je dire, ou, du moins, pour essayer.

— Écoutez, monsieur le docteur. Le moment est venu de vous faire une confidence. Oh! elle est bien simple. Je vous ai parlé de projets d'avenir renversés par la perte de ma fortune.

— Oui.

— Il s'agissait d'un mariage. Je devais épouser une jeune fille, une petite amie d'enfance, la seule personne au monde qui fût suffisamment habituée à ma laideur pour ne pas se laisser arrêter par elle. C'était une gentille enfant, jolie et bonne, et j'avais constamment trouvé dans son affection un refuge contre les mille persécutions dont j'ai toujours été victime. C'était une chose conclue, décidée; je devais acheter une étude et me marier. Or, quand j'eus été ruiné, ses parents reprirent leur parole. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que, depuis lors, je suis fort triste. On l'a mariée à un nôtaire établi.

Eh bien! la résolution que j'ai prise a été bien raisonnée : ou je serai tué, ou j'arriverai haut, car je ne me ménagerai pas. Si je suis tué au service d'une noble cause, je me serai débarrassé de tout

souci, et j'aurai été utile à quelque chose. Si les balles m'épargnent, les grades que je saurai mériter me mettront peut-être l'ambition au cœur, et ce sera un dérivatif. Je suis donc bien et irrévocablement décidé, et la preuve, c'est que mon passage est depuis hier arrêté.

Aristide Cloquet ètait atterré.

Ainsi son sujet allait partir. Cette organisation exceptionnelle, cette tête où se trouvait emprisonné le mot de l'énigme scientifique passionnément poursuivie, allait s'enfuir hors de l'atteinte du scalpel. Ses observations journalières même, dans lesquelles il s'efforçait d'établir le trait d'union entre le verdict de la phrénologie et celui de sa science, ses chères observations qui offraient un exutoire quotidien à la fièvre de son intelligence, il allait en être privé! Et son journal, où depuis deux mois il se disait mystérieusement encore, mais avec lyrisme, sur la piste d'un enchaînement de faits, appelé à un grand retentissement! Quelle honte! Et quel chagrin! Non, non, Cossignol ne partirait pas.

Aristide fit appel à toutes les ressources de son éloquence; il ne lâcha plus d'une semelle son Cos-

signol. Il le harcela de bonnes raisons, le cribla d'offres d'emploi brillantes; il alla jusqu'à lui offrir vingt actions de la *Morphologie*, la place de caissier, la table, le logement, le blanchissage, la bougie, les cigares et trois mille francs par an. D'un autre côté, il lui représentait le nouveau monde sous les couleurs les plus noires.

Chaque jour il collectionnait dans tous les journaux américains tout ce qu'il y trouvait de coups de revolver, de coups de couteau, de crimes, d'épidémies, de poudrières sautées. Rien n'y fit. Entêté comme un vrai Breton, Anselme fit la sourde oreille. Le docteur en arrivait à l'exaspération. Les projets les plus fous germaient dans sa cervelle; et le 23 janvier, date où Cossignol devait partir, approchait avec une effrayante rapidité.

Le 21, veille du jour où le sujet devait quitter Paris pour Le Havre, le docteur se promena pendant une grande heure avec une agitation encore plus fébrile que d'ordinaire.

Il se posait à lui-même une série d'objections aussitôt résolues, parlant tout seul, martelant ses phrases d'interjections inintelligibles.

Grotius, qui travaillait avec son calme hollan-

dais, regardait son pauvre maître avec pitié.

Tout à coup, Aristide Cloquet se planta devant son secrétaire, et, d'une voix brève :

— Prends du papier blanc et écris.

Grotius fit un soubresaut et obéit.

« Ainsi que nous l'avons annoncé, notre infatigable rédacteur en chef a commencé sur un sujet des plus bizarres une série d'études morphologiques.

» Il a déjà recueilli un ensemble de renseignements extrêmement intéressants; mais, comme il ne veut pas s'arrêter en route, il ne les publiera que quand il sera arrivé, soit par des recherches encore longtemps prolongées, soit par une dernière et suprême opération, à couronner son œuvre et à en faire un tout capable de jeter un jour éblouissant sur la science dont il s'est fait l'apôtre. Malheureusement, son sujet part pour les États-Unis. Le docteur Cloquet n'a pas hésité une minute. Il part aussi.

» Que nos lecteurs ne s'effrayent pas de ce long voyage. Nous espérons que bientôt notre maître respecté viendra reprendre au milieu de nous sa place. Et nous sommes sûrs que, en attendant, les

correspondances qu'il nous enverra d'Amérique ajouteront une nouvelle page à l'histoire de la science et nous aideront à attendre son retour. »

Grotius était stupéfait.

— Et moi? dit-il.

— Toi? Tu viens avec moi.

Le brave homme saisit la main d'Aristide et la baisa.

— Merci, dit-il simplement.

— Tu vas t'occuper immédiatement des malles. N'emporte en fait de livres que ceux qui sont strictement nécessaires, et mon cahier de notes. Tout cela doit être prêt pour demain. Nous partirons à sept heures quarante du soir avec Anselme Cossignol, je vais chez lui le prévenir. Quand tu auras suffisamment avancé les malles, tu prendras une voiture et tu iras informer de notre départ tous les rédacteurs ainsi que les membres du bureau de la Société. Tu expliqueras la promptitude de notre fuite, et m'excuseras de ne pas faire de visites. Puis tu porteras au journal ce que tu viens d'écrire, à composer pour le numéro de demain. Tu diras au secrétaire de la rédaction de venir dîner ici. Enfin, voici, ajouta-t-il en ouvrant son coffre-fort,

cinquante obligations Nord sur lesquelles tu emprunteras au Comptoir d'escompte quinze mille francs, dont cinq mille en espèces et dix mille en un carnet de chèques. Combien ai-je ici en argent comptant?

— Environ trois mille francs, monsieur le docteur.

— Cela fait dix-huit mille; j'espère que nous aurons assez. Je laisse à ton initiative tous les objets dont nous pouvons avoir besoin; prends de l'argent et achète tout ce qu'il faut en malles, sacs, etc. Et, maintenant, envoie-moi chercher un fiacre.

Sa grande résolution une fois prise, Aristide se sentit infiniment calmé, et même gai, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Mais par exemple, qui fut bien étonné? Ce fut le Breton.

— Mon Dieu oui, dit le docteur; j'avais depuis fort longtemps le désir de prendre des vacances, et l'ambition d'étudier tous ces peuples divers qui couvrent la surface des États-Unis. Je trouve l'occasion de le faire en compagnie d'un homme que j'aime et que j'estime, et je la saisis. En même temps, je pourrai rendre encore d'autres services

à l'humanité ; car les armées en campagne n'ont jamais assez de médecins, et je compte m'inscrire comme chirurgien militaire, dans le corps que vous choisirez vous-même.

— Décidément, dit Cossignol avec enthousiasme, décidément, vous avez l'âme d'un ange !

Et le lendemain, après que tout eut été réglé pour la marche du journal, après que le docteur eut délégué ses pouvoirs au secrétaire de la rédaction, nos trois voyageurs, en tenue de route, escortés de dix colis, gravissaient, après un dernier dîner au Café Anglais, les marches de la gare Saint-Lazare et prenaient le train du Havre.

Deux jours après, en plein Atlantique, ils ne voyaient plus que le ciel et l'eau.

V

Tout le monde connaît la vie journalière à bord des grands bateaux transatlantiques. Nos trois héros, établis dans deux confortables cabines des premières du navire *la Bretagne*, eurent le bonheur d'éviter l'atroce mal de mer, et se mirent rapidement au fait de l'existence quotidienne.

Pendant les quatre premiers jours, tout marcha à souhait. La mer était calme, et le navire filait tranquillement ses douze ou treize nœuds à l'heure. On ne s'ennuyait pas trop. Lorsque le roulis et le tangage veulent bien épargner aux estomacs leurs funestes conséquences, l'air marin a pour effet d'ouvrir considérablement les appétits. En sorte que le docteur, Anselme et Grotius consacraient

aux confortables repas du bord une forte partie de leur temps.

Le reste du jour, Aristide Cloquet, qui était un maître en hygiène, le divisait en plusieurs parties :

D'abord, une promenade d'une heure au moins, après chaque repas, sur la dunette. C'était plaisir de le voir, entre ses deux acolytes, s'arc-bouter sur ses jambes demi-tendues, s'exercer au pied marin, et arpenter de long en large le parquet uni du navire.

Quand la brise s'élevait, les trois voyageurs revêtaient leurs *suroits* et bien enveloppés dans la toile cirée continuaient leur promenade, n'exposant que leur visage à la rosée fraîche des embruns.

Après les promenades, on descendait au salon. Là, le docteur faisait avec Cossignol quelques parties d'écarté. Il perdait généralemeut, distrait qu'il était par les physionomies qui circulaient autour de la longue table. Pourtant, un jour, — le troisième, — il était en belle veine. Cossignol, qui venait de perdre sept parties, s'écria :

— Pardieu, je perdrais ma tête...

— Je vous la joue ! exclama Cloquet.

— Allons-y donc, dit le Breton en riant.

Et il donna les cartes.

Mais il gagna la partie en deux coups, et le docteur, furieux, jeta le jeu sur la table et s'en alla sur le rouffle en s'écriant :

— Je n'ai jamais eu de chance !

Le cinquième jour, comme ils faisaient sur le pont une de leurs promenades quotidiennes, un officier, très affairé, monta sur la dunette et donna vivement quelques ordres aux matelots de l'arrière. Ceux-ci regardèrent immédiatement l'horizon, hochèrent la tête et se mirent à la manœuvre. L'officier retourna sur le banc de quart près du commandant.

Le perspicace docteur sentit quelque chose. Il suivit l'officier et arriva en même temps que lui près du capitaine.

— Monsieur, lui dit-il, je suis médecin, et par conséquent habitué à ne m'effrayer de rien.

Le capitaine s'inclina.

Le docteur tira sa carte.

— Aristide Cloquet, monsieur, créateur de la morphologie...

Nouveau salut du capitaine.

— En cette qualité, monsieur, je vous prie de me permettre de vous interroger. Je viens d'entendre monsieur votre second donner des ordres aux hommes de l'arrière d'un ton qui ne m'a rien fait préjuger de bon. Vous pouvez compter sur ma discrétion la plus absolue. Sommes-nous menacés ?

Le commandant toisa le docteur, et voyant son air digne, sa physionomie imposante, lui dit :

— Monsieur, nous allons tout simplement avoir un grain.

— Ah ! ah ! Et..., c'est dangereux, un grain ?

— Tellement dangereux, monsieur le docteur, que, à l'approche d'un grain, moi, je fais ma prière.

— Diable !

— Oui, monsieur ; et que, avec un bon navire comme le nôtre, nous avons quatre-vingt-cinq chances sur cent d'y rester.

— Diable ! diable !

Aristide Cloquet salua à peine le capitatne et descendit en quelques bonds, peu compatibles avec sa dignité, l'escalier raide du banc de quart. Il rencontra au bas un matelot.

Et, comme dans les moments les plus agités il

ne perdait jamais de vue « l'art de gouverner les hommes », il tira de sa poche une pièce de cent sous et dit au rude gaillard qu'il avait devant lui :

— Ceci est pour toi si tu me mènes immédiatement au maître charpentier et au maître calfat.

Le marin ne se le fit pas dire deux fois. Il guida le savant à travers les méandres du bâtiment et le mit en présence de ces deux autorités.

— Mes amis, leur dit Aristide, il paraît que nous allons avoir un grain.

Les deux maîtres le regardèrent, se regardèrent, et eurent un bon gros rire.

— Oui, oui, riez, reprit-il ; vous ne créez pas la morphologie, vous !

Les deux marins ouvrirent une grande bouche.

— Je vous expliquerai cela plus tard. En attendant, — comprenez-moi bien, — voici trois cents francs.

Ce furent les yeux que les deux interlocuteurs ouvrirent grands.

— Ils sont à vous si vous me fabriquez trois ceintures de sauvetage absolument insubmersibles, en liège et en toile, d'ici deux heures. Ça vous va-t-il ?

— Parbleu !

— Eh bien ! au travail ! Je reste là.

Trois heures plus tard, les trois ceintures étaient absolument terminées, par vingt travailleurs que notre héros avait guidés lui-même : trois chefs-d'œuvre.

Il remonta sur le pont, escorté de l'homme qui les portait.

La mer était devenue houleuse. De longues lames soulevaient le grand navire et le laissaient retomber lourdement dans leurs vallées. La coque, imparfaitement soutenue par l'eau, commençait à faire entendre de sourds et sinistres craquements dans ses parties suspendues. L'hélice, battant à vide, au passage de chaque lame, frappait l'air en grondements sourds et cadencés. Le ciel était tout noir.

Le docteur se cramponna aux bastingages et aux rampes et parvint à la dunette.

Anselme, plongé dans ses réflexions, était assis sur un des bancs. Grotius, à côté de lui, toujours flegmatique, relisait la collection de la *Morphologie*.

— Pose ça là, dit Aristide au marin qui portait les ceintures.

L'homme obéit.

— Maintenant, mettez-moi ces ceintures-là, ajouta-t-il en s'adressant à ses compagnons.

Et, comme Anselme n'allait pas assez vite à son gré, il le revêtit lui-même de l'engin préservateur et en ajusta les bretelles.

— Bien. A toi, dit-il à Grotius.

Celui-ci, sans observation, posa son livre, regarda son maître et obéit tranquillement.

— Parfait. Maintenant, attendez-moi là.

Aristide redescendit, resta quelques minutes et remonta.

Il portait un sac de toile cirée plein et solidement attaché et une corde.

A son tour, il s'affubla d'une ceinture, se relia par la corde à ses deux compagnons, attacha par un *bout de filin* le sac à son corps, et, mettant triomphalement autour de son cou une chaîne qui soutenait une boussole, il s'assit tranquillement en disant :

— Maintenant le grain peut venir.

Avec cette résignation fataliste des cœurs tristes, Anselme s'était laissé faire. Le maître ayant commandé, Grotius avait obéi. Aucun n'avait demandé

d'explications. Mais tous deux avaient compris le danger.

Il fut grand. Longtemps le navire fut ballotté par une effroyable tempête. Les trois voyageurs ne descendirent pas. Pendant les cinq heures que dura le grain, ils restèrent sur le pont, inondés, malgré leurs *suroits*, par les coups de mer et les nuages d'écume que le vent leur apportait en larges éventails. Le docteur restait là, prêt au naufrage... ils restaient. Et Aristide grommelait de temps en temps, en serrant la corde qui le reliait à Grotius et à Anselme.

— Si *ma tête* y reste, j'y resterai aussi. Si j'en réchappe, j'aurai *ma tête.*

Enfin la tempête s'apaisa. Le ciel redevint pur, la mer calme, et tous trois purent goûter le repos.

Ce fut le seul incident du voyage. Et, le 4 février, *la Bretagne* accostait sans avaries les larges quais de New-York. Nos voyageurs partirent immédiatement pour Washington et contractèrent le jour même leurs engagements dans un régiment d'infanterie. Le docteur, qui était correspondant de l'Académie de médecine de Washington, fut admis en qualité de chirurgien-major, Grotius

comme aide-médecin, et Anselme comme soldat. Ils revêtirent leurs sévères uniformes d'unionistes et partirent le lendemain avec leur régiment pour rejoindre le général Grant, qui opérait dans le Tennessee. Le huit février, ils arrivaient au camp, à quelques milles du fort Henry.

Le fort Henry était une position à la conquête de laquelle le général Grant attachait une haute importance. Aussi ne voulait-il se hasarder à tenter un assaut que quand il aurait en main tous les moyens de réussite qu'il attendait. Le 16e d'infanterie légère, auquel appartenaient nos héros, faisait partie du dernier convoi de troupes qui devait venir le rejoindre. Il en résulta que, dès le lendemain de leur arrivée, ils eurent, comme joyeux avènement, un joli assaut livré dans toutes les règles de l'art.

Anselme savait à peine manier son fusil. On lui fit voir comment s'y prendre pour mettre une baïonnette au bout et une cartouche dedans; on l'encastra entre deux soldats formés et on l'envoya au pas de course avec un bataillon et de l'artillerie pour s'emparer d'une des redoutes avancées qui couvraient l'ouvrage principal.

Le docteur et Grotius bouclèrent leur trousse et partirent du pied gauche, encadrant le rang dans lequel était Cossignol. Avant de partir, Aristide avait énergiquement recommandé à son fidèle secrétaire de ne pas quitter une minute Anselme des yeux ; c'était plaisir de les voir trotter tous les deux sur les flancs de la colonne d'attaque, sous le feu de la redoute. Le docteur soufflait comme un bœuf et s'essuyait le front. Le Hollandais sautait sur ses longues jambes et soutenait d'une main son gros ventre, qui tressautait à chaque enjambée. Quant à Cossignol, pour la première fois, il était gai, et il faisait de petits signes amicaux et joyeux à ses deux amis.

C'est qu'il y a toujours dans le Breton le plus calme un peu de vieux sang des rudes guerriers d'Armorique. C'est que le plus pesant, le plus tranquille, des paysans du Morbihan ou du Finistère est incapable d'entendre un bruit de bataille sans jeter là sa bêche ou sa houe pour prendre son vieux fusil à pierre. Et Cossignol était un vrai Breton.

Tubleu ! quand on arriva sur la redoute, on fut accueilli par une effroyable décharge de mitraille,

dont le terrible déchirement se prolongea par le pétillement nourri et continu des carabines séparatistes.

Eh bien ! Anselme ne baissa même pas sa grosse tête sous l'ouragan de fer. Imitant ses camarades qui se faisaient la courte échelle pour gravir le talus, il grimpa sur les épaules de son voisin, fut rejeté d'un coup de crosse au front qui eut défoncé toute autre boîte osseuse que son épais casque d'os; il recommença, parvint enfin dans l'intérieur du retranchement, et là, déployant une force physique colossale qu'il ne se soupçonnait même pas, il prit son fusil par le canon et se mit en devoir d'assommer les canonniers d'une pièce. Sa position était dangereuse ; il n'y avait pas dix de ses compagnons dans la redoute.

Au centre d'un cercle de sudistes qui s'était formé autour de lui, en but aux coups lancés de baïonnettes, il adopta un système de défense qui consistait à exécuter une rapide pirouette sur lui-même, en tenant son fusil par le bout. Lancée comme un volant, son arme arrachait les fusils des mains des soldats, cassait les têtes ou les bras qui se trouvaient sur son passage et le débarras-

sait pour une seconde des plus acharnés. Il reprenait haleine pendant ce court répit et recommençait, méthodiquement, tranquillement, sans se fatiguer. A lui tout seul, par ce moyen, il se rendit maître de son canon. Pourtant, il l'échappa belle. Comme il s'apprêtait à assommer le dernier servant qui résistât, un officier sudiste lui mit par derrière son revolver sur l'occiput et tira.

Heureusement le docteur et Grotius veillaient; du coup d'un écouvillon, ramassé par le premier, ils abaissèrent le bras de l'officier, et Cossignol, qui venait de briser son fusil, assomma d'un coup de poing son agresseur! Mais Aristide avait frémi : on avait encore failli lui gâter sa tête!

Cependant, la redoute prise, les camarades du Breton, qui avaient été témoins de son héroïque attitude, firent tant et si bien auprès de leurs officiers, que le nom du brave Cossignol arriva jusqu'au général en chef. Dans les guerres civiles, quand une personnalité sort de la foule, l'avancement ne lui est pas marchandé : un lieutenant avait été tué; Anselme Cossignol le remplaça le soir même et fut porté à l'ordre du jour du corps d'armée.

Le fort Henry fut pris le lendemain, et, comme

le nouvel officier avait reçu quelques horions dans la bagarre, on le retint presque de force à l'ambulance.

Ce rapide commencement de fortune avait éveillé des sentiments divers dans l'âme de nos trois héros.

Anselme avait senti l'atteinte fiévreuse de l'ambition. Il rugissait sous ses bandages comme un lion sous sa chaîne.

Le docteur avait vu Anselme sur le point de perdre sa cervelle et avait réfléchi que, d'un autre côté, lui-même pourrait bien être tué : ce qui, dans les deux cas, le mettait dans une impossibilité complète d'atteindre le terme de ses études. Il en résultait chez lui une inquiétude nerveuse qui se traduisait par de véritables moments d'absence.

Quant à Grotius, il voyait son maître sur le point de devenir fou, et, tout en poursuivant avec une *ardeur calme* le même but que lui, il vouait intérieurement les sudistes, les nordistes et Cossignol à tous les diables de l'ancien et du nouveau monde.

Et, de fait, le cerveau du docteur était réelle-

ment frappé. La période de calme qu'avait amenée sa résolution de suivre son sujet et qui avait duré jusqu'au jour de la tempête, avait fait place à une surexcitation d'autant plus forte qu'elle était contenue. Cette grosse tête, qui se remuait à présent au-dessus d'un collet brodé, exaspérait le docteur.

Quand il se trouvait pendant quelque temps auprès du Breton, Aristide Cloquet avait de furieuses envies de faire une belle incision tout autour du crâne. Il voyait, avec une jubilation intérieure, la ligne rouge que l'opération tracerait sur le cuir chevelu. Il entendait, en se délectant au bruit, le grincement de la scie sur le temporal ; et alors il lui passait par la tête des idées féroces : si cependant Cossignol était tué ; mais là, tué, proprement, avec science, sans abîmer la tête... Et, pendant ce temps, le pauvre Anselme s'évertuait à offrir à son bourreau d'excellentes cigarettes.

Aristide était obligé de faire appel à toute son énergie. D'autant plus que, quand il cherchait un dérivatif dans la conversation de Grotius, celui-ci ne faisait que l'exciter davantage, en s'efforçant de le dissuader et en lui représentant qu'à Paris ses correspondants officieux et obligeants lui en-

voyaient par jour vingt observations tout aussi intéressantes. Comme tous les maniaques, Aristide fonçait en avant en raison directe de la contradiction. Si bien qu'alors, pour se dérober aux idées sinistres qui l'assiégeaient, il n'avait plus qu'une ressource : Le gouvernement de l'Union lui avait fait don d'un cheval. Dans ces moments-là, lui, l'homme posé, l'homme de cabinet que les ânes de Montmorency effarouchaient jadis, montait sur sa bête, la cravachait sans pitié, et fournissait des temps de galop à rendre jaloux tous les Franconi de la terre. Il allait, il allait, roulant sur sa selle, les jambes écartées, les bras ballants, tenant à cheval, comme disent les architectes, par la force du raisonnement. Et alors, moulu par le fougueux tangage de la course, il revenait brisé et plus calme.

Un de ces accès faillit un jour avoir une conséquence terrible pour le pauvre Anselme, et avancer la date de sa mort. Voici dans quelles circonstances :

Le général Grant s'était remis en marche et suivait le cours de la rivière Cumberland, avec le fort Donelson pour objectif.

Comme on était en pays ennemi, l'armée ne marchait qu'avec les précautions d'usage, en envoyant sur ses flancs, en tête et en queue, de constantes reconnaissances, dirigées par des officiers.

Or, ce jour-là, le lieutenant Cossignol, ayant fait un rude service, prenait sa large part du repas des officiers, auquel assistaient également le docteur et Grotius. C'était une belle fourchette que ce rude soldat. Il avalait des morceaux énormes, faisant claquer ses colossales mâchoires et saillir les muscles de la mastication. Il en résultait un mouvement de toute la face, et principalement un va-et-vient bizarre de son épaisse crinière noire sur sa grosse tête.

Cela exaspéra le docteur, qui était assis en face. Aussi, avant d'avoir fini, il eut recours à son grand moyen, demanda son cheval, et partit au galop.

Arrivé à deux milles, comme il allait, toujours à la même allure, traverser un défilé entre deux collines, il entendit un bruit sec, et une balle siffla à ses oreilles. Il voulut arrêter sa bête ; mais elle était lancée, et, avant qu'il y fût parvenu, une véri-

table grêle de projectiles passait autour de lui enlevant son képi et s'aplatissant sur son sabre.

Il parvint à faire tourner sa monture et reprit encore plus vite la route du camp. Mais l'idée qu'il allait encore voir la tête de Cossignol, la rage d'avoir été arrêté dans son exercice calmant, achevèrent de lui mettre la tête à l'envers, et il éperonna son malheureux cheval en roulant dans sa tête cent projets pour en finir.

A ce moment, il croisa une patrouille de huit hommes, commandés par qui?...

Par le Breton.

Avouez que c'était de la fatalité.

Le diable lui souffla une inspiration. Il ralentit son allure et s'approcha de la petite troupe.

— Vous allez en reconnaissance?

— Oui, cher maître.

— Eh bien, voulez-vous un conseil? suivez la route d'où je viens. Après avoir passé le défilé que vous voyez d'ici, vous arrivez droit sur une hauteur d'où l'on domine tout le pays.

— Merci, j'y vais.

— Je vais vous suivre.

Et Aristide Cloquet, lui laissant prendre cinq

cents mètres d'avance, emboîta le pas en grommelant :

— Comme cela, nous en finirons peut-être.

Anselme et ses huit hommes, sans défiance, s'avançaient tranquillement dans la direction indiquée. Encore deux cents mètres, ils étaient à portée de l'ennemi.

Disons-le à la louange du savant, il ne put tenir à cette idée qu'il allait volontairement causer la mort d'un homme. Il piqua un furieux galop, arriva près du lieutenant, et lui cria :

— Arrêtez, mille tonnerres, arrêtez ! Je viens de voir remuer des casaques grises dans les rochers !

Aristide était près d'Anselme. Celui-ci regarda, vit effectivement quelque chose, et alors, s'approchant du médecin, il lui prit la main et lui dit :

— Vous me sauverez donc toujours !

Anselme Cloquet revint d'une traite au camp, et, comme Achille, s'enferma sous sa tente sans vouloir voir même Grotius !

Trois jours après, la bataille s'engageait devant les ouvrages avancés du fort Donelson.

Ce matin-là, le Breton fit sa prière et marcha au

feu en serrant son scapulaire contre sa poitrine.

Agité d'un sinistre pressentiment, il remit auparavant au docteur tout ce qu'il possédait.

— Si je meurs, dit-il, faites servir cela à la science.

Aristide fut ému autant qu'il pouvait l'être.

Mais, superstitieux comme tous les incrédules, il croyait aux pressentiments. Aussi prit-il la résolution de ne pas quitter son sujet d'une minute.

Le Breton se battit toute la journée, sous les feux du fort. Toute la journée, le docteur, à côté de lui au milieu de la colonne d'attaque, — au premier rang quand Anselme y était, — donna ses soins aux blessés sans le perdre de vue.

A cinq heures, pourtant, harassé et mourant de faim, voyant que d'ailleurs l'affaire devenait moins chaude, il mit Grotius en faction à sa place et vint dîner, après avoir recommandé à son fidèle serviteur de ne quitter le lieutenant que mort.

Dix minutes après, il partageait avec quelques officiers de la réserve un maigre repas quand, pâle comme la mort, soufflant comme une forge, Grotius parut.

— Monsieur le docteur!

— Cossignol??

— Mort!

— Enfin!!!

Puis, après ce cri du cœur, il ajouta tout en courant :

— Pauvre garçon !

— Par ici, monsieur le docteur, par ici, derrière la maison du télégraphe, dit Grotius.

— Fonctionne-t-il, le télégraphe? interrogea Aristide, toujours au pas de course.

— Parbleu! les télégraphes américains ne s'arrêtent pas pour une bataille.

— C'est bon. Cours-y; annonce la nouvelle et convoque la Société pour dans quinze jours.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... Va !

— Que monsieur le docteur...

— Mais vas-tu faire ce que je t'ai dit, maraud!!

Grotius haussa les épaules à la façon des gens qui désespèrent de se faire écouter et entra au télégraphe, après avoir indiqué du geste à son maître la place où gisait le Breton.

Un groupe de soldats et d'officiers entourait le corps de ce brave et bon garçon, dont tous avaient

appris en quelques jours à estimer et aimer la douce et droite nature.

Le docteur ouvrit le cercle.

— Où est-il ? où est-il

— Là ?

— Où là ??

— Mais là, devant vous !

Le pauvre Cossignol était méconnaissable effectivement.

Un boulet l'avait tué.

Il lui avait emporté... la tête !!

. . . .

. . . .

VI

Quinze jours plus tard, la grande salle de la *Société d'études anthropologiques transcendantes* était parée et ornée comme pour le jour de la distribution solennelle des prix. C'était une vaste pièce, décorée avec un luxe sévère, comme il convient à un local affecté aux nobles fêtes de la science. Cinq grandes fenêtres avec d'immenses rideaux de velours vert. Des murs tendus en drap vert avec des baguettes d'ébène. Au fond, une estrade couverte de moquette sombre supportait le large bureau noir semblable au tribunal d'une cour d'assises. Devant, et un peu plus bas, une tribune, mais une vraie tribune, sur laquelle se détachait un bas-relief antique et un marbre repré-

sentant Esculape cueillant une plante médicinale. Aux murs, partout, d'immenses planches coloriées reproduisant les diverses races humaines, retraçant les phases plus ou moins historiques de l'humanité aux différentes époques. De chaque côté du bureau, à la place d'honneur, des dessins grandeur nature représentant les sujets observés par le docteur. Enfin de longues vitrines, courant à la hauteur de la cimaise, contenaient une collection de crânes vrais ou moulés; et des rangées de chaises noires garnies de cuir vert, faisant face au bureau, laissaient entre elles seulement un étroit passage où le parquet ciré se recouvrait d'un tapis.

Il était une heure de l'après-midi. Un beau soleil entrait à grands flots sous les courtines. La vaste salle était déserte ; sauf trois personnes en habit noir, cravate blanche et gants clairs, qui se promenaient mélancoliquement dans le chemin du milieu en étouffant les bâillements de l'attente. Un huissier à chaîne, de son côté, bâillait également entre ses favoris corrects sur le seuil de la porte.

Un des trois commissaires — car c'était là leur qualité — tira sa montre.

— Une heure, dit-il. Nous avons encore une

demi-heure au moins à attendre avant qu'il arrive quelqu'un.

— Mais enfin, mon cher Borgelin, dites-moi donc, vous qui êtes toujours au courant de tout et pour qui les dieux n'ont pas de secrets, comment il se fait que nous soyons convoqués. Car enfin le docteur Cloquet n'est pas encore de retour, que je sache...

— Non, mon cher Berton, du moins à ma connaissance. Mais qu'importe?

— Comment, qu'importe? Ne s'agit-il pas d'une communication importante qu'il doit nous faire?

— Parfaitement.

— Eh bien?

— Eh bien?

— Ah! écoutez, Borgelin, vous êtes insupportable avec votre manière de faire poser les gens. Si le docteur doit nous faire une communication, c'est qu'il est ici; s'il n'est pas ici, c'est qu'il ne nous fera pas de communication : que diable, on raisonne!

— Mais s'il n'est pas ici, vous qui raisonnez si bien, ne peut-il y arriver, je vous prie?

— Dame...

— Écoutez, mon cher, nous sommes tous habitués à l'exactitude d'Aristide Cloquet, n'est-ce pas, docteur Corr? ajouta-t-il en se tournant vers le troisième interlocuteur.

— In-con-tes-ta-ble-ment, dit celui-ci.

— Eh bien, alors; mettez-vous à ma place, je suis secrétaire de l'association. Le suis-je, oui ou non? hein? je le suis. Bon. Cloquet est-il président, oui ou non? Hein? il l'est; bien. A-t-il le droit de convoquer, oui ou non? Hein? Article 34 des statuts, il l'a. Eh bien, il me télégraphie de convoquer, je convoque. Est-ce bien raisonné?

— Im-per-tur-ba-ble-ment! ajouta doctoralement M. Corr.

— Eh bien! mais s'il n'arrive pas, dit l'autre, qui était plus dur à convaincre.

— Il arrivera.

— Mais enfin?

— Je vous dis qu'il arrivera à deux heures précises, nécessairement.

— Mais oui, mais oui, né-ces-sai-re-ment, reprit le docteur Corr qui essuyait ses lunettes.

— Donc, messieurs, préparons-nous à recevoir nos invités, et ne nous inquiétons pas du reste.

Dix minutes plus tard, les membres de la Société commencèrent à entrer successivement et à gagner leurs places. A deux heures, la salle était comble.

Il y avait là une riche mine pour un Daumier ou un Gavarni. Des têtes presque toutes chauves, les unes petites, penchées sur de grands cous, les autres grosses, apoplectiques, rouges, enfoncées dans de vastes épaules. Quelques-unes émaciées, ascétiques ; d'aucunes réjouies, fleuries, bon enfant. On eût trouvé dans la docte réunion de quoi monter en lunettes d'or un opticien et en cravates blanches un chemisier. Et tous ces gens avaient un air affairé, important, convaincu ! Tous ces adeptes se prenaient au sérieux, s'appelaient « monsieur le vice-président », ou « monsieur le secrétaire », ou « cher collègue ». On me rapporte même qu'un des membres fit une scène à l'huissier parce que celui-ci l'avait appelé « monsieur » tout court, et non « monsieur le sociétaire ».

C'est une singulière tendance de l'époque : prenez dix hommes, formez-en le noyau d'une *Société pour étudier la colle forte;* au bout de deux séances, ils seront convaincus que la terre entière

gravite autour de leur petit monde comme axe. Ils y formeront de petites coteries, se diviseront en petits partis et exerceront leurs petites facultés à arriver aux petits emplois de leur petite république.

La *Société d'études anthropologiques* n'avait garde de manquer à cette règle. Aussi il y avait un brouhaha de conversations, de petits cancans, de racontars sur le secrétaire, « qui ne s'occupait pas de son affaire », sur le président, « qui était une personnalité exceptionnelle », sur les prochaines élections...

Oh! les élections de la Société; on se moquait bien des autres! Et, enfin, surtout un courant de curiosité qui faisait dresser toutes les têtes chaque fois qu'un huissier ouvrait la porte placée au fond de l'estrade.

Enfin, cette porte s'ouvrit toute grande. L'homme à chaîne d'argent s'effaça, et le bureau, composé — en l'absence du président — du vice-président, du secrétaire et du trésorier, fit majestueusement son entrée.

Ces trois personnages, graves dans leurs habits noirs, prirent place sur leurs sièges.

Un murmure s'éleva dans l'assemblée quand on constata l'absence du docteur Cloquet. Le vice-président réclama de la main le silence et, quand on eut obéi, prit la parole en ces termes :

« Messieurs,

» Il y a quinze jours, nous avons reçu la dépêche suivante :

« Pour Paris, du fort Donelson

» *Borgelin, secrétaire Société études anthropologiques, Paris.*

» Serai à Paris 16 courant. Voyage heureux,
» succès. Convoquez Société pour le 16. Arriverai
» avec tête sujet.

» CLOQUET. »

(Vive curiosité dans l'auditoire.)

» Cette dépêche, messieurs, vous intrigue avec juste raison. Le moment est venu de vous expliquer et son texte, et les notes, à dessein peu explicites, parues dans la *Morphologie*.

» Notre éminent fondateur est, comme vous le savez tous, un apôtre. Rien ne lui coûte pour

ajouter un anneau à la chaîne des connaissances humaines qu'il a déjà forgée. Sainement opiniâtre, logiquement excentrique, il a imité, pour une noble cause, l'exemple de cet Anglais lugubrement fantaisiste, qui s'attacha aux pas d'un dompteur pour assister au moment fatal où il deviendrait la proie de ses bêtes. (Rumeurs diverses.)

« Notre illustre maître... (vifs applaudissements)... a trouvé, comme vous le savez, un sujet hors ligne, une nature exceptionnelle. Une autopsie était nécessaire pour établir le lien existant entre les branches de toutes nos sciences et les caractères moraux constatés.

» L'homme est parti pour prendre part à la guerre d'Amérique.

» Le docteur Aristide Cloquet n'a pas hésité, messieurs !

» Il l'a suivi ! (Applaudissements répétés.)

» Nous apprenons par cette dépêche qu'il a réussi. Cette même dépêche nous ordonnait de vous convoquer ; nous avons obéi. Et nous attendons, confiants dans la proverbiale exactitude de notre président, son entrée, qui ne saurait tarder. (Marques d'approbation enthousiaste sur tous les bancs.)

» Je sais, messieurs, quel accueil vous réservez au savant modeste et sublime qui a ouvert des horizons si nouveaux et si vastes à la science moderne. Je sais quelle légitime ovation l'attend dans cette enceinte, où son génie a rassemblé dans une œuvre commune tant d'esprits élevés, tant d'éminents chercheurs. (Très bien! très bien!)

» Permettez-moi seulement de vous demander, au nom de la justice, d'associer au triomphe mérité qui attend le docteur Cloquet, son excellent et dévoué secrétaire, qui, après l'avoir aidé à Paris dans ses laborieux débuts, n'a pas hésité à voler avec lui, dans les déserts du nouveau monde, à la conquête de principes inconnus!

» Pour me résumer, messieurs, je propose :

» Qu'un grand banquet nous réunisse ce soir, offert par nous aux deux voyageurs dévoués et désintéressés qui ont nom Cloquet et Grotius! »

Cette motion eut un plein succès. Et déjà beaucoup de membres se levaient pour le vote, lorsque l'huissier à chaîne, montant sur l'estrade, vint dire quelques mots à l'oreille du président.

Celui-ci réclama le silence, se leva et prononça de nouveau ces paroles :

« Messieurs, j'avais raison de compter sur l'exactitude de M. le docteur Cloquet. Voici déjà M. Grotius qui le devance sans doute. »

On se rassit avec un murmure approbatif.

C'était bien notre Hollandais. Plus maigre que jamais, pâle, éreinté par le voyage, couvert encore de ses vêtements de route, il entra, portant respectueusement, sur son gros ventre ballonné, une cassette de maroquin noir à coins de cuivre.

Des applaudissements saluèrent son entrée.

Lui, sans s'étonner, salua, monta à la tribune et, d'une voix presque claire, presque intelligible, il articula à son tour, lentement, ces mots :

« Messieurs,

» Cossignol (Jean-Anselme), sujet observé par mon maître, est mort. (Vive approbation. — Applaudissements.)

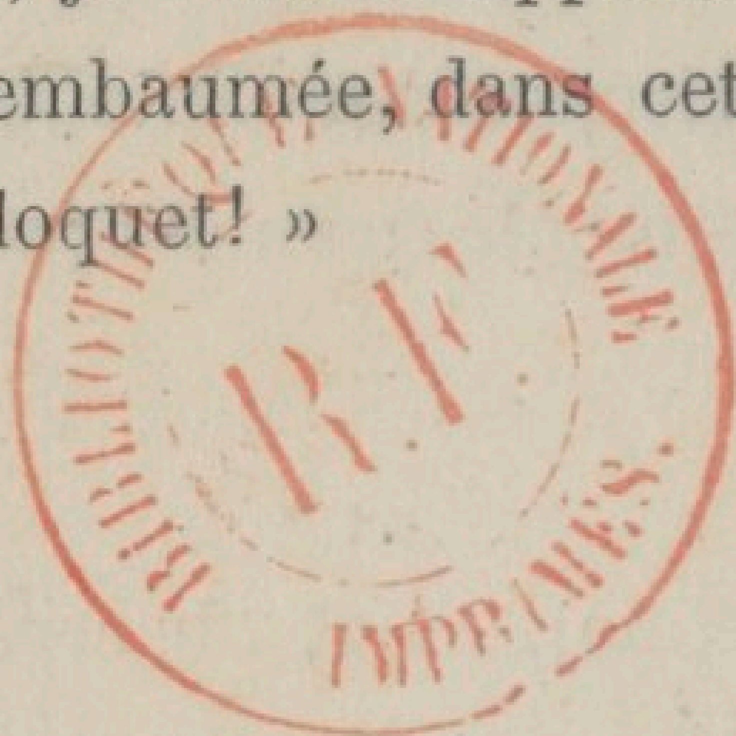
» Il est mort, et cependant l'illustre docteur n'a pu recueillir le fruit de sa persévérance.

» Anselme Cossignol, messieurs, a eu la tête emportée par un boulet. Or ce que M. Cloquet voulait examiner, c'était sa tête. (Sensation prolongée.)

» Il me reste à vous apprendre un immense malheur, une perte irréparable : quand M. Cloquet a vu ainsi renverser toutes ses nobles espérances, le courage lui a manqué.

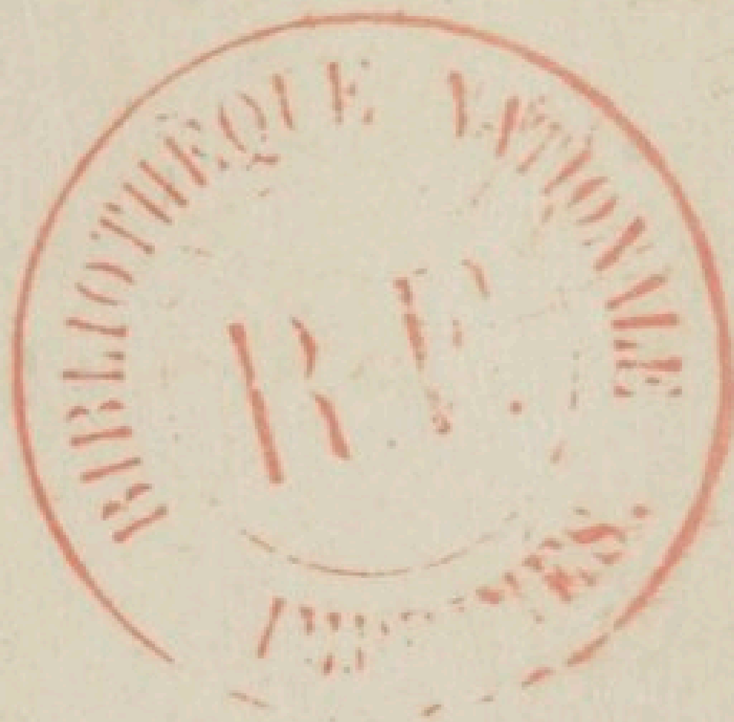
» J'ai vu, messieurs, j'ai vu mon maître arracher le sabre d'un artilleur et se l'enfoncer dans le cœur. (Indicible stupéfaction, morne abattement.)

» Et alors, croyant remplir un devoir sacré et obéir au plus cher désir du fondateur martyr de notre science en faisant faire un nouveau pas à son œuvre, je vous ai apporté, messieurs, soigneusement embaumée, dans cet écrin..... la tête d'Aristide Cloquet! »



FIN

TABLE



Coulommiers. — Typ. Paul BRODARD.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
H. DE BALZAC	
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE....	7 50
FEU LE DUC DE BROGLIE	
LE LIBRE ÉCHANGE ET L'IMPOT. 1 vol.	7 50
A. DUMAS FILS	
LA QUESTION DU DIVORCE. 1 vol....	5 »
AD. FRANCK	
RÉFORMATEURS ET PUBLICISTES DE L'EUROPE. Tome II..............	7 50
ERNEST HAVET	
LE CHRISTIANISME ET SES ORIGINES, tome III. 1 vol................	7 50
PROSPER MÉRIMÉE	
LETTRES A M. PANIZI. 2 vol.......	15 »
CHARLES DE LOVENJOUL	
HISTOIRE DES ŒUVRES DE BALZAC, 1 v.	7 50
MADAME DE RÉMUSAT	
MÉMOIRES. 3 vol..................	22 50
ERNEST RENAN	
L'EAU DE JOUVENCE. 1 vol..........	3 »
PAUL DE SAINT-VICTOR	
LES DEUX MASQUES. 1 vol..........	7 50
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à IX.	67 50

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
XAVIER AUBRYET	
LE TRIPTYQUE........................	1
J. AUTRAN	
LETTRES ET NOTES DE VOYAGE..........	1
H. DE BALZAC	
CORRESPONDANCE......................	2
TH. BENTZON	
AMOUR PERDU.........................	1
HECTOR BERLIOZ	
CORRESPONDANCE INÉDITE..............	1
LOUIS BLANC	
DIX ANS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE.	10
DUC DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI....................	2
RHODA BROUGHTON	
JOANNA..............................	1
Pesse O. CANTACUZÈNE ALTIERI	
LE MENSONGE DE SABINE...............	1
J. DE CARNÉ	
APRÈS LA FAUTE......................	1
H. CAUVAIN	
LA MORT D'ÉVA.......................	1
CHUT!!	
SHOCKING............................	1
X. DOUDAN	
LETTRES.............................	4
ABRAHAM DREYFUS	
SCÈNES DE LA VIE DE THÉATRE.........	1
A. DUMAS FILS	
THÉATRE COMPLET. Tome VI............	1
** * **	
TIPHAINE............................	1
DUPREZ	
[illegible]IRS D'UN CHANTEUR..............	1
[illegible]HARLES EDMOND	
[illegible]VAN EN ÉGYPTE...............	1
[illegible] FEUILLET	
[illegible] FEMME........	1
[illegible]	1
[illegible]	1
J. DE GLOUVET	
LE FORESTIER........................	1
LUDOVIC HALÉVY	
LES PETITES CARDINAL................	1
A. KARR	
A L'ENCRE VERTE.....................	1
LE LIVRE DE BORD....................	4
EUGÈNE LABICHE	
THÉATRE COMPLET.....................	10
LÉOPOLD LACOUR	
TROIS THÉATRES......................	1
JULIETTE LAMBER	
GRECQUE.............................	1
R. LINDAU	
PEINES PERDUES......................	1
MELCHIOR DE VOGUÉ	
HISTOIRES ORIENTALES................	1
MICHELET	
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1
A. DE PONTMARTIN	
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XX...........	1
LOUIS RÉGIS	
CONSTANTINE.........................	1
ERNEST RENAN	
CONFÉRENCES D'ANGLETERRE............	1
VICOMTE RICHARD (O'MONROY)	
LA FOIRE AUX CAPRICES...............	1
HENRI RIVIÈRE	
SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.	1
C. A. SAINTE-BEUVE	
LE CLOU D'OR........................	1
DANIEL STERN	
ESQUISSES MORALES...................	1
E. TEXIER ET LE SENNE	
MONSIEUR CANDAULE...................	1
LOUIS ULBACH	
LE TAPIS VERT.......................	1
LE MARIAGE DE POUCHKINE.............	1
** * **	
LE MARIAGE DE LOTI..................	1

[illegible]. Bosc, 3, rue Auber

